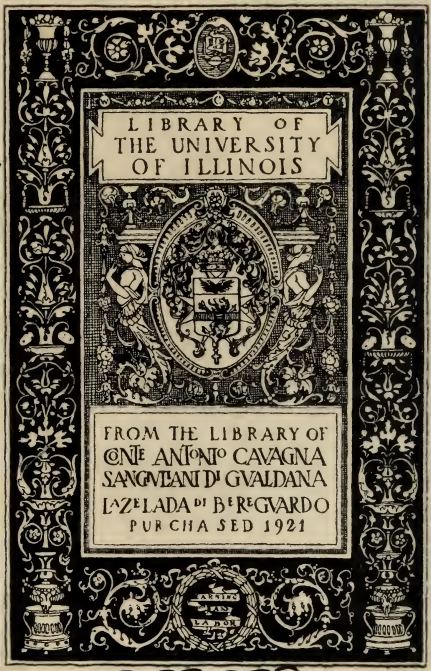
G L



863C33
OdFd
v.4

Rare Book & Special
Collections Library

LE
DON QUICHOTTE.

TOME QUATRIEME.

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

Ch. Dusaulchoy del. I.P. Simon Sc.

..... Si vous êtes l'enseigne de ce cabaret on ne vous a surement pas mis là pour éloigner les chalans. Si vous en êtes le maître, ayez la complaisance de nous faire ouvrir.....

OEUVRES CHOISIES
DE
CERVANTÈS.

TRADUCTION NOUVELLE,

PAR H. BOUCHON DUBOURNIAL,

Ancien Ingénieur des Ponts et Chaussées de France, et ancien premier Professeur de l'Académie Royale et Militaire Espagnole.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,

IMPRIMERIE DES SCIENCES ET DES ARTS,
RUE VENTADOUR, N.° 5.

1807.

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://archive.org/details/oeuvreschoisiesd04cerv

863C33
OdFd
v.4

LE DON QUICHOTTE.

PREMIÈRE PARTIE.

1823

CHAPITRE XXXVI.

Histoire du captif.

— Je suis d'une petite ville des montagnes de Léon; et ma famille y tient, depuis long-tems, un rang distingué. Mon père n'était pas né dans ce qu'on peut appeler une grande opulence; cependant, il avait réuni, au moyen de plusieurs successions, assez de biens pour passer pour riche, dans une province aussi généralement pauvre que la nôtre: et, véritablement, s'il eût eu moins d'insouciance sur ses affaires d'intérêt, plus de réserve dans ses générosités, moins de goût pour la dépense, peu de fortunes du pays eussent valu mieux que la sienne; mais libéral à l'excès, il la diminua de

484004

beaucoup, presqu'à rien : et il reconnut trop tard, que la générosité la mieux placée, la plus estimable dans un père de famille, est celle qui le porte à ménager à ses enfans, pour soutenir leur nom et leur rang, autant de moyens, au moins, que lui-même en a reçus de ses parens. Je dois, au reste, pour l'en excuser, vous prévenir qu'il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse ; et vous prier d'observer, que si la carrière militaire est l'école de l'honneur, elle n'est guère celle de l'économie, pour ceux qui y jouissent d'une certaine aisance. Quand, par goût et par principe, on est toujours prêt à prodiguer son sang ou sa vie ; et quand, d'ailleurs, on est au-dessus de tous les besoins ordinaires, on ne connaît que celui de la gloire ou des lauriers : et l'on ne pense que peu, ou point du tout, à calculer ce que valent les richesses. Rarement, je crois, l'on verra de francs militaires dégrader, par l'avarice ou la parcimonie, la noblesse de leur caractère.

Mon père avait trois enfans, et tous

les trois garçons. Quand il nous vit parvenus à l'âge où l'on doit songer à prendre un état, il sentit, enfin, qu'il avait besoin de fortune pour nous établir; et, se défiant trop de lui-même pour espérer de conserver le peu qu'il avait encore, tant qu'il en resterait libre possesseur, il prit le parti de s'en dessaisir entre nos mains. — « Mes chers amis (nous dit-il un jour » qu'il nous réunit pour nous déclarer ses » intentions), vous ne devez pas douter » de ma tendresse, puisque vous êtes » mes enfans; mais, actuellement que » votre âge exige de moi d'autres efforts » que ceux que, jusqu'à présent, j'ai faits » pour votre éducation, vous auriez lieu » de vous plaindre, et même de me blâ- » mer, si, persuadé comme je le suis, que » le reste de ma fortune est absolument » nécessaire pour votre établissement, je » ne prenais pas les seules mesures qui » puissent vous l'assurer. Ainsi, pour » m'ôter jusqu'à la possibilité de le dis- » siper encore, je ne veux plus différer » l'exécution d'un projet qui, depuis

» quelque tems, m'occupe et me complaît;
» et qui, s'il ne vous fait pas aussi riches
» que je le désirerais, vous prouvera
» du moins, que vous procurer un sort
» convenable, est l'unique ambition qui
» me reste en ce monde. Vous voilà tous
» trois en âge de prendre un état; je
» pense que votre intention ne peut être
» que de le choisir tel que, sans vous
» dégrader, il vous fournisse de quoi
» suppléer à la modicité de votre patri-
» moine. Pour vous faciliter ce choix,
» pour aider à vos premiers pas dans le
» monde, mon dessein est de faire de ma
» fortune actuelle, convertie en argent
» sonnant, quatre parts égales: vous en
» recevrez chacun une de ma main; et je
» garderai la quatrième, à laquelle j'en-
» tends me borner, la jugeant suffisante,
» désormais, pour ma subsistance, jusqu'à
» ce qu'il plaise à Dieu de m'appeler à
» lui. Je vous connais assez raisonnables,
» et je suis bien certain que vous n'em-
» ployerez qu'utilement le peu dont vous
» allez vous trouver maîtres; ainsi, je ne

» vous impose aucune restriction, pas la
» moindre gêne à cet égard ; mais ma ten-
» dresse vous doit des conseils sur le
» choix d'un état. L'observation et l'expé-
» rience m'ont convaincu qu'en Espagne,
» pour avoir ou valoir quelque chose, il
» faut y prendre le parti, soit de l'église,
» soit de la robe, ou celui du commerce
» d'outre-mer, ou celui du service du
» roi, principalement dans sa maison,
» car, comme dit le proverbe, *plus on*
» *est près du soleil, mieux on s'y chauffe.*
» Je voudrais donc que l'un de vous se
» destinât ou au sacerdoce ou à la magis-
» trature ; qu'un autre suivît la carrière
» du commerce, et que le troisième en-
» trât au service du roi ; si ce ne peut
» être auprès de sa personne même, que
» du moins ce soit dans ses armées. Je
» conviens qu'on ne s'y enrichit guère ;
» mais on y vit dans une honorable gêne ;
» et là, mes enfans, la gloire est plus
» brillante encore et plus pure que par
» tout ailleurs : elle y dédommage de
» tout ; elle y supplée à toutes les

» jouissances ordinaires. Dans huit jours
» je vous compterai à chacun votre part,
» en espèces. Vous pouvez, dès à pré-
» sent, vous arranger en conséquence;
» si, toutefois, comme je l'espère et le
» désire bien fort, vous n'avez pas encore
» pris des résolutions invinciblement op-
» posées à mes vues sur vous. »

J'étais l'aîné; je sentis qu'en cette qualité, je devais répondre le premier. Je suppliai mon père de garder, pour lui-même, le peu qui lui restait de fortune, en lui observant qu'à notre âge, et avec l'éducation qu'il avait bien voulu nous donner, il ne fallait que du zèle et l'amour de ses devoirs, pour se procurer un état convenable. J'ajoutai, que, pour mon compte, autant par goût que par déférence à ses volontés, je me destinais au noble métier des armes, et que je me promettais de les porter jusqu'à mon dernier soupir, en digne soldat chrétien, en homme d'honneur, et en sujet fidelle.

L'aîné de mes deux frères fit à mon père les mêmes instances que moi, pour

l'engager à ne pas se dépouiller ; et dit qu'il se bornerait à une très-petite pacotille, avec laquelle il commencerait le commerce par un voyage aux Indes.

Le plus jeune, celui qui, peut-être, fut le mieux loti, parce qu'il n'y avait plus à choisir pour lui, répondit qu'il n'avait besoin que de peu de chose, pour aller achever, à Salamanque, les études qu'il avait commencées à la maison.

Satisfait de nos sentimens et de notre docilité, mon père nous témoigna beaucoup de tendresse, et ne songea plus qu'à terminer son opération. Huit jours, en effet, lui suffirent, parce qu'il avait tout disposé depuis long tems. Un de nos oncles acheta les trois-quarts de nos biens-fonds, et les paya comptant ; l'autre quart, celui que mon père se réservait, ne fut point vendu : il aima mieux le garder en nature. Cette vente produisit neuf mille ducats. Mon père nous en présenta, à chacun, trois mille ; mais ne pouvant me résoudre à le laisser, si près de la vieillesse et des infirmités, avec le peu

qu'il se destinait, je le pressai tant, je lui démontrai si bien que mille ducats étaient plus que suffisans pour m'équipper convenablement, qu'il en accepta deux mille sur ma part. Mes frères, à mon exemple, voulurent absolument lui laisser, chacun, mille ducats sur la leur; en sorte qu'il lui en resta quatre mille en espèces, avec la portion de biens fonds qu'il s'était réservée.

Ces arrangemens terminés, nous prîmes congé de toute la famille, et nous reçûmes la bénédiction de mon père, qui, en nous la donnant, nous ordonna et nous conjura, la larme à l'œil, de ne pas manquer de lui donner ou de lui procurer de nos nouvelles, aussi souvent qu'il nous serait possible. Enfin, le même jour, et au moment fixé pour notre séparation, nous partîmes tous les trois. L'un prit la route de Salamanque; l'autre celle de Séville, pour les Indes; et moi celle d'Alicante, où je trouvai, fort à propos, un bâtiment génois prêt à mettre à la voile pour Gênes, et sur lequel je m'embar-

quai. Voilà vingt-deux années d'écoulées depuis que j'ai quitté mon père; et, pendant ce long-tems, je n'ai pas reçu la moindre nouvelle, ni de lui, ni de mes frères, ni d'aucun parent, ni même de mon pays.

Mon premier voyage fut parfaitement heureux; et de Gênes, je me rendis à Milan, où j'achevai de m'équipper. Mon intention était de passer en Piémont, et d'y solliciter du service dans notre armée d'Italie : j'étais même à plus de moitié chemin déjà, quand la nouvelle que le duc d'Albe allait commander en Flandres, me fit changer de projet. Je préférai de m'enrôler sous les drapeaux de ce grand général. J'ai, effectivement, eu l'avantage d'y être témoin de quelques-unes de ses mémorables victoires; entr'autres, de celle qui coûta la vie aux comtes d'Egmont et de Hornes; et, en fort peu de tems, j'y parvins au grade d'enseigne de la compagnie de Don Diégo de Urbina, l'un de nos capitaines les plus renommés.

Ce fut pendant mon séjour en Flandres, que se forma la fameuse ligue entre notre saint père le pape Pie V, d'heureuse mémoire, le roi d'Espagne et la république de Venise, contre les Ottomans, qui venaient d'enlever l'île de Chypre à cette dernière puissance, et d'alarmer toute la chrétienté, par cette importante conquête. J'appris que le prince Don Juan d'Autriche, frère naturel de notre auguste monarque, était nommé généralissime des armées de la ligue, et que l'on faisait des préparatifs immenses. Je ne pus résister au désir de faire, contre le redoutable ennemi de notre sainte Religion, une campagne qui promettait d'être si chaude et si brillante ; et, malgré la promesse que j'avais d'être incessamment fait capitaine en Flandres, je sollicitai de repasser en Italie.

J'arrivai à Gênes, précisément au moment où Don Juan allait en partir avec sa flotte, pour se réunir, à Naples, à celle des Vénitiens, à laquelle, en effet, il se joignit heureusement, mais à Messine

seulement. J'obtins de ce prince, une compagnie d'infanterie, que, sans doute, il accorda plutôt à la recommandation du duc d'Albe, qu'à ma capacité. Quoi qu'il en soit, je m'embarquai sous ses ordres, et, bientôt après, j'eus l'honneur d'y combattre à la journée de Lépante; à cette journée fameuse, qui abattit à jamais l'orgueil du Croissant, en montrant, enfin, à l'Europe étonnée, que les Turcs n'étaient pas, comme on le croyait, invincibles sur mer Mais, par une fatalité bien cruelle, je fus, en cette journée si heureuse pour tous les chrétiens, le seul infortuné, puisque je n'obtins pas même la palme glorieuse de ceux qui y moururent dans les bras de la victoire. Je fus fait prisonnier à la fin de la bataille; et voici comment m'arriva ce malheur, comment il n'arriva qu'à moi seul.

Uchialy, roi d'Alger, le plus audacieux, et certainement le plus habile des généraux ennemis, avait attaqué la galère capitane de Malte, et l'avait si complétement battue, qu'il n'y restait plus en

vie que trois chevaliers, qui même étaient blessés, quand, enfin, voyant qu'elle se défendait encore, le capitaine Juan-Andréa, à bord duquel j'étais, et qui se trouvait à portée, entreprit de la sauver, en attaquant Uchialy. Quoique le barbare cherchât d'abord à nous éviter, nous parvînmes à le joindre d'assez près pour pouvoir tenter l'abordage. J'étais à la tête de ma propre compagnie, et je lui devais l'exemple. Je m'élançai donc le premier, comptant être suivi de tous mes braves soldats; mais un mouvement que fit l'ennemi, à l'instant même où je prenais pied sur son bord, sépara brusquement les deux vaisseaux, de manière que je me trouvai seul, au milieu des Turcs, sur leur galère, où bientôt, accablé par le nombre et criblé de coups, je fus mis hors de combat. Uchialy qui, alors, voyant la flotte turque entièrement défaite, songeait moins à combattre qu'à s'échapper, réunit habilement la division qu'il commandait, et la ramena toute entière à Constantinople.

On pourrait même dire qu'il y rentra triomphant, puisqu'il y porta l'étendart de Malte qu'il avait enlevé de ses propres mains, et qui lui valut, à son arrivée, le commandement en chef des armées navales. Quant à moi, malheureux, fait prisonnier par le seul ennemi qui pût nous échapper, je perdis seul la liberté que notre victoire rendait à plus de quinze mille esclaves chrétiens, qui se trouvèrent à la chaîne sur les vaisseaux pris aux Turcs.

L'année suivante, en 1572, après force misères et souffrances, dont je vous épargne le triste détail, j'étais à la rame sur la galère les *Trois Fanaux*, de la grande flotte que les Turcs réunirent à Navarino, sous le commandement d'Uchialy. C'est-là que je vis avec tant de douleur, les chrétiens manquer un coup décisif contre cette flotte, qu'ils pouvaient, s'ils l'eussent tenté, détruire dans le port même avec la plus grande facilité. Toutes les troupes qui la montaient, étaient tellement intimidées et découragées par

nos derniers succès, qu'elles n'auraient pas soutenu le plus léger combat, et qu'au moindre bruit qui se répandait, que les chrétiens venaient attaquer, les janissaires faisaient chacun son paquet, et se tenaient prêts à sauter à terre pour prendre la fuite. Mais, à mon grand déplaisir, le général chrétien, malgré son audace et sa capacité bien reconnues, ne fit aucune tentative : sans doute la justice divine, en punition de nos péchés, voulut qu'il ignorât les avantages de sa position, et qu'il n'en profitât point. Quoi qu'il en soit, l'heureux Uchialy, trop habile pour rester long-tems dans une situation aussi critique, entreprit d'en sortir, et réussit. Il passa de Navarino à l'île de Modon, où il débarqua ses troupes, et il y fit fortifier l'entrée du port, de manière à mettre sa flotte à l'abri d'une attaque. Il y attendit tranquillement que Don Juan, las de tenir inutilement la mer, se trouvât forcé de se retirer : aussi cette campagne se passa-t-elle sans aucun événement un peu remarquable, autre que

le combat et la victoire de la galère napolitaine *la Louve*, commandée par notre célèbre Don Alvaro de Bazan, marquis de Santa-Cruz, ce capitaine si justement adoré de ses soldats, et si justement redouté de ses ennemis, contre la galère turque *la Prise*, que commandait un fils du fameux Barberousse, plus cruel encore que ne le fut jamais son cruel père. Cette action, d'ailleurs, fut signalée par une particularité qui mérite d'être connue, parce qu'elle est propre à donner une juste idée de l'horrible rage dont sont tourmentés les malheureux esclaves chrétiens contre de pareils maîtres. Ce farouche corsaire, se voyant sur le point d'être accroché par *la Louve*, et n'espérant pas résister à l'abordage, entreprit d'échapper à force de rames. Il osa, dans cette vue, s'approcher lui-même de ses rameurs, pour les presser en les frappant. Mais les premiers qu'il joignit, le voyant à portée de leurs bras, le saisirent avec fureur, et se l'arrachèrent de main en main, de bouche en bouche, à coups de

dents, et avec tant d'acharnement et de violence, qu'en un instant le barbare fut mis en lambeaux. Jugez, messieurs, de ce que doivent être des hommes dont des chrétiens peuvent se permettre de se venger avec tant de férocité !

Nous retournâmes à Constantinople après la retraite de Don Juan. L'année suivante, on y apprit qu'il venait de prendre Tunis, et de donner ce royaume à Muley-Hamet, afin d'ôter à Muley-Hamida, le plus cruel et sans contredit le plus brave maure de son siècle, l'espérance d'y remonter sur le trône. Cette importante conquête chagrina vivement le Grand-Seigneur ; mais il ne s'en montra que plus formidable. Il sentit, en bon politique, qu'un ennemi de moins, équivaudrait à une augmentation de force ; et, d'après ce calcul, il fit la paix avec les Vénitiens, qui la désiraient ardemment. L'année suivante, en 1574, il réunit tous ses efforts sur la côte d'Afrique, où il assiégea la Goulette et le fort que Don Juan avait construit près de Tunis,

qui même n'était pas encore achevé. Je n'ai pas quitté la chaîne et la rame pendant cette fameuse expédition, dont j'ai été témoin. Résigné sur mon sort, persuadé que mes parens étaient dans l'impossibilité de racheter ma liberté, j'avais pris le parti de ne la demander jamais qu'à la Providence, et d'épargner à ma famille l'affligeante nouvelle de mon malheur.

La Goulette, comme vous le savez, et le fort, furent emportés par les Turcs, après un siége à jamais mémorable. Plus de soixante quinze mille hommes de leurs troupes d'élite, et au moins quatre cents mille maures, des magasins immenses, des machines de tout genre, tout fut prodigué contre ces deux forteresses, qui, en effet, coutèrent à l'ennemi leur pesant d'or, et des fleuves de sang. La Goulette succomba la première, malgré la plus belle défense, et quoique réputée imprenable, à raison de la presqu'impossibilité de pratiquer des tranchées dans le sol aquatique et sablonneux dont elle

est environnée. Mais la nature, cette année, sembla seconder, de toutes ses forces, les efforts inouis des Turcs. La sécheresse fut telle qu'on ne l'avait jamais vue, et que l'eau qui, d'ordinaire, se trouvait à moins de deux pieds de profondeur, ne se trouva qu'à plus de six: ce qui facilita aux assiégeans les moyens d'élever, les uns sur les autres, une énorme quantité de sacs remplis de sable, sur lesquels ils placèrent leurs batteries assez haut pour dominer les remparts, et les battre de manière que les postes n'y étaient plus tenables.

On a raisonné très-diversement sur cet événement; et bien des gens ont jugé que les chrétiens avaient eu tort de s'enfermer dans la place, au lieu d'avoir tenu la campagne, pour s'opposer au débarquement et aux approches des Turcs. D'autres, plus judicieux, répondent à ce reproche, que toutes les forces des chrétiens en Afrique, ne montaient pas à sept mille hommes; qu'à la vérité, c'étaient autant de héros; mais qu'ils étaient évidemment en

trop petit nombre pour soutenir, en rase campagne, les efforts opiniâtres de près de cinq cent mille combattans; que d'ailleurs il n'était pas possible qu'une place isolée, sur un continent ennemi, sans protection, sans secours à espérer, et qui était attaquée par une armée inépuisable, absolument maîtresse de tous les abords par terre et par mer, résistât plus longtems. Au reste, je pense, moi, et je ne suis pas le seul de mon sentiment, que la perte de la Goulette n'a réellement été, pour les Espagnols, qu'un coup heureux dont ils doivent remercier le ciel. Cette forteresse n'était qu'un scandaleux ramassis de tous les vauriens de l'Espagne, une espèce de cloaque qui, d'ailleurs, lui coûtait des sommes immenses, sans aucune utilité politique; car, à le bien prendre, elle ne servait qu'à perpétuer le souvenir de la brillante conquête que Charles-Quint en avait faite: et assurément, la mémoire de ce prince victorieux et magnanime n'avait pas besoin d'un semblable

monument, pour passer toujours glorieuse à la postérité la plus reculée.

Le fort résista plus vigoureusement encore que la Goulette, et ne fut emporté que pierre à pierre, après vingt-deux assauts opiniâtres qui coûtèrent à l'ennemi plus de vingt-mille hommes de ses meilleures troupes. Les assiégés y firent des prodiges de valeur, tels que de trois cents combattans, qui restèrent lors du dernier assaut, il n'y en avait pas un seul qui ne fût blessé, plus ou moins grièvement. Un petit fortin, une simple tour située au milieu du lac, fit aussi la plus héroïque défense, sous les ordres de Don Juan Zanoguerra, brave gentilhomme Valencien, et ne se rendit qu'à la dernière extrémité.

Don Pedro Puerto-carrero, commandant de la Goulette, fut du nombre des prisonniers; mais il ne put survivre à sa défaite, quoiqu'assurément il eût bien fait tout ce qu'il est possible d'attendre d'un général habile, et d'un vaillant sol-

dat: il en mourut de chagrin en route, avant d'arriver à Constantinople, où on le conduisait. Don Gabriel Cerbelloni, commandant du fort, fut aussi fait prisonnier: il était Milanais, soldat intrépide, et sur-tout grand ingénieur. On compta, parmi les morts, quantité d'officiers de distinction, entr'autres, un chevalier de Saint-Jean, frère du célèbre André Doria, et dont la fin fut vraiment déplorable. Ce guerrier avait trouvé moyen de s'évader au moment de la prise du fort, et de s'en éloigner de plusieurs lieues. Des paysans arabes le rencontrèrent, et, feignant de vouloir favoriser sa fuite, ils lui offrirent, pourvu qu'il se déguisât sous l'habit maure, et qu'il quittât ses armes, de le conduire, sain et sauf, à Tabarca, petit port du voisinage, où les Génois viennent, journellement, pêcher le corail. Les scélérats, au moyen de cette offre, excitèrent sa confiance; mais ce n'était que pour mieux s'assurer ses dépouilles. Ils l'assassinèrent cruellement, et lui coupèrent la tête, qu'ils vinrent

présenter à l'amiral turc, dans l'espoir d'une récompense. Cette lâche atrocité indigna si violemment l'amiral, qu'il les fit pendre sur le champ, pour n'avoir pas livré le prisonnier en vie. Tant il est vrai, que, par tout, les traîtres sont abhorrés, même de ceux qui profitent de leurs trahisons.

Les Turcs, vainqueurs, ne voulurent pas quitter le champ de bataille, que les places conquises ne fussent complétement démolies. Comme il ne restait presque plus pierre sur pierre aux fortifications du fort, la besogne n'était réellement à faire que pour la Goulette, et afin d'en venir à bout plus promptement, et à moins de peine, ils la minèrent en trois endroits différens. Cependant, contre leur attente, les anciennes murailles résistèrent, par tout, à l'effet des mines, tandis que, par tout, ce qui restait des nouveaux ouvrages récemment ajoutés par le Fratin, en fut bouleversé de fond en comble. Après cette opération, l'armée victorieuse retourna triomphante à

Constantinople. Quelques mois après, le maître auquel j'appartenais, le fameux Uchialy, dont je vous ai déjà parlé, mourut généralement regretté. On le surnommait *Fartax*, mot qui, en langue turque, signifie *le teigneux;* et, en effet, Uchialy l'était fortement. L'usage, au reste, chez les Turcs, est de prendre ou de se donner des noms qui indiquent, ou quelques-unes de leurs qualités morales bien reconnues, ou quelques-uns de leurs défauts physiques les plus visibles; la raison en est, que chez eux, il n'y a pas d'autres noms de famille transmissibles, que les quatre qui appartiennent aux quatre branches de la famille Ottomane; en sorte que tous les autres Turcs, naissant réellement sans nom, se trouvent dans la nécessité de s'en composer un. Uchialy étoit né chrétien. A l'âge de trente-quatre ans, après en avoir passé quatorze dans l'esclavage sur les galères du Grand-Seigneur, avec une constance, une résignation exemplaires, il avait apostasié pour pouvoir être en

droit de tirer vengeance d'un soufflet qu'il avait reçu d'un Turc. Bien différent des autres favoris de la fortune, qui, auprès des sultans, ne parviennent ordinairement aux grandeurs qu'à force de s'avilir dans les emplois les plus ignobles, c'était vraiment à force de valeur, de services éclatans et de talens militaires, qu'Uchialy était monté de grade en grade, à celui de roi d'Alger, et ensuite à la troisième place de l'empire, à celle de grand amiral. Il était Calabrois, et, dans le fond, homme de bien, quoique renégat: il était doux, affable et singulièrement humain, sur-tout envers ses esclaves. Il en avait trois mille lorsqu'il mourut; et il les légua, par testament, partie aux renégats de sa propre maison; c'est-à-dire, à ceux de ses anciens esclaves, qui, en apostasiant, s'étaient procuré la liberté; partie au Grand-Seigneur, qui, d'ailleurs, est le cohéritier né de tous ses sujets.

J'échus en partage à un renégat vénitien, qui, fait prisonnier dans sa première

jeunesse, par Uchialy, était promptement devenu son plus cher favori. Malheureusement pour moi, c'était le maître le plus dur, le renégat le plus impitoyable et le plus sanguinaire qu'on eût encore vu. Il se nommait Azanaga; sa fortune était déjà prodigieuse, lorsque le sort me fit passer en son pouvoir. Peu de tems après, ayant été fait roi d'Alger, il quitta Constantinople pour venir habiter sa nouvelle résidence, et il y transporta tous ses esclaves.

Me rapprocher ainsi de ma patrie, fut une consolation pour moi; non que je songeasse à donner de mes nouvelles à mes parens, moins encore à solliciter leur secours pour rompre mes fers; mais j'espérais, étant plus à portée de l'Espagne, réussir mieux qu'à Constantinople, où j'avais inutilement tenté mille et mille fois de m'évader. Ce fut, en effet, l'unique pensée qui m'occupa, si tôt que je me vis à Alger. Il me semblait n'avoir plus qu'un seul pas à franchir, pour m'élancer sur les côtes d'Espagne; et cette idée,

toute fausse, toute chimérique qu'elle était, tenait mon courage et mon imagination toujours en haleine. Telle est l'active violence du désir de la liberté, que rien ne peut le rebuter ou le réprimer. Une tentative manquée, au lieu de me décourager, ne faisait que réunir toutes mes vues vers une autre; et je ne crois pas avoir vécu un seul jour de mon esclavage, sans avoir médité, pour le lendemain, un projet quelconque de délivrance, qui, du moins, en nourrissant mes espérances, me rendait l'existence plus supportable.

CHAPITRE XXXVII.

Suite de l'Histoire du Captif.

J'ÉTAIS renfermé dans une maison publique, espèce de prison, ou plutôt de maison de force, que les Turcs appelent *Bagne*. Les esclaves y ont moins de

moyens de s'évader : ils sont, d'ailleurs, moins exposés à dépérir que chez leurs maîtres. C'est là que, par cette raison, le roi et quelques particuliers puissans, tiennent ceux de leurs esclaves qu'ils jugent devoir être bientôt rachetés. C'est aussi dans cette maison, que sont tenus les esclaves qu'on appelle de *Magasin*, c'est-à-dire, qui appartiennent à l'état, et qui, comme tels, sont employés aux travaux publics. Ceux-ci sont les plus à plaindre de tous, en ce que n'ayant pas de maîtres particuliers avec lesquels on puisse traiter de leur rachat, il leur est extrêmement difficile, même avec de l'argent, de recouvrer leur liberté.

Les esclaves présumés rachetables, y sont communément assez bien traités ; on ne les fait pas même travailler, à moins que leur rachat ne tarde plus que de raison : alors, seulement, et dans la vue de les obliger à presser leurs parens ou leurs amis, on les emploie avec les esclaves de magasin, aux corvées les

plus rudes, et même avec une rigueur affectée.

Mon grade de capitaine avait fait présumer que j'étais en état de fournir une rançon importante. J'eus beau représenter le contraire, attester la pauvreté de ma famille, on ne m'en classa pas moins parmi les rachetables; et, en cette qualité, on me mit à la chaîne légère qui leur est destinée, plutôt pour la forme et les distinguer des autres, que pour les contenir. Nous y étions plusieurs de cette espèce et répartis par chambrées, dans différens quartiers du bagne. Nous y passions notre tems ensemble, presqu'uniquement occupés à soupirer après notre délivrance, et à en parler. Pour ceux qui avaient l'espoir fondé d'être bientôt rachetés, cette situation, malgré le dénuement dans lequel on nous laissait quelquefois, aurait été supportable; mais le spectacle continuel des cruautés de notre maître, la rendait vraiment terrible et déplorable. Peu de jours se passaient sans qu'il fît pendre, empaler

ou mutiler quelqu'un de nous ; et toujours si injustement, ou pour si peu de chose, que les Turcs, eux-mêmes, en étaient indignés, et convenaient, en frémissant, que le genre humain n'avait jamais eu d'ennemi plus sanguinaire que le féroce Azanaga. Un seul soldat espagnol, nommé *Cervantès de Saavedra*, savait en imposer, je ne conçois pas encore comment, à ce cruel renégat ; au point que jamais il n'en recevait ni punition, ni même la moindre brutalité, quoique sans cesse il tentât, pour sa délivrance et celle de ses compagnons, des entreprises si audacieuses, qu'à coup sûr on en parlera long-tems à Alger ; des entreprises qui, à toute heure, nous faisaient frissonner pour lui ; des entreprises, en un mot, que vous auriez peine à croire, tant elles sont extraordinaires, et dont, sûrement, vous entendriez l'histoire avec beaucoup plus d'intérêt et de plaisir que celle que vous voulez bien écouter, si c'était ici le cas de vous la raconter.

L'un des côtés de la cour du bagne, sur laquelle donnait la chambre que j'occupais avec trois de mes compagnons, était formé par le mur latéral d'une grande et belle maison voisine qu'habitait un Maure extrêmement riche, et de la première distinction. Au haut de ce mur, étaient quelques croisées qui prenaient jour sur notre cour; mais ce n'étaient que des croisées à la mauresque; c'est à dire, des espèces de lucarnes, encore étaient-elles garnies de jalousies; et dans la cour était une terrasse dépendante du bagne, sur laquelle nous nous rassemblions fréquemment pour prendre l'air.

Un jour que j'étais sur cette terrasse, avec mes trois compagnons, et qu'en attendant le retour des autres esclaves, qui, tous, étaient allés au travail hors de la ville, nous nous amusions à qui sauterait le mieux avec sa chaîne, je levai par hasard, les yeux vers une des lucarnes, et j'en vis sortir partie d'une forte baguette, au bout de laquelle pendait un petit paquet

enveloppé d'un mouchoir blanc. La baguette et le paquet, continuellement agités dans la direction de la lucarne à nous, semblaient si évidemment nous appeler dans la cour, au pied du mur, que l'un de nous y courut pour voir ce qui en résulterait. Mais à peine nous eut-il quitté, que le mouvement de la baguette changea de direction, et se fit de droite à gauche, et de gauche à droite. Nous comprîmes que cela équivalait à un *ce n'est pas à vous qu'on en veut*, et nous rappelâmes notre camarade, qui revint à nous. La baguette, alors, reprit son premier mouvement, et un autre de mes camarades alla se poster sous la lucarne; il y fut accueilli comme le premier, et s'en revint de même. Sur un troisième appel de la part de la baguette, mon troisième camarade essaya le voyage au pied du mur, et ne fut pas traité différemment. Enfin, mon tour arriva de tenter l'aventure; et comme la baguette continuait d'appeler d'elle à nous, j'allai me placer sous la

lucarne. A l'instant la baguette et le paquet filèrent le long du mur, au moyen d'un cordon qui les suspendait, et tombèrent à mes pieds.

Vous jugez avec quel empressement je le défis, ce paquet; avec quelle joie j'y trouvai dix *cyanüs* d'or, petite monnaie du pays, qui vaut à peu près une demi-piastre; et sur-tout avec quelle agréable émotion je me vis le préféré. Mais de quelle part et dans quelle vue me venait cette préférence? c'est ce que je brûlais de pénétrer, quoique très-embarrassé d'y parvenir. Je laissai-là la baguette et le mouchoir, qui remontèrent bien vîte; et je volai à la terrasse, d'où je pouvais beaucoup mieux contempler la bienfaisante lucarne. Mes compagnons, qui ne l'avaient pas quitté de vue, me dirent qu'on venait de refermer la jalousie, et qu'ils n'avaient aperçu qu'une main et un bras; mais une main et un bras d'albâtre, rayonnans de perles et de diamans.

Présumant, d'après toutes ces circons-

tances, que nous avions affaire à quelque compatissante voisine, et que, vraisemblablement, elle était à nous considérer à travers sa jalousie, nous lui témoignâmes notre reconnaissance par force révérences à la turque, la tête et les bras croisés sur la poitrine. Mais pendant que nous prodiguions les salamalecs à la lucarne, la jalousie se rouvrit, et nous en vîmes sortir et rentrer précipitamment, une croix figurée avec deux morceaux de baguette. Nous comprîmes, à ce signe, que notre bienfaitrice voulait nous faire connaître qu'elle était chrétienne. Cependant, aux joyaux dont sa main et son bras étaient ornés, nous ne pouvions la prendre pour une simple esclave. Nous nous arrêtâmes donc à l'idée que c'était une chrétienne, qui, dans la vue de légitimer son union avec quelque Maure bien aimé, avait embrassé la religion musulmane; mais qui, dans le fond de l'ame, se sentait toujours attachée au christianisme. Cela nous parut d'autant mieux conjecturé, que

nous savions combien les Maures sont friands des femmes de ce genre ; vous verrez que nous étions loin d'avoir deviné juste.

Dès ce moment, nous ne cessâmes plus de nous entretenir de cette consolante aventure, dont, néanmoins, nous ne nous vantâmes à personne, et, sur-tout, de porter les yeux vers la céleste lucarne, qui, comme vous le croyez bien, était devenue pour nos regards, ce que l'aimant est à l'aiguille. A notre grand déplaisir, plus de quinze jours se passèrent sans que nous y aperçussions, ni baguette, ni petit paquet blanc, ni jolie main d'albâtre, ni même le moindre mouvement. Pendant cette quinzaine, nous ramassâmes, avec toute la prudence possible, tous les renseignemens que nous pûmes nous procurer sur la maison à la lucarne ; aucun ne faisait mention qu'il y habitât ni chrétienne ni renégate. Nous apprîmes seulement, que c'était la demeure du Maure Agimorato ; que ce Maure avait occupé long-tems l'une des places les plus im-

portantes de l'état, celle de gouverneur de *La Pata;* qu'il était prodigieusement riche, et qu'il jouissait d'une grande considération.

Enfin, comme nous commençions à désespérer qu'il pût encore nous pleuvoir des *cyaniis*, la même circonstance, qui, l'autre fois, avait dégarni le bagne, à la réserve de mes trois compagnons et de moi, revint encore; et à peine y fûmes nous seuls sur la terrasse, que la baguette, encore garnie de son petit paquet blanc, mais évidemment plus lourd que le premier, reparut à la lucarne, en nous faisant le même appel que la première fois. Nous commençâmes la même évolution, et dans le même ordre, afin de voir à qui, cette fois, la préférence était réservée. Mais la baguette alla de droite et de gauche, pour chacun de mes trois compagnons, et ne coula le long du mur que pour moi. Je trouvai, dans le mouchoir, quarante écus d'or, monnaie d'Espagne, et une lettre écrite en arabe, au bas de laquelle était figurée une grande croix. Je portai

la croix à mes lèvres ; je pressai la lettre sur mon cœur ; et mes écus dans une main, mon papier dans l'autre, je volai à la terrasse, d'où j'aperçus distinctement, moi même, la main charmante qui fermait la jalousie, après avoir retiré la baguette et le mouchoir. Nous recommençâmes nos salamalecs à la merveilleuse lucarne ; et, sur tout, je lui démontrai, de mon mieux, le plus vif empressement de lire ma lettre, que je baisai mille et mille fois.

Au premier mouvement de notre joie, succéda bientôt le bouillant désir de savoir ce qu'on m'écrivait ; mais aucun de nous n'entendant un mot d'arabe, je me trouvai dans le plus piquant embarras : je ne pouvais y tenir long-tems. Je pris le parti de m'en ouvrir à un renégat Murcien, pour qui je me sentais une espèce d'amitié, et qui m'en avait toujours témoigné beaucoup. Il parlait et il écrivait parfaitement l'arabe. Je trouvai facilement un prétexte pour le faire venir au bagne. « Puis-je compter sur votre discré-

» tion?» (lui demandai-je, en lui serrant la main). Il me la promit, et me la jura sur son honneur; et, pour ne pas me laisser le moindre doute sur sa loyauté, il se livra le premier, en me demandant un certificat d'*ami et protecteur des chrétiens*. Un renégat qui, parmi les Maures, serait trouvé porteur d'une pareille pièce faite en son nom, serait, infailliblement, brûlé vif. Cependant beaucoup de renégats cherchent à s'en procurer de la part des esclaves chrétiens qu'ils jugent assez honnêtes pour ne pas les trahir. Ce titre, à ceux qui sont de bonne foi, sert à se réconcilier plus facilement avec l'Eglise, lorsque le repentir les a ramenés dans leur patrie: à ceux qui, au contraire, n'ont ni foi ni loi, et qui se livrent à la piraterie, il sert à se jouer, impunément, des deux religions; et, sur-tout, à se retirer des événemens de la course, lorsque le hasard des combats les fait tomber entre les mains des chrétiens : ils produisent à leurs vainqueurs ces certificats, en preuve que leur intention fut toujours de rentrer

dans le sein de l'Eglise ; que, même, c'était là le but secret de leur expédition actuelle : et l'on ne voit que trop de scélérats, qui, après avoir trouvé grâce à la faveur de cette manœuvre hypocrite, profitent de la première occasion qu'ils peuvent saisir, de retourner chez les Maures.

Mon Murcien, heureusement, n'était pas de cette trempe abominable. Il me déclara, sans détour, qu'il avait déjà plusieurs de ces certificats, et qu'il désirait y joindre le nôtre, qu'en effet nous lui donnâmes, et dans les termes les plus favorables. Cependant, j'avais pour l'apostasie une si profonde horreur, un renégat à mes yeux était un être si méprisable, que la confidence du Murcien, toute grave qu'elle était pour lui, n'avait pas déterminé ma confiance entière. Je me bornai donc à lui dire, que nous avions trouvé dans le bagne une lettre écrite en arabe, et que nous désirions en savoir le contenu. Je lui remis la lettre; il la lut, il la relut ; il m'en parut extraordinaire-

ment ému, et il eut l'air d'hésiter pour me répondre : j'étais d'une impatience extrême. « La comprenez-vous ? (lui dis-» je, avec vivacité.) Pouvez-vous me la » rendre en espagnol, cette lettre ? »

— « Parfaitement (me répondit-il); » procurez-moi, papier, encre et plume : » dans moins de dix minutes, vous la » lirez vous-même. »

Nous lui donnâmes bien vîte ce qu'il demandait, et il se mit à l'ouvrage. Au bout de dix minutes au plus, il me remit, effectivement, sa traduction, en m'assurant qu'elle était rigoureusement exacte ; et en me prévenant que les mots *Léla Marien*, signifiaient *la bienheureuse Vierge Marie*. La voici, cette traduction.

Du tems que j'étais petite, mon père avait une esclave chrétienne, qui me parlait souvent de Léla Marien, *et qui m'apprenait à la prier en arabe. Elle est morte, cette esclave que j'aimais tant, et je suis certaine qu'elle est avec Dieu, qu'elle n'est point dans les feux éternels ; car,*

deux fois, depuis sa mort, je l'ai revue; elle est revenue exprès pour me dire et me répéter, qu'il fallait que j'allasse chez les chrétiens, voir Léla Marien, *qui a pour moi de l'amitié. Je voudrais donc y aller vivre et mourir; mais je ne sais comment m'y prendre, pour en venir à bout. A travers ma jalousie, j'ai, depuis long-tems, examiné nombre de chrétiens, je n'ai encore vu que toi, qui m'inspire toute confiance. Chrétien, je suis jeune et belle, et je puis emporter avec moi d'immenses trésors. Vois, consulte-toi, décide si tu te chargeras de m'emmener dans ton pays. Tu y seras mon mari, si je te plais; si tu ne veux pas de moi pour ta femme, emmène-moi toujours.* Léla Marien *me fera trouver un autre chrétien à qui je plaise, et qui me convienne autant que toi. Moi-même je t'écris cette lettre; prends garde à qui tu t'adresseras pour te la faire expliquer, si malheureusement tu n'entends pas l'arabe; sur-tout, ne te fie à aucun Maure: ils sont tous traîtres. Pense que je cours d'horribles*

dangers, pour peu que tu me compromettes; parce que mon père, quoique je sois son unique enfant, quoiqu'il m'aime plus que sa vie, me ferait, sans miséricorde, jeter au fond du puits, et que lui-même, il le remplirait de pierres par-dessus moi, s'il savait que je t'aie écrit, et ce que je te demande. Si tu peux me faire, ou me faire faire une réponse en arabe, tu l'attacheras à la baguette, la première fois que je la descendrai; si tu ne le peux pas, tu me répondras par signes; je prierai Léla Marien *de m'aider à te comprendre, et je te comprendrai. Chrétien, je te mets sous sa protection, et sous celle de cette croix que ma vénérable esclave m'a tant recommandé d'adorer, et de baiser sans cesse. Chrétien, que Dieu te conserve.*

Il faudrait être ce que nous étions alors, de braves Espagnols souffrant depuis long-tems, et presque sans espoir de délivrance, dans les fers des infidelles, pour pouvoir se faire une juste idée de la situation de mon cœur, de la surprise et

du ravissement de mes compagnons, à la lecture de cette lettre. Le renégat s'aperçut aisément que nous en étions hors de nous; et il jugea qu'elle n'aurait pas produit d'aussi vives impressions, si, en effet, le hasard seul l'eût fait tomber entre nos mains. Il en conclut que c'était à moi directement qu'elle était adressée; que je ne lui avais pas tout dit, et que nous n'avions pas en lui pleine confiance. Il s'en plaignit, mais sans aigreur, et en nous jurant qu'il était prêt à tout entreprendre pour notre délivrance. « Tenez » (nous ajouta-t-il, en tirant de son sein » un crucifix, et en l'arrosant de larmes), » voilà le garant de ma discrétion, de » mon zèle et de la fidélité que je vous » jure. Voilà le témoin des remords con- » tinuels et du désir dévorant qui me » rappellent dans le sein de l'Eglise. Tout » indigne que je m'en suis rendu, la mi- » séricorde divine ne me permet-elle » pas d'espérer grâce en faveur de mon » repentir? Je soupire depuis si long- » tems après une occasion de retourner

» en Espagne ! Et je l'entrevois, cette
» occasion, dans les suites que peut avoir
» cette lettre. Un pressentiment intime,
» me persuade qu'avec les secours que
» que je suis à portée de vous donner,
» et que votre situation vous rend néces-
» saires, il y aurait moyen de nous dé-
» livrer tous : vous, de vos fers ; moi, de
» mes remords, plus cruels encore. Ne
» me cachez donc rien, je vous en con-
» jure : apprenez-moi tout, afin que je
» puisse vous servir avec toute connais-
» sance de cause, et plus efficacement.
» Songez qu'il s'agit de vos plus chers
» intérêts, autant que des miens. »

Le ton de candeur du renégat, et surtout le besoin que nous avions de ses services, nous déterminèrent, enfin, à le mettre entièrement dans notre confidence, et nous lui racontâmes tout. Il se fit fort alors de savoir bientôt, au juste et en détail, par qui était habitée la maison à la lucarne. Nous arrêtâmes ensuite, qu'il fallait commencer par répondre à la lettre ; et, sur le champ, il écrivit, sous ma

dictée, qu'il rendit en arabe, avec la plus grande facilité, la réponse que voici : vous ne devez pas être surpris que je ne l'aie point oubliée.

N'en doutez pas, Madame; c'est Léla Marien *elle-même; c'est la sainte Mère de Dieu qui vous a inspiré le désir d'aller vivre et mourir parmi les chrétiens; et c'est parce qu'elle vous aime, qu'elle vous appelle ainsi près d'elle. Conjurez la donc, sans cesse, de vous aider de son secours tout puissant, et de vous suggérer les plus sûrs moyens d'exécuter ses intentions. Elle est si bonne! Sûrement elle exaucera vos prières. Quant à moi, Madame, et à ces chrétiens que vous voyez avec moi, nous vous promettons de vous seconder de toutes nos forces, et d'y employer, s'il le fallait, jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Ne manquez pas de m'écrire, et de m'indiquer les dispositions que vous croiriez convenables pour mieux remplir vos vues. Je vous répondrai toujours, afin de me concerter avec vous. Dieu nous protége visiblement, puisque*

déjà j'ai trouvé parmi nous un chrétien qui, comme vous en jugerez par cette lettre, sait écrire votre langue. J'accepte avec transport l'offre de votre cœur et de votre main. Oui, vous serez mon épouse bien aimée, dès que je serai parvenu à vous conduire au sein de ma famille. J'en jure sur mon Dieu et sur mon honneur; et de vrais chrétiens ne parjurent jamais un pareil serment. Que Dieu, madame, et Léla Marien, *sa digne mère, vous tiennent sans cesse en leur sainte garde!*

Il me fallut attendre plusieurs jours avant de pouvoir faire parvenir cette réponse, parce que la céleste lucarne ne nous correspondait que quand notre quartier était absolument désert, à la réserve de mes trois confidens, qui, réputés comme moi esclaves rachetables, n'allaient jamais au travail. Enfin, le moment favorable revint, et je courus me poster sur la terrasse. Là, ma lettre à la main, je hasardai tous les signes nécessaires pour faire comprendre que je désirais l'envoyer. La

lucarne, en effet, s'ouvrit bientôt, et j'en vis sortir et couler la baguette, garnie à l'ordinaire du petit paquet blanc. Il contenait cinquante écus d'or, qui centuplèrent ma joie et mes espérances ; je mis ma réponse à la place des écus d'or, et la baguette remonta.

Le soir de ce même jour, notre renégat vint nous communiquer les renseignemens qu'il avait pris sur la maison à la lucarne. Il nous dit ce que nous savions déjà : qu'elle appartenait à un Maure de la première distinction, et prodigieusement riche, qui se nommait Agimorato ; mais, ce que nous ne savions pas, et ce que j'appris avec le plus vif intérêt, c'est que ce riche Maure était père d'une fille unique, seule héritière de ses immenses trésors ; qu'elle passait pour la plus belle personne de toute la Barbarie ; que nombre de grands personnages la recherchaient en mariage, et qu'elle se refusait à tous ; qu'enfin, elle avait été élevée par une esclave chrétienne, morte depuis quelques années. Ces détails s'accordant

parfaitement avec ceux de la lettre de la belle Maure, nous nous livrâmes plus que jamais aux douceurs de l'espérance ; mais nous sentîmes que nous ne devions rien entreprendre que d'après les indications de notre bienfaitrice, parce qu'elle seule pouvait nous donner celles qui convenaient à sa position, que nous ne connaissions point. Il fut donc résolu que, pour agir, nous attendrions de nouveaux avis de Zoraïde. Ce nom, mesdames, vous apprend déjà que la chère bienfaitrice dont il s'agissait alors, est cette même jeune personne que vous avez vue si jalouse de porter celui de Marie.

Pendant les quatre jours suivans, personne ne sortit du bagne ; ainsi, quatre jours se passèrent sans le moindre mouvement à la lucarne ; le cinquième, nous restâmes seuls, mes trois compagnons et moi, et la baguette parut avec un petit paquet blanc, de plus belle apparence encore que les précédens. Je volai l'accueillir au pied du mur, et j'y trouvai cent écus d'or, avec une nouvelle lettre

que le Murcien vint nous traduire. Voici ce que m'écrivait Zoraïde :

Cher chrétien, je ne sais encore comment m'y prendre pour pouvoir passer en Espagne. J'ai bien prié Léla Marien *de me l'indiquer ; mais elle ne m'a pas encore répondu. Je pense pourtant, que le mieux serait que je te donnasse assez d'or pour te racheter, et tes compagnons aussi. L'un d'entre vous s'en irait dans ton pays et y acheterait une bonne barque, avec laquelle il reviendrait chercher les autres ; et moi, tu me retrouverais, dans la maison de campagne de mon père, hors de la ville, près la porte Babazon. Je dois y aller bientôt, avec lui et tous nos gens, pour y passer toute la belle saison : le jardin est si près de la mer, qu'il ne sera pas bien difficile de m'enlever pendant la nuit, et de m'embarquer avec vous autres. Souviens-toi, chrétien, que tu dois être mon mari. Si tu oubliais la promesse que tu m'en a faite,* Léla Marien *ne me refuserait pas ta juste punition. Tu ferais bien de ne t'en fier à*

personne qu'à toi, pour aller chercher la barque. Rachète-toi donc, et pars le plutôt possible; du moins je serai certaine de ton retour, puisque je le suis que tu es homme d'honneur et digne chrétien. Si tôt que tu seras libre, ne manque pas de venir reconnaître les abords et les issues de la maison de campagne de mon père. La première fois que vous serez seuls au bagne, je te donnerai tant d'or, qu'il y en aura suffisamment pour tout entreprendre. Dieu te garde, cher chrétien.

A la lecture de cette seconde lettre, ce fut à qui s'offrirait pour être racheté le premier et aller chercher la barque; à qui jurerait, le plus cordialement, de revenir bien vîte; moi-même je prodiguai les sermens pour obtenir la préférence, à laquelle, d'ailleurs, j'avais des droits naturels et incontestables.... Mais notre renégat s'y opposa décidément, et déclara, sans détour, qu'il ne souffrirait pas qu'aucun de nous fût délivré et partît seul. « Non (dit-il, avec fermeté), je ne con-» sentirai jamais à mettre, à une aussi

» rude épreuve, la loyauté d'aucun de » vous, ni, sur-tout, à exposer le salut » de tous les autres aux chances d'une » pareille épreuve. L'expérience m'a trop » démontré, que les gens d'honneur les » plus délicats, lorsqu'ils sont devenus » libres, ne se croyent plus liés par des » sermens prononcés dans les chaînes » de l'esclavage, et arrachés par le désir » d'en sortir. J'ai vu, plus d'une fois, se » former ici le même complot que nous » formons aujourd'hui, et, soit dit sans » vous offenser, entre gentilshommes » aussi sûrs que, sans doute, vous devez » l'être les uns des autres. Toujours j'ai » vu un camarade choisi, racheté aux » frais de tous, partir pour aller cher- » cher la barque à Valence ou à Majorque, » et jamais je n'en ai vu revenir un » seul. »

Le renégat, pour tâcher d'appuyer son opinion, sans blesser notre délicatesse, nous raconta l'histoire d'un événement de ce genre, arrivé, depuis peu, entre plusieurs esclaves très-marquans, à Alger,

et conclut par nous proposer le plan que voici.

« Qu'on me donne (nous dit-il) la » somme destinée au rachat et au voyage » de celui qui devrait revenir chercher » les autres ; j'en acheterai, moi même, » ici, une barque ; et, sans mystère, je » l'équiperai, sous prétexte d'un voyage » de commerce à Tétuan ou sur la côte. » Une fois maître d'une barque, rien ne » m'empêchera, moi, d'aller et venir ; » et pourvu que, de votre côté, vous » trouviez moyen de sortir du bagne, il » ne me sera pas difficile de vous embar- » quer tous. Il y a mieux (ajouta-t-il) ; » c'est que si la jeune Maure vous four- » nit, en effet, de quoi vous racheter » tous, je prétends vous embarquer tous, » en plein jour, sans que personne y » trouve à dire. A la vérité, j'y vois une » difficulté ; c'est qu'ici tout renégat peut » bien armer un bâtiment en guerre ou » en course, sans se faire suspecter, » parce qu'on ne suppose pas, qu'entouré » de soldats maures, il puisse repasser,

» en déserteur, dans son pays: au lieu
» que la simple barque n'y est pas per-
» mise aux renégats Espagnols, à cause
» de la facilité du trajet d'Alger à Major-
» que. Mais je compte me tirer d'affaire,
» au moyen d'un Maure *Tagarino*, de
» ma connaissance, que j'associerai à ma
» prétendue spéculation de commerce:
» sous ce prétexte, la barque sera sensée
» lui appartenir; et je me charge d'en
» devenir l'unique propriétaire quand il
» en sera tems. Cela fait, je vous réponds
» du reste sur ma tête. »

Quoique ce plan ne fût pas celui que nous aurions préféré, parce que l'opinion du renégat, sur les sermens de l'honneur, n'étant pas la nôtre, nous jugions plus sûr, qu'un de nous, n'importe lequel, allât chercher une barque à Majorque ou à Valence, ainsi que le proposait la jeune Maure, nous n'osâmes le contredire, dans la crainte, en l'indisposant, de refroidir son zèle, peut-être même de nous en faire un ennemi capable de nous perdre d'un seul mot; et, ce qui nous inté-

ressait bien plus encore, de perdre cette chère Zoraïde, pour qui nous étions déterminés à tout sacrifier. Nous arrêtâmes donc, en remettant, néanmoins, toute notre confiance en Dieu, de nous livrer entièrement à la discrétion et aux idées du Murcien. Je le chargeai de répondre, à l'instant même, à Zoraïde (mais sans entrer encore dans aucun détail sur nos moyens d'exécution) que je lui renouvelais, et de tout mon cœur, la promesse d'être son époux; que j'étais dans l'intention de faire tout ce qu'elle m'indiquait; que j'apercevais avec joie, que c'était *Lella Marien* elle-même qui l'avait si bien inspirée; et qu'il fallait la prier, sans cesse, de toujours protéger notre sainte entreprise.

Dès le lendemain, qui fut un jour de solitude dans le bagne, la baguette ne manqua pas de recommencer sa manœuvre ordinaire; et Zoraïde, en plusieurs voyages, nous passa deux mille écus d'or, avec une lettre, par laquelle elle me prévenait que le vendredi suivant elle partait pour

la maison de campagne ; que si l'or qu'elle me descendait aujourd'hui ne suffisait pas, elle y en ajouterait autant que je désirerais ; qu'elle tenait les clefs des coffres de son père ; et qu'ils étaient si pleins, qu'il était facile d'y puiser de beaucoup plus fortes sommes, avant qu'il eût occasion de s'en apercevoir.

Le renégat s'empara de cinq cents écus pour acheter une barque, et je destinai le reste à notre rachat, au mien d'abord, afin de pouvoir agir promptement pour tous. Comme le roi, à qui j'appartenais, était pénétrant, avare et ombrageux à l'excès, je crus devoir négocier mon affaire avec beaucoup de circonspection. Je remis mon argent à un marchand de Valence, qui se trouvait alors à Alger, qui y jouissait d'un grand crédit, et qui se chargea de traiter avec mon maître. Le prix fut convenu à huit cents écus d'or, payables, non pas comptant, afin de ne pas donner à penser au roi, que ma rançon fût restée inutile pour lui à Alger depuis l'arrivée du marchand, mais des

fonds qui lui venaient sur un navire qu'il attendait de Valence.

La veille du jour fixé pour le départ de Zoraïde, le bagne, heureusement, se trouvant libre, elle nous descendit un supplément considérable d'écus d'or, accompagné d'un billet, par lequel, en me confirmant son départ pour le lendemain, elle me conjurait, si tôt que je serais libre, d'aller reconnaître les environs de son nouveau séjour, et même de tâcher de trouver une occasion de la voir.

Moyennant ce dernier envoi d'écus, nous nous en trouvâmes assez pour racheter aussi mes trois compagnons, et j'en fus ravi; car, malgré la confiance qu'ils avaient en moi, malgré celle qu'ils méritaient de ma part, j'aurais eu peine à me résoudre à sortir du bagne, et à entrer en jouissance de ma liberté, tant qu'ils n'auraient pas eu la leur. Je leur devais ce ménagement délicat. J'avais, d'ailleurs, à cœur d'éviter jusqu'au moindre prétexte de soupçon ou de jalousie

entre nous. Je chargeai de leur rachat, le même marchand qui avait négocié le mien, et je lui remis d'avance tous les fonds nécessaires. Il remplit parfaitement mes vues, sans, cependant, que je l'eusse mis dans notre secret : cette confidence m'avait paru pour le moins inutile.

CHAPITRE XXXVIII.

Continuation de l'Histoire du captif.

Quinze jours suffirent à notre actif Murcien, pour acheter et équiper une bonne barque assez grande pour contenir, à l'aise, au moins trente personnes. Afin de donner plus sûrement le change sur ses desseins secrets, il débuta par trois voyages consécutifs à Sargel, petite ville située sur la côte, à trente lieues d'Alger, du côté d'Oran, et où il se fait un commerce considérable en fruits secs.

Le Tagarino l'accompagna toujours, et le succès de ces trois voyages acheva d'établir entre les deux associés, cette confiance intime qui entrait si bien dans les vues du renégat. J'observe que *Tagarino* est le nom générique sous lequel, en Barbarie, on désigne les descendans des Maures sortis de l'Arragon; comme celui des *Muxedarès*, désigne les descendans de ceux qui sont venus du royaume de Grenade : et que ces derniers sont les mêmes que ceux qui, dans le royaume de Fez, sont si connus sous le nom de *Elchès*, espèce d'hommes particulièrement propres à la guerre, et qui sont par tout l'élite des troupes maures.

Le renégat, à chaque voyage, s'était ménagé des raisons pour mouiller dans une petite baie, à deux portées de mousquet du jardin d'Agimorato; et il avait fini, par persuader à son associé, que ce lieu valait mieux, qu'aucun autre, pour la suite de leurs opérations. Pendant les divers séjours qu'il y avait faits, il avait permis aux gens de son équipage, de se récréer sur le rivage, et sous les murs du

jardin d'Agimorato, afin qu'on s'accoutumât à voir du monde, et un certain mouvement dans les environs. Lui-même, il était entré plusieurs fois dans le jardin, sous prétexte de demander quelques herbes potagères, et Agimorato l'en avait toujours régalé fort civilement. Son but, m'a-t-il dit, depuis, était de trouver une occasion de parler à Zoraïde, de se faire connaître à elle, et de lui apprendre où en étaient les choses. Mais il n'avait pu en venir à bout; et, en effet, cela n'était pas facile: car les Mauresses, sans la permission de leur père ou de leur mère, ne peuvent se laisser approcher, ni par Turc, ni par Maure. On n'est pas aussi scrupuleux à l'égard des esclaves chrétiens, parce que l'orgueil mahométan va jusqu'à supposer que des chrétiens ne sont jamais dignes d'intéresser les belles Maures. Mais, en revanche, elles calculent bien différemment; et, à la faveur du peu d'importance qu'on attache à l'espèce de bienveillance qu'elles peuvent accorder à des hommes aussi nuls que des chrétiens, elles ne manquent guères

de s'humaniser avec eux, tout autant que les occasions et les circonstances peuvent le permettre. Au reste, je regarde comme un bonheur, dont je dois remercier le ciel, que le Murcien n'ait pu se procurer, alors, un entretien avec Zoraïde ; elle aurait frémi, j'en suis certain, et m'en aurait, peut-être, voulu pour jamais, si elle eût su son secret ainsi confié à la discrétion d'un chrétien renégat.

Notre Murcien se voyant en pleine et habituelle liberté d'aller et de venir de Sargel, et de mouiller dans la petite baie qu'il s'était appropriée ; bien assuré de ne pas être suspecté par son associé, le Tagarino ; informé d'ailleurs que mes trois compagnons et moi nous étions rachetés et hors du bagne, m'avertit enfin, qu'il ne nous restait plus qu'à nous pourvoir d'un nombre suffisant de rameurs chrétiens, et que si je parvenais à les trouver, nous pouvions fixer au vendredi suivant, c'est-à-dire dans trois jours, l'époque de notre départ. Je me mis en quête sur le champ même, et je

fus assez heureux pour découvrir douze vigoureux espagnols, que leur maître destinait à équiper une galère encore en construction. Sans cette circonstance, notre coup était probablement manqué, faute de bras ; car plus de vingt corsaires algériens étant en mer, en ce moment, il n'y avait presque plus de rameurs en ville. Je n'eus pas de peine à déterminer ces braves et malheureux compatriotes, à seconder une entreprise que je leur présentais comme devant les rendre eux-mêmes à la liberté. Sans entrer dans aucun détail bien précis, de notre projet d'évasion, il fut convenu entre nous, qu'ils se rendraient secrètement, un à un, vendredi, à la brune, sous les murs du jardin d'Agimorato, et qu'ils m'y attendraient sans bouger. Je les prévins d'ailleurs, de ne point s'inquiéter si, ne me trouvant pas encore au rendez-vous, ils y trouvaient d'autres chrétiens ; et qu'en ce cas, sans faire aucunes questions, ils n'auraient qu'à s'annoncer comme chargés par moi de m'attendre là.

Il me restait à prendre une autre mesure préliminaire bien intéressante pour mon cœur, et absolument nécessaire pour l'exécution de notre entreprise. Il me fallait informer Zoraïde du point où en étaient les choses, afin que, de son côté, elle se tint prête; afin, sur-tout, qu'elle ne s'alarmât point de se voir assaillir et enlever avant l'époque que, naturellement, elle devait prévoir, si, comme je n'en pouvais douter, elle comptait toujours que nous dussions faire venir une barque d'Espagne. Il me fallait donc la voir, la voir pour la première fois, lui parler. J'avais déjà fait, sans succès, plusieurs courses autour de la maison de campagne. La veille du jour pris pour notre départ, j'y retournai, résolu de tout tenter pour joindre Zoraïde; et cette fois, enfin, en longeant le jardin, j'aperçus Agimorato qui se promenait seul, et pas loin de moi. Les murs étant assez peu élevés pour que je pusse aussi m'en faire remarquer du dedans au dehors, je m'annonçai de manière à lui faire

connaître que c'était à lui que j'en voulais; et lui-même, alors, avec une singulière affabilité, il me demanda ce que je désirais. La langue arabe ne m'était pas assez familière pour pouvoir la lire et l'écrire; mais je l'estropiais assez pour me faire comprendre, et pour comprendre ce qu'on me disait. Je répondis donc à Agimorato, que j'étais envoyé par son grand ami l'Arnaute Mami, pour lui demander une de ces excellentes salades qu'on ne trouvait nulle part aussi tendres et aussi fraîches que dans son jardin. Au nom de son ami, Agimorato courut m'ouvrir la porte, et me fit entrer; et, tout en m'invitant à prendre ce qui me conviendrait, il me fit, sur mon maître et sur moi, diverses questions auxquelles je répondais de manière à les multiplier, et à amuser le tapis tant que je pouvais. Pendant que nous causions, mes regards se portaient, à la dérobée, vers la maison, en face de laquelle je prenais toujours à tâche de nous poser. Enfin, j'en vis sortir Zoraïde qui m'avait reconnu; et, comme on ne

fait, ainsi que je vous l'ai dit, aucun scrupule aux Mauresses de se montrer aux chrétiens, ni même de leur parler, Zoraïde s'avança vers son père, qui, loin d'y trouver à dire, s'impatienta de ce qu'elle marchait si lentement, et lui cria de venir plus vîte.

N'exigez pas que je vous rende l'impression que firent sur moi, le premier regard de Zoraïde, sa beauté, ses grâces et la superbe élégance de sa mise : ce serait exiger l'impossible. Une innombrable quantité de perles de toutes grosseurs brillaient dans son immense chevelure, autour de son col et sur son sein. Le bas de ses jambes, nues, à la mauresque, était orné de plusieurs larges anneaux d'or enrichis de diamans ; et tout étincelans qu'étaient ces diamans, les regards qu'ils appelaient, se fixaient, sans qu'on pût s'en défendre, sur deux pieds mignons à demi nus aussi, dans une chaussure découverte, qui n'en dérobait ni la blancheur, ni la forme, ni les mouvemens gracieux. Ses bras, ses mains, qui sont

peut être les plus jolis bras et les plus jolies mains du monde, n'étaient pas moins élégamment et richement décorés. Vous saurez, au reste, que les perles sont la parure favorite des Mauresses. Aussi n'en trouve-t-on nulle part de si précieuses et en si grande quantité qu'en Barbarie; et vous présumez bien, que le père de Zoraïde, avec son immense fortune, n'était pas, à Alger, le moins curieux et le moins riche en ce genre. Je vous laisse à penser, si, sous une si séduisante parure, Zoraïde me parut belle. Regardez-là, maintenant qu'elle est si pauvrement vêtue; voyez ce qu'elle est encore, après les longues fatigues, après les crises violentes qu'elle vient de supporter; et vous jugerez ce qu'elle devait être dans un tems où, jamais encore, le chagrin et les peines n'avaient dû l'aborder. Ce que je puis vous dire, c'est qu'en la voyant, je crus voir une créature céleste; c'est qu'en pensant que c'était à moi qu'elle se destinait, que c'était pour briser mes fers, pour m'aimer et me rendre à ma patrie, que

le ciel l'avait formée, je me sentais embrasé d'amour et de reconnaissance.

Agimorato s'empressa d'annoncer à sa fille qui j'étais, et ce que je venais faire. Zoraïde ne lui répondit que par un geste de satisfaction. S'adressant ensuite à moi, d'un air gracieux. — « Es-tu noble, toi? » (me dit-elle) Tu en a^ ien l'air..... » Mais, si tu l'es, comment se fait-il que » tu ne sois pas encore racheté? » — Je lui répondis que j'étais racheté depuis quelques jours; que mon rachat venait de me coûter quinze cents *soltanis;* et que d'après ce prix, elle pouvait juger de l'opinion que mon maître avait eue de mon mérite et de ma qualité. — « Quinze » cents soltanis! (reprit-elle en souriant) » c'est bien peu de chose. Si tu nous » eusses appartenu, tu n'en aurais pas » été quitte à si bon marché. Mais, je » m'en doute, tu auras fait comme les » autres; tu te seras fait pauvre et chétif, » et voilà comme sont tous ces chrétiens: » ils mentent sans scrupule, quand il s'agit » de tromper les Maures. » — « D'autres

» peuvent le faire, madame (lui répli-
» quai-je) : je le crois, puisque vous le
» dites ; mais, moi, je ne ments ni à maure
» ni à chrétien, ni à homme ni à femme ;
» je ne trompe personne. » — « Tu vas
» bientôt retourner dans ton pays, puis-
» que te voilà racheté ? » — « Demain,
» madame, demain il part un navire fran-
» çais, dont j'espère profiter. » — « Un
» navire français ! (s'écria Zoraïde) Mais
» les Français, dit on, ne sont pas trop
» de vos amis ; ne ferais-tu pas mieux
» d'attendre un navire espagnol ? est-ce
» qu'il n'en doit pas arriver un bientôt ? »
— « Il est vrai, madame, qu'on attend
» plusieurs navires espagnols ; mais je suis
» si empressé, si impatient de me retrou-
» ver dans mon pays avec certaine per-
» sonne qui m'est plus chère que la vie,
» que l'occasion la plus prompte m'a pa-
» ru la meilleure. » — « Sans doute
» (reprit Zoraïde avec un peu d'émotion),
» c'est ta femme que tu es si empressé
» de revoir ? Tu es donc marié ? » —
« Non, madame, non, je ne le suis point

» encore (lui répondis je) ; mais je dois » me marier en arrivant en Espagne ; j'en » ai donné ma parole : et le jour où je » pourrai la tenir, cette parole si sacrée » pour moi, sera le plus beau de ma vie. » — « Celle qui a ta parole est donc bien » belle, bien aimable? (me demanda » Zoraïde, en rougissant) » — Si elle est » belle (m'écriai-je), elle l'est.... sans » la flatter, ni vous non plus, madame... » elle est belle autant que vous ; elle » vous ressemble. » — « Vraiment! vrai- » ment! (reprit Agimorato en riant) » aussi belle que ma fille! que ma fille, » qui n'a pas sa pareille dans toute la » Barbarie! Eh, chrétien! tu nous fais- » là des contes ; regarde-la donc bien » encore, et tu verras si l'on peut être » aussi jolie. »

Des cris que nous entendîmes alors, interrompirent la conversation, et réunirent nos regards vers un jardinier qui accourait, tout effrayé, annoncer à son maître, que quatre soldats turcs venaient d'escalader la muraille, et qu'ils

étaient à fourrager par tout le jardin, en véritables brigands ; que, vert ou mûr, tout leur était bon. Cette annonce me parut alarmer violemment le vieillard et sa fille. Rien, en effet, n'est effrayant, pour les Maures, comme le soldat turc ; rien de plus insolent que les procédés de Turc à Maure, sur-tout de la part des gens de guerre. « Ma fille... (dit le père » en tremblant) sauve-toi ; cours t'enfer- » mer à la maison, pendant que j'irai » parler à ces chiens. Ne t'alarme point ; » ils se retireront quand ils en auront » leur saoul ; j'espère qu'ils ne me feront » pas d'autre insulte. Et toi, chrétien, » choisis ta salade, choisis-la bonne, et » retourne à ton maître ; que Dieu te con- » duise à bon port dans ton pays. »

Tout en me congédiant ainsi, Agimorato nous quitta pour aller, avec son jardinier, du côté où étaient les turcs ; Zoraïde reprit, au petit pas, le chemin de la maison, en suivant son père de vue ; et moi, je la suivis à quelque distance, en faisant mine de choisir et de cueillir ma

salade. Le père s'enfonça dans les vergers, et bientôt nous ne le vîmes plus. Zoraïde alors retourna sur ses pas, et revint avec moi. — « Tu vas donc partir, chrétien » (me dit-elle les yeux en pleurs); est-ce » que tu me quittes? » — « Oui (lui ré- » pondis-je), belle Zoraïde; oui, je vais » partir, mais ce ne sera pas sans vous; » tout est disposé. Tenez-vous prête pour » demain, à l'entrée de la nuit, et ne » vous effrayez de rien; comptez que, » grâce à *Léla Marien*, dans peu de jours » vous serez en Espagne avec moi. » — « Serait il possible! Ah! soutiens-moi » (s'écria-t-elle, en jetant son bras au- » tour de mon cou.) »

Mon premier mouvement fut de porter les yeux, avec inquiétude, du côté où j'avais perdu de vue Agimorato. Déjà il reparaissait et revenait vers nous, et il était impossible qu'il ne nous aperçût pas ainsi accolés. « Zoraïde!.. (m'écriai-je) » voilà ton père! Il nous voit! » — « Qu'importe (me répondit-elle, à voix » basse), » et sans en dire davantage, au

lieu de me quitter, elle porta languissamment son autre bras sur mon épaule, et laissa tomber sa tête sur mon estomac, en affectant de fléchir les genoux. Frappé de l'à-propos de l'expédient, je le secondai de mon mieux, en affectant, de mon côté, d'employer toutes mes forces pour empêcher la défaillante de tomber jusqu'à terre. Pendant que je gesticulais et me débattais, le père accourait. « Qu'as-tu donc, ma chère fille? » (s'écria-t-il, en la transposant de mes » bras dans les siens); elle ne me répond » pas! elle est évanouie!... Mon enfant, » reviens à toi; ne t'alarme point; ils » sont partis; ils ne m'ont fait aucun » mal. »

Zoraïde, alors, en poussant un profond soupir, ouvrit sur moi ses beaux yeux encore humides, et d'une voix éteinte, elle s'écria : « qu'il parte! »

— « Eh! ma chère fille (reprit le vieil- » lard); qu'il s'en aille ou qu'il reste, » que t'importe! quel mal t'a-t-il donc » fait? Pourquoi t'en prendre à lui, de la

» frayeur que t'ont causée ces maudits
» Turcs ?..... Mais, encore une fois,
» calme toi, ils sont partis. »

— « Elle est effrayée, seigneur... (re-
» pris-je)... Il ne faut pas la contrarier.
» Puisque madame l'ordonne, je me re-
» tire; je reviendrai dans un autre mo-
» ment. »

« Quand tu voudras, chrétien (me
» répondit-il), et tant qu'il te plaira;
» mais n'emporte pas l'idée que c'est à
» toi que ma fille en veut; elle ne hait
» point les chrétiens : c'était de ces chiens
» de Turcs qu'elle parlait, ou peut-être
» voulait-elle te dire, qu'il était tems que
» tu allasses cueillir ta salade. »

Un nouveau soupir et un coup-d'œil de Zoraïde, qui me firent tressaillir, terminèrent là cette explication. Toujours appuyée sur son père, elle reprit le chemin de la maison. De mon côté, je leur tournai le dos, après leur avoir fait mes deux révérences; et, sous prétexte de chercher ma salade, je me mis à rôder à mon aise. J'eus tout le tems de me bien

mettre dans la tête la carte des avenues qui pouvaient le mieux nous favoriser l'approche de la maison, et même d'en concevoir un plan d'attaque, en cas qu'il nous fallût employer la force. Je courus ensuite rendre compte au renégat, et à mes compagnons, de tout ce qui venait de se passer, et concerter avec eux nos dernières dispositions.

La nuit suivante et la journée du lendemain me parurent d'une longueur insoutenable. Enfin, avec le coucher du soleil, arriva l'heure tant désirée, celle qui devait être la dernière de ma vie, ou me valoir, avec la liberté, la possession de la belle Zoraïde. Au moment fixé, mes douze Espagnols étaient rendus sous les murs du jardin, assez loin de la barque pour ne pas en être entendus. Ils y attendirent en silence. Je les trouvai dans les meilleures dispositions, prêts à tout entreprendre, quand ils surent qu'il s'agissait d'enlever une barque, et de nous en servir pour passer en Espagne; et d'autant plus pressés d'agir, me dirent-

ils, que les portes de la ville étant fermées, en brusquant l'aventure avec impétuosité, nous n'aurions point à craindre qu'il se rassemblât assez d'allans et de venans, pour pouvoir nous tenir tête. Après leur avoir, en peu de mots, détaillé mes vues et nos moyens, je leur dis que je n'attendais plus que le Murcien, qui, effectivement, arriva bientôt, venant de la barque. « Allons, mes amis » (nous dit-il, de ce ton d'assurance qui » présage le succès); tout va bien, puis» que nous voici heureusement réunis » tous; mais ne perdons pas une minute: » vîte la main à l'œuvre; vîte à la barque; » égorgeons ou enchaînons tous nos » Maures: les trois-quarts sont endor» mis, les autres, ne s'attendent guère à » ce qui va leur arriver; je vous réponds » que nous en aurons bon marché. Cela » fait, le reste sera moins difficile en» core, et bientôt nous aurons Zoraïde. » Marchons. » Nous partîmes à l'instant même sous sa conduite, et nous arrivâmes à la barque, en silence. Le renégat, le

cimeterre à la main, s'y élança le premier, en s'écriant, d'un ton à faire trembler le plus intrépide : « Que personne ici » ne fasse ni bruit ni le moindre mouve» ment, s'il ne veut être égorgé sur le » champ. » Et il n'avait pas encore prononcé ce peu de paroles, que déjà nous étions tous entrés dans la barque, et en posture de faire main basse chacun sur notre homme. Mais ces pauvres Maures, accoutumés à respecter la voix de leur patron ; ces Maures que, d'ailleurs, il n'avait pas choisi parmi les plus braves de sa connaissance, et qu'il avait eu soin de laisser, à peu près, sans armes, ce soir là, n'étaient pas de force à penser à nous résister en ce moment ; aucun ne fit mine de bouger, et tous, sans proférer un seul mot, se laissèrent garotter si docilement, que peu d'instans nous suffirent pour cette importante opération. Nous laissâmes auprès d'eux la moitié de nos gens, avec l'ordre prononcé, à haute voix, de massacrer, sans miséricorde, quiconque oserait seulement se

faire entendre ; et nous retournâmes à terre, toujours sous la conduite de notre expéditif renégat.

La porte du jardin céda, presque sans bruit, à notre premier effort; en sorte que nous arrivâmes jusqu'à celle de la maison, sans être entendus par ame qui vive, excepté par Zoraïde, qui était aux aguets, à sa fenêtre. Elle nous reconnut facilement au clair de la lune, qui commençait alors à s'élever. « Est-ce vous, » chrétiens? (nous cria-t-elle à demi-» voix.) — C'est nous, Zoraïde (lui ré-» pondis-je, sur le même ton); des-» cendez promptement. » Je ne reçus aucune réplique; mais, la minute d'après, la porte s'ouvrit, et Zoraïde parut. Elle était encore plus resplendissante de perles et de diamans, que je ne l'avais vue la veille. Je me précipitai sur sa main, qu'elle me présentait, et que je baisai avec transport. Mes compagnons en firent autant, en reconnaissance de l'immense bienfait qu'ils allaient lui devoir. « Et votre père, » madame (lui dit le renégat)? est il à

» la maison, votre père? — Oui (ré-
» pondit Zoraïde); mais, heureusement,
» il dort; pas de bruit.

— « En ce cas (reprit le renégat) il
» faut que je le réveille, que je lui parle;
» il faut même qu'il vienne avec nous.
» Il convient aussi, madame, puisque,
» sûrement, il n'entre pas dans vos vues
» de revenir jamais ici, que vous n'en
» partiez pas, sans emporter de quoi
» suffire aux besoins de toute votre vie;
» vous me saurez gré de ma prévoyance.
» — Grâce pour mon pauvre père! (s'é-
» cria Zoraïde); n'ajoutez pas au coup
» cruel dont je le frappe en le quittant.
» Quant au reste, j'ai tout prévu; ce que
» j'emporte sur moi, et ce que je puis
» encore vous remettre, suffira pour vous
» rendre tous riches, et moi contente.
» Attendez-moi, sans bruit (continua-
» t-elle, en rentrant). Bientôt vous me
» reverrez. »

Je voulus profiter de son absence pour déclarer au renégat, que tant qu'il me resterait une goutte de sang, je ne souf-

frirais pas qu'on outrepassât les intentions de Zoraïde, et ce qui était absolument nécessaire à notre sûreté ; mais nous n'avions pas eu le tems encore de nous expliquer relativement au père de Zoraïde, que déjà elle reparaissait chargée d'un petit coffret si lourd, qu'elle semblait ne le porter qu'à force d'efforts, et dont j'accourus la débarrasser.

Tout allait à merveille, et je voyais le renégat prêt à céder à mes instances de nous mettre en marche sans nous inquiéter d'autre chose, quand le père, éveillé, je ne sais comment, et entendant qu'il se passait, dans le jardin, quelque chose d'extraordinaire, courut à sa fenêtre, qu'il ouvrit. A l'instant même, nous l'entendîmes crier, de toutes ses forces, *aux chrétiens ! aux voleurs ! aux chrétiens ! au secours !* La foudre, lancée au milieu de nous, nous eut moins surpris et effrayés que ces cris imprévus d'Agimorato ; nous en fûmes d'abord si stupéfaits, si troublés tous, que personne ne bougeait, quoique les cris du vieillard

continuassent toujours, et toujours plus violens. Zoraïde, anéantie, s'était jetée entre mes bras, où je la croyais évanouie, et je n'avais vraiment plus la tête à moi. Heureusement, notre renégat n'était pas homme à perdre la sienne; il sentit, le premier, qu'en pareille crise, il fallait tout brusquer sans ménagemens. « Soutenez » Zoraïde (me cria-t-il avec feu), et à » moi tous les autres; » et, aussitôt, il se précipite dans la maison, suivi de tous nos camarades. Je ne vous dirai pas ce qu'ils y firent, ni comment ils s'y prirent; mais, en moins de quatre minutes que je passai dans les plus horribles transes, Agimorato, pieds et poings liés, la tête enveloppée d'un mouchoir, et le tranchant d'un large cimeterre appuyé sur la gorge, fut transporté dans le jardin, où on lui déclara qu'au premier cri qu'il jeterait, sa tête serait abattue; mais qu'il ne lui serait fait aucun mal, pourvu qu'il se tût et se laissât conduire. Zoraïde, à cette déclaration, poussa un cri de douleur qui me perça le cœur. Cependant,

sur ce que lui représenta le Murcien, qu'il ne fallait, en ce moment décisif, songer qu'à se taire et à marcher très-promptement, elle fut la première à faire diligence. Enfin, tous, et le plus vîte qu'il nous fut possible, nous cheminâmes vers la barque, où nous trouvâmes nos camarades en bonne contenance, mais vivement alarmés déjà de la longueur de notre absence. Mon premier soin, si tôt que nous fûmes embarqués, fut de demander qu'on rendit au père de Zoraïde l'usage de tous ses membres; et, à ma prière, le renégat, lui-même, le délia, mais ce ne fut qu'en lui renouvelant, du ton le plus imposant, défense, sous peine de la vie, d'ouvrir la bouche, tant que nous ne serions pas hors de portée d'être entendus du rivage. Figurez-vous la surprise de ce malheureux vieillard, quand il aperçut sa Zoraïde, que je tenais étroitement embrassée sur mes genoux; quand il la vit non-seulement tranquille entre mes bras, mais s'y reposer dans une attitude et d'un air qui

manifestaient la confiance et la satisfaction. Le terrible renégat, près de lui, le cimeterre à la main, ne lui permettait alors que le langage des soupirs; mais il en poussa tant, et de si tristes, de si profonds, de si pressans, que bientôt Zoraïde, éperdue, me conjura de déclarer, de sa part, au renégat, en langue espagnole, qu'on allait la faire mourir de douleur, si on ne remettait à terre son père et tous les Maures que nous avions enchaînés; que jamais elle ne supporterait d'avoir à se reprocher la perte de la vie ou de la liberté de qui que ce soit; qu'au reste, puisqu'enfin nous étions dans la barque, et prêts à partir, il ne pouvait nous être d'aucune utilité d'emmener un seul Maure avec nous. — « Vous ne faites » donc pas attention (me répondit-il), » que si nous mettions à terre, ici, un » seul de ces êtres-là, ce serait l'affaire » d'une heure, au plus, pour répandre » l'alarme dans toute la ville; que bientôt » l'on serait à nos trousses, et sur mer et » le long de la côte; qu'en supposant,

» de notre part, la plus grande diligence
» possible, et le tems le plus favorable,
» avant le point du jour nous pourrions
» être joints par les bâtimens légers qu'in-
» failliblement on dépêcherait après nous;
» qu'en un mot, consentir à ce que vous
» ne demandez que par condescendance
» pour votre Zoraïde, ce serait consentir
» à la perdre, et nous avec elle. »

J'avoue que je ne trouvai pas le mot à objecter à ces raisons. Aussi, pour toute réplique, je priai le renégat de s'expliquer hautement, et en arabe, afin qu'il pût être entendu de tous nos Maures; et de leur déclarer, que notre intention n'était pas de les emmener en esclavage; mais que, pour notre propre sûreté, la liberté ne leur serait rendue qu'à Majorque, où nous promettions de leur procurer les moyens de repasser à Alger, le plutôt possible.

Persuadée par cette déclaration, qu'en effet le renégat fit publiquement, Zoraïde cessa, dès-lors, de réclamer. Mais toujours déchirée par les soupirs gémissans

de son père, et par le spectacle de tant de Maures garottés si près d'elle, et pour elle, elle quitta brusquement mes genoux et mes bras, pour s'asseoir à mes pieds, où la figure couverte de ses deux mains, elle se la posa sur ma poitrine, en me conjurant de lui envelopper la tête, de manière qu'elle ne pût plus ni rien voir, ni rien entendre. Aux mots *Léla Marien*, que dans cette nouvelle attitude je l'entendis prononcer plusieurs fois de suite, à demi-voix, et avec la plus touchante ferveur, je jugeai qu'elle était parfaitement résignée, et j'en avertis le renégat. Ce fut alors, enfin, qu'en s'élançant au gouvernail, il donna l'ordre de se mettre en place. A l'instant, tous ensemble, pleins de confiance et de courage, tous en palpitant d'espérance et de joie, et les mains élevées vers le ciel, nous nous recommandâmes à sa divine protection. Chacun ensuite courut à son poste, et nos douze vigoureux camarades, rangés en bon ordre, la rame à l'eau, les bras tendus, l'oreille aux aguets, atten-

dirent en silence le signal tant désiré. *A Majorque, mes amis !* s'écria le renégat triomphant. Et aussitôt, avec la rapidité de l'oiseau qui échappe au chasseur meurtrier, nous nous éloignâmes, libres enfin de cette terre d'esclavage et de misère, de ce rivage si justement abhorré.

CHAPITRE XXXIX.

Fin de l'Histoire du captif.

Nous ne pûmes suivre que pendant fort peu de tems, la route de Majorque. A mesure que nous avancions en mer, la vague grossissait et s'animait : un vent de nord, et directement contraire, fraîchissait si violemment, que, bientôt, convaincu de l'inutilité de nos efforts, et du risque évident de nous abîmer en nous opiniâtrant à traverser en ce moment, le renégat prit le parti de se rapprocher

de la côte, et de la longer, à force de rames, du côté d'Oran, quoique nous eussions à craindre, si le vent ne devenait pas plus favorable, d'être, le lendemain, reconnus de Sargel, que nous ne pouvions guère espérer de dépasser avant le jour. Il était très-possible aussi, qu'en suivant cette route, nous fussions rencontrés par quelqu'un des bâtimens marchands qui vont et viennent journellement d'Alger à Tétuan ; mais, loin de le redouter, il n'y avait personne de nous qui ne le désirât, et qui n'eût, de bon cœur, affronté l'événement d'un combat, pour parvenir à échanger nôtre frêle barque, contre un navire plus propre à nous passer sûrement à Majorque.

Nous étions déjà bien à trente milles d'Alger, quand le jour parut, et nous fit apercevoir, que n'étant éloignés de terre que d'environ deux portées d'arquebuse, nous courions grand risque d'être reconnus de la côte. Heureusement elle était déserte ; du moins ne découvrîmes-nous, ni habitation, ni êtres vivans. Cependant,

le tems se trouvant un peu moins rude que pendant la nuit, nous jugeâmes prudent de nous porter promptement en mer, et, à force de rames, nous y entrâmes l'espace d'environ deux lieues. Notre patron, alors, proposa de ne plus ramer qu'à l'alternative, afin que chacun, à son tour, put prendre un peu de relâche et de nourriture; mais nos ardens compatriotes s'y refusèrent tous, en protestant que personne ne quitterait la rame, tant qu'elle pourrait nous gagner un pouce de chemin. Peu de tems après, le vent, toujours contraire, devint si violent, qu'il nous fallût encore renoncer au dessein d'aller plus avant vers Majorque, et nous en tenir à longer la côte vers Oran. Comme nous avions assez de hauteur pour pouvoir faire cette route à la voile, sans le secours de nos rames, nous les laissâmes enfin, et nous marchâmes ainsi, faisant au moins huit milles par heure, abondamment pourvus de vivres, grâce à la prévoyance du renégat, et, par conséquent, sans autre inquiétude, pour le

moment, que celle d'être rencontrés dans ces parages, par quelque corsaire.

Le renégat, si tôt que nous fûmes sous voile, offrit, avec douceur, de quoi manger à tous nos Maures, et particulièrement au père de Zoraïde, en leur renouvelant la promesse qu'il ne leur serait fait aucun mal, et l'assurance qu'à la première occasion dont nous pourrions profiter, sans compromettre le succès de notre évasion, ils seraient tous remis en pleine liberté. — « Je puis donc parler? » (reprit le vieillard gémissant) Hé bien, » chrétiens! sans doute, j'attends de » votre humanité, quelques égards, un » peu de compassion; mais je ne m'abuse » pas, au point de croire que votre intention soit de me rendre la liberté si généreusement que vous le dites. Ce n'est » pas pour ne tirer de votre proie qu'un » simple remercîment, que vous vous » êtes exposés, avec tant d'audace, à » tous les dangers qu'il vous a fallu braver pour m'emmener ici. Vous ne l'avez » fait, que parce que vous saviez qui j'étais,

» et quelle énorme rançon j'étais en état
» de vous donner; puisque vous me tenez,
» et puisque, dites-vous, ce n'est pas à
» ma vie que vous en voulez, il est clair
» que c'est à mes richesses. Ainsi, chré-
» tiens, voyons, traitons, abrégeons,
» s'il se peut, mon supplice : qu'exigez-
» vous que je vous paye pour ma fille et
» pour moi?... Vous ne me répondez
» pas!... Eh bien, cruels, si ma fortune
» ne suffit pas pour nous racheter tous
» les deux, je vous l'offre toute entière,
» pour cette malheureuse enfant, qui
» m'est mille fois plus chère que le peu
» de jours que j'ai désormais à espérer.
» Que je sois votre esclave, que vous
» m'enleviez tout ce que je possède, j'y
» consens, pourvu que ma fille soit libre
» et puisse retourner à Alger. »

Zoraïde, à cette voix chérie qu'elle entendait pour la première fois depuis notre départ, avait changé d'attitude pour pouvoir la bien écouter, et elle n'en avait pas perdu un seul mot. Attendrie, par une si touchante effusion d'amour

paternel, elle se leva brusquement, et, sans que je pusse la retenir, elle courut, les bras ouverts, se précipiter dans ceux de son père, en lui prodiguant les plus tendres expressions de la reconnaissance. Bientôt leurs larmes se confondirent, et coulèrent si abondamment, que nous-mêmes, nous étions tous sur le point d'en verser aussi. » Ce n'est pas pour » nous le moment de pleurer (me cria » le renégat, en langue espagnole). Son- » geons plutôt à secourir Zoraïde; nous » allons nécessairement avoir une expli- » cation difficile et cruelle pour elle; ne » cessez point de la tenir; parlez-lui de » *Léla Marien :* cela vaudra mieux que » nos larmes, pour l'aider à soutenir le » terrible combat que vont se livrer sa » conscience et sa sensibilité. » J'accou- rus, en effet, et je m'emparai d'une des mains de Zoraïde. « Ma fille (lui dit » alors le vieillard, en la considérant des » pieds à la tête, et de la tête aux pieds), » que signifient donc cette parure, cette » profusion de perles et de diamans, de

» bijoux de toute espèce, dont je te vois » chargée? Hier au soir, une heure au » plus avant celle de notre malheur, tu » n'étais, ce me semble, vêtue qu'en » simple négligé très-ordinaire. Com- » ment, l'instant le plus funeste de notre » vie, a-t-il été celui que tu as choisi » pour te parer de tout ce que ma ten- » dresse a pu te prodiguer de plus pré- » cieux pendant ma constante prospé- » rité?... Réponds-moi, ma Zoraïde; » Explique-moi ce mystère; il m'étonne » encore plus, que l'étonnante et horrible » situation dans laquelle je nous vois » plongés... Zoraïde?.. tu ne me réponds » pas! Tu détournes tes regards! Tu » évites ceux de ton père!.. Mais quoi! » (continua-t-il, en apercevant le coffret » de Zoraïde, près de la place que je ve- » nais de quitter), jusqu'à ton écrin avec » toi! ton écrin, que tu n'a pas même » coutume de porter à la campagne!... »

— «Mon cher monsieur, » (interrompit le renégat, qui, à la contenance de Zoraïde, jugeait que cet interrogatoire

la martyrisait, et qu'elle ne pouvait prendre sur elle d'y satisfaire), « je vous engage » à ne pas vous mettre plus long-tems » l'esprit à la torture; d'un seul mot, » moi, je vais répondre à toutes les ques- » tions que vous faites à votre fille, et » vous apprendre tout ce que vous cher- » chez à savoir. Votre fille est chrétienne. » D'après cela, vous devez voir clair sur » tout le reste, et deviner facilement que » c'est elle qui a brisé nos fers; que, sans » son secours, nous ne serions point ici. » Oui, monsieur, elle est chrétienne: » innocente et pure, elle a su mériter » de Dieu qu'il lui dévoilât l'imposture » de votre religion; elle a eu le saint cou- » rage d'en abjurer l'erreur, pour em- » brasser la seule foi qui pût la conduire » au bonheur éternel. » — « Ce que dit » ce chrétien serait-il vrai, ma fille? (re- » prit le Maure, à demi suffoqué de sur- » prise) Zoraïde!... réponds-moi donc... » Romps donc ce silence opiniâtre... il » me désespère; il m'assassine. » — « Ce » qu'il vous a dit est vrai, mon père (ré-

» pondit Zoraïde). » — « Cruelle ! (s'écria » le vieillard, du ton de la fureur) tu es » chrétienne ! Et c'est toi, toi qui livres » ton père à ses mortels ennemis, à ses » bourreaux ! » — « Arrêtez, mon père » (interrompit Zoraïde), écoutez-moi » tranquillement, si vous voulez que je » m'explique. Je suis chrétienne ; oui, je » le suis, et je sens que j'en suis heu- » reuse ; mais votre infortune actuelle » n'est point mon ouvrage. Non ; non, » mon père, je ne l'ai ni projetée ni con- » sentie ; je n'ai voulu que le bonheur » auquel je me sentais appelée par le ciel, » et j'ai toujours désiré qu'il ne vous cau- » sât pas le plus léger déplaisir. » — « Ton » bonheur, malheureuse enfant ! (reprit » le père, en rugissant) ton bonheur !... » hé !... quel est-il donc, ce bonheur ? » — « Demandez-le à qui vous en instruira » mieux que je ne puis le faire dans l'état » où nous sommes l'un et l'autre (ré- » pondit Zoraïde, en montrant le ciel) ; » demandez-le à *Léla Marien*. »

A peine ces derniers mots frappèrent

l'oreille du vieillard, que, transporté de rage, et ne se possédant plus, il s'élança, la tête première, hors de la barque, et se précipita dans la mer, avec tant d'impétuosité, que personne n'eut le tems de l'en empêcher. A ce coup affreux et imprévu, Zoraïde, que je tenais par la main, fit un mouvement dont le souvenir me fait encore frémir; mais se sentant fortement retenue, elle se retourna vers moi: « Rends-le-moi! (s'écria-t-elle, en se jetant » à mes pieds); rends moi mon père, si » tu veux que je vive. » — Oui, ma Zo» raïde, oui, je vais te le rendre» lui répondis-je, en la rejetant entre les bras du renégat, et en m'élançant à la mer, où, à l'instant même, je fus suivi par trois de nos braves camarades. Heureusement, la vaste robe du vieillard, en se déployant sur les flots, l'y soutint autant de tems qu'il nous en fallut pour le joindre, et l'arracher à leur furie. Nous le rapportâmes à bord; mais il était sans mouvement, et je le croyais mort. Cependant à force de soins, et de lui faire

rendre l'eau qu'il avait avalée, nous parvînmes à le rappeler à la vie, après deux heures de la plus cruelle inquiétude sur l'existence de Zoraïde, qui semblait alors attachée uniquement à celle de son malheureux père.

Pendant cette longue et déchirante scène, le vent, qui avait tourné droit sur la terre, devint si extraordinairement violent, que, sans doute, c'en était fait de nous, sans les efforts opiniâtres de nos rameurs, qui, à force de bras, de sueurs et d'adresse, parvinrent à nous entrer dans une baie voisine du petit promontoire si fameux sur cette côte, sous le nom de *la Cava Rumia ;* mots qui, en français, signifient *la méchante femme chrétienne.* Il est ainsi nommé, parce que, suivant la tradition des Maures, c'est là qu'est enterrée la célèbre chrétienne qui leur a causé la perte de l'Espagne. Leurs navigateurs, par cette raison, ont une sorte d'horreur superstitieuse contre cette baie : ils ne s'y réfugient jamais, que forcés par la dernière

détresse ; et ils regardent comme le plus funeste de tous les présages, la nécessité d'y relâcher. Quant à nous, au contraire, nous en tirâmes le plus heureux augure, et nous y entrâmes en remerciant la Providence. A peine y fûmes nous à l'abri, que la tempête devint si furieuse, que, par tout ailleurs, notre chétif bâtiment en aurait infailliblement été submergé, ou brisé sur la côte. Nous postâmes des sentinelles au dehors, et une partie de nos gens la rame à l'eau, afin de nous tenir en garde du côté de terre ; et nous résolûmes d'attendre, dans cette position, qu'il plût au ciel d'exaucer nos ferventes prières, en nous donnant un tems plus propre à mettre à heureuse fin notre périlleuse entreprise.

La côte me paraissant inhabitée, et absolument déserte, je fis observer au renégat, qu'il n'y avait aucun inconvénient pour nous, à y déposer tous nos maures, dont la présence et les gémissemens ne pouvaient, d'ailleurs, que désoler ma Zoraïde, et ébranler continuellement sa

constance. Il en convint avec moi, et, à
na grande satisfaction, il fut arrêté que
ious n'attendrions pour cela que l'instant
e pouvoir quitter notre asile. Sur le
oir, en effet, la mer étant plus calme,
t le vent totalement changé, nous trans-
ortâmes à terre tous nos captifs, l'un
près l'autre, sans en délier aucun; mais
n les prévenant, que le dernier débarqué
erait libre de tous ses membres, et que
ious leur laisserions de quoi se conduire
usqu'à Alger.

C'était Agimorato que nous avions ré-
ervé pour le dernier. Il était alors en
leine connaissance, et aussi bien por-
ant qu'il était possible de l'être, après
es crises qu'il venait d'essuyer. Je lui
nnonçai moi-même, lorsque son tour
rriva, que, comme les autres, il allait
tre libre à la sollicitation de sa fille.

Tu te trompes, chrétien (répondit-
il), si tu penses que ce soit par bonté
d'ame, par égard pour moi, que cette
scélérate femelle t'a demandé ma

» liberté. La malheureuse! c'est parce que
» ma présence la couvre de confusion;
» c'est parce qu'elle n'ose, sous mes yeux,
» se livrer à ses sales penchans; et, si elle
» change de religion, n'imagine pas,
» pour cela, qu'elle juge la tienne meil-
» leure que la nôtre: c'est uniquement
» parce qu'elle sait que, dans ton pays,
» les libertines de sa sorte, sont plus
» libres de leurs actions que dans le nôtre.
» Et toi, infame (continua-t-il, en s'a-
» dressant à Zoraïde, et en faisant un
» geste de colère, que je m'empressai de
» réprimer en me postant entr'elle et lui),
» va, suis-les, ces chrétiens..... Va, je
» te donne ma malédiction!.... Oui,
» infame! oui, je te maudis.... je mau-
» dis l'instant où tu vis le jour..... je
» me maudis moi-même, de t'avoir tant
» aimée, de t'avoir comblée de tant de
» douceurs et de bienfaits... Puisse Maho-
» met m'anéantir! puisse-t-il, à ma prière,
» obtenir du Dieu qui venge les pères
» outragés, du Dieu qui punit les parri-

» cides, sa foudre et ses tempêtes pour te » pulvériser, t'abymer, toi, scélérate, et » tes exécrables suborneurs avec toi ! »

Le furibond vieillard aurait probablement prodigué plus long-tems encore les injures et les malédictions, si je n'eusse conjuré mes compagnons de nous en délivrer, d'en délivrer bien vîte Zoraïde, dont le cœur devait être au supplice. Il ne cessa de hurler et de maudire, que lorsqu'il se sentit enlever et transporter hors de la barque. « Ma fille, ma chère » fille ! (s'écria-t-il alors, du ton le plus » tendre et le plus douloureux), que » veux tu donc que je devienne sans toi ? » reviens à ton père, mon enfant ; laisse- » là ces chrétiens, laisse-leur mes riches- » ses, je les leur abandonne ; mais reviens » de ton égarement ; reviens à moi, je » te pardonne tout... Cruelle ! si tu me » quittes, je vais mourir... et tu m'auras » assassiné ! »

Zoraïde n'avait pas perdu une syllabe des déchirans adieux de son père ; mais, étouffée par la douleur, suffoquée par

les sanglots, elle n'avait pu articuler un seul mot. Elle ne retrouva la force de répondre, qu'à l'instant où elle vit son père à terre, tous nos gens rentrés, et la barque prête à partir. « Mon père! (s'é-» cria-t-elle, en lui tendant les bras), » mon père, qu'en ce moment cruel je » chéris plus que jamais! Puisse *Alla*, » puisse *Léla Marien*, qui veulent que je » sois chrétienne, te consoler de ma » perte, adoucir tes chagrins. Il le sait » bien, *Alla*, qu'il n'a pas dépendu de » moi, de résister à la voix de *Léla Ma-*» *rien*. Il sait que je ne suis point coupa-» ble envers toi; que ces chrétiens ne le » sont point; que je préférerais mille » morts, aux vues criminelles que tu » m'imputes dans ta colère; puisse le ciel » t'éclairer aussi, ô mon père! ...» Pendant que Zoraïde s'exprimait ainsi, la barque, à force de voiles et de rames, quittait le rivage; et, sûrement, Agimorato ne put entendre les dernières paroles de sa fille, que, d'ailleurs, j'arrachai de la vue de la terre, où le malheureux

vieillard nous donnait un spectacle hideux. Il se roulait dans le sable ; il se frappait ; il se déchirait les vêtemens, et s'arrachait la barbe et les cheveux, en poussant des hurlemens horribles. Nous ne l'entendîmes pas long-tems, grâce à la vîtesse de nos rameurs, et au bruit de la vague qu'ils faisaient écumer : bientôt aussi nous tournâmes une pointe de terre qui nous le cacha. Toute mon attention, alors, se réunit sur la triste Zoraïde, que je m'efforçai de consoler, d'encourager, en lui faisant entrevoir, dans l'éternité, le dédommagement d'un si cruel sacrifice, et en lui annonçant, que si le vent heureux qui nous poussait en ce moment, continuait à seconder nos efforts, j'espérais la voir, avec l'aurore, sur les côtes d'Espagne. Effectivement, nous avions, alors, le tems le plus favorable, et tel que je ne croyais pas trop promettre à Zoraïde. Mais rarement, jamais peut-être, les espérances conçues dans l'ivresse d'un premier moment de succès, ne se réalisent : rarement la fortune n'entremêle

pas de traverses et de revers, ses faveurs les plus signalées.

Soit qu'il entrât dans les impénétrables vues de la Providence, de nous faire acheter plus cher encore, le bonheur qu'elle nous réservait; soit qu'elle voulût nous convaincre, et particulièrement Zoraïde, que les malédictions d'un bon père, de quelque croyance qu'il soit, ne restent jamais sans effet: ce vent prospère, dont nous bénissions le ciel, au lieu de nous porter au but tant désiré, nous précipitait dans le danger le plus réel que nous eussions encore couru. Il était environ trois heures de nuit; nous étions dans une sécurité parfaite; nos rames, en faisceau sous nos yeux, attestaient que, sans qu'il fût besoin du moindre effort de notre part, notre route était la plus heureuse possible. Nous n'avions cessé de marcher à pleines voiles depuis notre départ de la baie, et nous nous estimions à près de moitié chemin de la traversée droit sur Majorque, quand, au clair de la lune, qui argentait le peu que la nuit

nous laissait d'horizon visible, nous aperçûmes un fort navire, cinglant à toutes voiles, et qui allait nous croiser. Il était alors si près de nous ; sa marche et la notre étaient si rapides, que pour éviter de le choquer, force nous fut de baisser promptement la voile; et que, de son côté, pour nous faciliter le passage, il fut obligé de se détourner un peu de l'arrière. En faisant cette manœuvre, les gens du navire nous demandèrent qui nous étions, où nous allions, et d'où nous venions en si frêle équipage. Mais à ces questions, faites en français, personne de nous ne répondit, parce que le renégat, jugeant que nous avions affaire à un de ces pirates qui pillent, indifféremment, amis et ennemis, nous avait recommandé le silence. Il s'était flatté qu'à la faveur de la nuit, de notre petitesse et de la vîtesse de notre marche, nous pourrions éviter un pourparler dont il redoutait les suites. Effectivement, nous avions déjà dépassé de beaucoup; et à notre grande satisfaction, nous comptions en être quittes,

quand une volée d'artillerie à boulets ramés, nous emporta toute notre voilure à la mer. Ce premier coup avait à peine frappé, que nous en reçûmes un second, qui fut, en même tems, heureux et terrible, puisque, sans blesser personne, il nous fracassa le côté, de telle manière, que nous aurions coulé à fond, à l'instant même, si, en nous réunissant tous sur le côté non brisé, nous n'eussions gagné quelques minutes que nous employâmes à demander à grands cris miséricorde, et la vie. Bientôt nous vîmes arriver la chaloupe du navire : elle portait une douzaine d'hommes, qui nous abordèrent l'arquebuse en joue, et la mêche à la main ; mais nous voyant rendus, sans armes, et à l'instant de couler bas, ils s'empressèrent de nous recevoir à leur bord, en nous disant néanmoins, fort rudement, que nous ne devions nous en prendre qu'à notre incivilité, du malheur qui nous arrivait, puisqu'en leur répondant, nous l'aurions, sans doute, évité. Convenir docilement de notre tort,

et caler doux avec ces messieurs, était, en ce moment, chose nécessaire et très-raisonnable. Nous n'osâmes pas même trouver à redire au pillage de notre malheureuse barque, qu'ils butinèrent complétement, et presqu'en un clin d'œil. Mais déjà le rancunier Murcien leur avait soufflé le précieux coffret de Zoraïde, en le jetant à la mer.

Nous passâmes tous à bord du navire français. On y débuta par nous renouveler les questions auxquelles nous avions si mal à propos refusé de répondre. Il me restait l'espérance que le caractère de notre entreprise, nous vaudrait quelque commisération de la part de gens de la même religion que nous : et, dans cette vue, je leur racontai moi-même notre histoire au vrai, et en peu de mots ; mais quelles furent ma surprise, ma douleur, mon indignation, quand, après m'avoir écouté avec un certain intérêt, je les vis nous déclarer de bonne prise, et nous traiter en ennemis que l'on vient de vaincre au péril de sa propre vie ! Ils nous prirent

tout ce qui leur parut en valoir un tant soit peu la peine. Tout ce que Zoraïde portait de précieux sur le corps, devint leur proie : ils la laissèrent presque nue; et Dieu sait comme, la voyant en pareilles mains, je frémis que les scélérats ne s'en tinssent pas à la déshabiller si brutalement. J'en fus heureusement quitte pour la plus insoutenable frayeur que jamais j'aie eue; et, sans doute, c'est le ciel seul que j'en dois remercier : car, il est bien prouvé que ce n'est pas à leur horreur pour le crime, que je suis redevable de la retenue de ces brigands envers ma Zoraïde, puisqu'après nous avoir dépouillés, plusieurs d'entr'eux osèrent, de sang froid, proposer l'infernale idée de nous jeter à la mer, enveloppés dans la même voile : attendu, disaient-ils, que devant relâcher dans divers ports d'Espagne, pour trafiquer, il n'y avait pas moyen d'y aborder avec nous, sans s'y exposer aux suites de nos dépositions contr'eux. Grâce à l'énorme valeur des perles et des diamans qui s'étaient trouvés sur Zoraïde,

le capitaine rejeta cette barbare proposition, en répondant que la prise qu'il venait de faire, valant beaucoup au delà de ce qu'il espérait gagner dans son voyage, il ne pensait plus qu'à repasser bien vîte le détroit de Gibraltar pour retourner à la Rochelle; moyennant quoi, ses intentions, à notre égard, étaient de nous mettre, chemin faisant, à la vue des côtes d'Espagne: et, quand nous en serions-là, de nous donner sa chaloupe, avec tout ce qui serait nécessaire pour nous conduire nous-mêmes; que, de cette manière, tout se terminerait en douceur pour nous, sans inconvénient ni risques pour lui.

Le lendemain, vers midi, nous les découvrîmes enfin, ces côtes si long-tems l'objet de nos tristes soupirs. En cet instant, il me sembla n'avoir jamais été malheureux: j'oubliai toutes mes peines passées; anciennes ou récentes, il n'y en eut aucune dont la vue de l'Espagne n'effaçât le souvenir.

Le capitaine français, toujours plus

content de sa prise, se piqua d'effectuer loyalement ses promesses. Il nous donna sa meilleure chaloupe, deux barils d'eau, et une copieuse provision de biscuit; il poussa même la libéralité, jusqu'à rendre à Zoraïde le vêtement décent que vous lui voyez en ce moment, et quarante écus d'or, qui, depuis, nous ont été d'un grand secours. Cela fait, nous quittâmes, sans fiel, nos obligeans détrousseurs, presque même en les remerciant, tant le service qu'ils nous rendaient en nous procurant les moyens d'aborder notre patrie, nous disposait à l'oubli du passé, à la joie et à la reconnaissance. Ils reprirent le large en cinglant vers le détroit; et nous, guidés par la vue de terre, nous nous mîmes tous à ramer avec tant d'ardeur, qu'à la chûte du jour, nous nous trouvâmes, à moins d'une heure de chemin de la côte.

Nous ignorions absolument tous, en quel canton nous allions descendre; la soirée, d'ailleurs, était nébuleuse, et le ciel couvert nous annonçait une nuit

sans clair de lune : d'après ces circonstances, plusieurs d'entre nous, jugeant qu'il y aurait du danger à aborder sans y voir, proposaient d'attendre le jour dans la chaloupe ; d'autres pensaient que n'importe où, pourvu que nous trouvions moyens d'aborder, sans nous briser, fût-ce au milieu des bois ou des rochers les plus déserts, nous aurions moins à craindre que dans la chaloupe, où il n'était pas impossible que nous fussions enlevés par quelques-uns de ces corsaires de Tétuan ou d'Alger, qui, assez fréquemment, en vingt-sept ou trente heures, partent de chez eux et y rentrent, après avoir fait leur coup de main surles côtes d'Espagne. Le parti que nous prîmes fut de débarquer, mais d'approcher très-doucement, en tâtonnant les écueils. Enfin, vers minuit, le ciel s'étant un peu éclairci, nous aperçûmes la terre à quelques pas de nous, et sur nos têtes, une énorme montagne qui paraissait sortir à pic du sein de la mer. Nous fûmes assez heureux pour donner sur un petit banc de sable

où la chaloupe s'engrava sans choc, sans secousse et sans accident.

Si nous sautâmes à terre avec transport; si nous l'embrassâmes, si nous l'arrosâmes des larmes de la joie la plus vive, cette terre tant désirée; si nous rendîmes à Dieu de sincères et ferventes actions de grâces; je vous le laisse à penser, messieurs: il n'y a point d'expressions, pour le sentiment qui nous animait en ce fortuné moment.

Nous étions là trop près du redoutable élément, sur lequel, à tout instant, pouvaient reparaître nos barbares ennemis, pour songer à passer tranquillement le reste de la nuit sur le rivage. Pressés tous de nous en éloigner, nous ne prîmes seulement pas le tems de chercher, de droite ou de gauche, une gorge pour nous faciliter l'entrée dans les terres. Nous tirâmes, en grande hâte, de la chaloupe, le peu de vivres que nous n'avions point consommés, et nous nous mîmes à gravir la montagne, à travers les ronces et les débris de rochers. L'aurore se fit

long-tems attendre au gré de notre impatience. Enfin, le jour parut, et nous montra dans quel impraticable désert nous étions engagés : mais ce désert était en Espagne ; mais ce sol escarpé, que nous escaladions si péniblement, était un sol chrétien ; et c'en était assez, pour qu'à nos yeux il valut les délicieux vergers du paradis terrestre.

Nous arrivâmes au sommet de la montagne, avec l'espérance que, de-là, nous découvririons quelqu'habitation, ne fût-ce que quelques cabanes de bergers : mais, tant que nos regards purent s'étendre de tous côtés, nous n'aperçûmes pas la moindre trace d'homme, pas l'apparence d'un chemin, ni même du plus petit sentier pratiqué. Nous nous déterminâmes alors, à marcher toujours en avant ; persuadés que nous ne pouvions aller long tems sans rencontrer quelqu'un avec qui prendre langue. La seule chose qui m'inquiétait et m'affligeait, était de voir ma Zoraïde faire à pied une marche aussi rude. J'avais bien essayé de lui en

adoucir le travail, en la portant sur mes épaules pendant quelques instans; mais elle m'avait représenté, que la certitude de me lasser, la fatiguerait beaucoup plus désagréablement que les chemins les plus pénibles; et, pour m'en convaincre, elle s'était mise à la tête de la troupe, où, sa main dans la mienne, elle donna constamment l'exemple de la vigueur et de la gaieté.

Enfin, à notre grande satisfaction, le son d'une petite sonnette de bergerie, nous avertit qu'il y avait quelque troupeau dans le voisinage. Nous nous arrêtâmes tous pour le chercher des yeux; et nous aperçûmes, pas loin de nous, au pied d'un vieux chêne, un jeune pâtre assis bien tranquillement, et fort occupé à façonner son bâton avec un couteau. Ce jeune homme, au cri que nous jetâmes pour l'appeler, se leva lestement, et nous aperçut à son tour. Apparemment que les premiers d'entre nous qui frappèrent ses regards, furent Zoraïde et le renégat, qui étaient vêtus à l'africaine; et que

nous voyant en nombre, sans chercher à considérer les autres, il s'imagina que que tous les Maures de la Barbarie étaient sur ses talons : au lieu de nous répondre, ou de venir à nous, comme nous y comptions, il fit le demi-tour à droite le plus brusque que j'aie jamais vu faire, et il s'enfuit à toutes jambes. Nous le perdîmes de vue, à l'instant même à travers les broussailles ; mais bientôt nous l'entendîmes crier à perdre haleine, et cent échos crièrent avec lui, *aux Maures! aux Maures! aux Maures! aux armes! les Maures! les Maures!* ... Cet accueil imprévu, et le tapage des échos nous déconcertèrent d'abord. Mais, réfléchissant que les cris du pâtre allaient nécessairement répandre l'alarme dans le canton, et faire mettre en campagne toute la cavalerie garde-côte, nous jugeâmes que, sans prendre la peine de chercher davantage, nous ne tarderions pas à trouver à qui parler. Nous prîmes, en conséquence, le parti de continuer à marcher, afin de hâter d'autant la

rencontre que nous désirions bien plus que nous ne la redoutions. Cependant comme la même méprise qui avait trompé le pâtre, pouvait aussi tromper la cavalerie garde-côte, et nous valoir, de sa part, un accueil funeste, avant qu'il nous fût possible de parvenir à la convaincre que nous n'étions rien moins que des Maures, nous fîmes, au plus vîte, mettre robe à bas au renégat, et nous l'affublâmes d'une casaque d'esclave. Cette sage précaution prise, et après nous être de nouveau recommandés à Dieu, nous nous remîmes en marche, en tirant du côté où le pâtre avait fui.

Au bout d'environ deux heures, nous arrivâmes, au sortir du bois, sur une hauteur d'où nous découvrîmes une vaste plaine, et, dans le lointain, une cinquantaine de cavaliers qui la traversaient à bride abattue, en venant vers nous. Comme nous étions, alors, en rase campagne, il nous parut inutile d'aller plus loin; et tous, en humble posture, les bras tendus vers le ciel, nous attendîmes

la troupe sans bouger. Bientôt elle nous joignit, fort surprise de rencontrer là tant d'esclaves chrétiens : « Hé, pauvres » gens ! (nous cria le commandant, en nous » abordant), que diable faites-vous donc » ici ? Ne serait-ce pas vous autres, par » hasard, qu'on aurait pris pour des » Maures ? — Oui, messieurs (répon- » dis-je), et vous voyez qu'il n'y avait pas » de quoi vous faire tant courir. » J'allais entamer notre histoire, et la raconter en peu de mots, quand un de nos camarades m'interrompit, en trépignant d'alégresse, et en s'écriant : « Ah, mes amis ! remer- » cions la Providence, de nous avoir » conduits ici; je m'y reconnais ; nous » ne sommes qu'à une lieue et demie de » Vélez-Malaga..... Et vous, seigneur » (continua-t-il, en s'élançant, les bras » ouverts, à la cuisse du cavalier qui nous » avait questionnés), si mon cœur ne me » trompe point ; si, après sept années » d'absence et d'esclavage, je puis encore » en croire mes yeux, vous êtes le sei- » gneur Pierre de Bustamanté; vous êtes

» mon oncle ; mon oncle que j'aimais » tant. — C'est toi, mon neveu ! (s'é- » cria le cavalier, en se précipitant à » terre) ; toi, mon bon ami (continua-t-il, » en serrant dans ses bras le jeune » esclave) ; toi, qui nous a causé tant de » larmes, à ta mère, à toute la famille, » à moi ! à moi, mon ami, qui, depuis » si long tems, te croyais mort !.... Tu » viens donc d'Alger ! tu y étais donc » esclave? Pauvre enfant ! ton habit, celui » de tes malheureux compagnons, ne me » le disent que trop. Mais, c'est donc un » miracle, que votre délivrance à tous?... » — Et des plus surprenans (répondit » notre camarade)..... Mais, vous le » saurez, mon oncle ; vous saurez tout » en tems et lieu.... En attendant (con- » tinua t-il, en montrant Zoraïde), je » vous apprends, que voilà l'ange libéra- » teur à qui nous devons tout. »

En ce moment, en effet, il eût été bien impossible de nous expliquer plus au long. Tous les cavaliers avaient mis pied à terre, et, mêlés parmi nous, ils

nous embrassaient, et nous félicitaient : c'était à qui nous offrirait son cheval pour nous conduire à Vélez-Malaga ; à qui courrait en avant, y annoncer notre arrivée; à qui se détacherait, pour aller à notre chaloupe, et la conduire en triomphe à la ville.

Enfin, nous montâmes tous sur les chevaux des cavaliers qui s'étaient chargés de la chaloupe, le bon oncle prit Zoraïde en croupe, et nous nous mîmes en route. A quelque distance de la ville, nous trouvâmes une foule de curieux qui venaient au-devant de nous. Petits et grands, chacun voulait nous voir, nous toucher, nous parler, nous entendre : non que, pour les habitans de ce canton, des Maures prisonniers, ou des Chrétiens échappés de l'esclavage chez les Maures, fussent un spectacle absolument extraordinaire ; mais, c'en était un bien nouveau, bien intéressant, que celui de cette jeune Maure, que, de tous côtés, nous proclamions notre sainte libératrice. Ajoutez, que jamais Zoraïde n'avait

été si belle qu'en ce moment, où son teint, toujours si frais, était encore animé par l'action d'une marche laborieuse ; qu'en ce moment, où ses yeux, toujours si touchans, portaient l'empreinte des vives et douces émotions que lui causaient la certitude d'être parmi les chrétiens, les milliers de regards fixés sur elle, et les acclamations dont elle était environnée.

Ce cortége nous conduisit d'abord à l'église, où nous allâmes remercier Dieu de notre heureuse délivrance. De là, nous nous partageâmes entre les différentes personnes de la ville, les plus empressées de nous donner l'hospitalité: le renégat et moi, nous cédâmes aux instances de la famille Bustamanté, qui voulut nous avoir avec Zoraïde. Nous fûmes traités dans cette maison, l'une des plus distinguées de la ville, avec la plus obligeante affection. Après y avoir passé six jours avec nous, le Murcien nous quitta pour aller à Grenade, solliciter l'absolution, et le pardon de la Sainte Inquisition; et nos autres compagnons partirent, chacun

de son côté, pour retourner dans sa famille. Resté seul avec Zoraïde, et pour tout avoir restant de ses immenses richesses, avec les quarante écus d'or que le capitaine français lui avait rendus, j'achetai cette monture sur laquelle vous l'avez vue arriver; et nous prîmes aussi congé de nos hôtes.

Ma tendre vénération pour Zoraïde, augmente à mesure que je vois se développer sa profonde piété, ses vertus, les charmes de son caractère et sa confiance en moi. C'est vous dire que je me borne sévérement à remplir auprès d'elle les devoirs d'un bon père et d'un serviteur zélé, jusqu'à ce qu'il me soit permis de la servir aux titres si doux d'amant et d'époux. Nous allons dans mon pays: je vais y voir si mon père vit encore, ou, du moins, si je retrouverai mes frères, et si la fortune leur a été plus favorable qu'à moi : non que je me plaigne de mon sort, actuellement que j'ai Zoraïde; je sens trop bien que la délicieuse certitude d'en être aimé, et de la posséder

bientôt, me console et me dédommage de toutes mes peines. Mais elle a tant sacrifié, tant abandonné ! comment pourrais-je supporter l'indigence qu'il faudrait qu'elle partageât avec moi ! Ah ! si je ne retrouve ni parens ni connaissances, que du moins la Providence m'ait conservé un morceau de terre ! je le cultiverai de mes mains, je l'arroserai de mes sueurs ; l'amour, la reconnaissance, le devoir, sauront le fertiliser assez, pour suffire aux modestes besoins de ma vertueuse compagne.

Voilà mon histoire, Mesdames et Messieurs. Je crois ne devoir m'en prendre qu'à moi, qu'aux défauts de ma narration, si je ne vous ai point amusés et intéressés ; mais vous m'aviez promis de m'écouter avec indulgence, et j'y ai compté.

CHAPITRE XL.

De ce qui arriva encore dans l'hôtellerie, et de beaucoup d'autres choses bonnes à savoir.

— En vérité, Monsieur le capitaine, reprit Don Ferdinand, si tôt que le captif eut cessé de parler, votre histoire est bien la plus singulière, la plus intéressante que jamais j'aye entendue; et vous êtes loin d'avoir à nous demander de l'indulgence, pour la manière dont vous l'avez racontée. Je vous proteste, que s'il vous convenait de la recommencer, nous passerions la nuit entière à vous écouter avec le même intérêt. En douter, serait nous faire injustice. Ce n'est pas parmi nous que vous trouverez des ames indifférentes sur vos malheurs; et tous, tant que nous sommes, nous désirons de vous en convaincre.

= Ici, toute la compagnie appuya le

dire de Don Ferdinand, en termes si obligeans, si affectueux, que l'honnête captif, touché jusqu'aux larmes, put à peine articuler ses remercîmens. — Oui, Monsieur le capitaine, continua Don Ferdinand, je désire vous prouver le vif intérêt que vous nous avez inspiré. Consentez à venir où je vous conduirai : je m'engage à vous donner pour votre Zoraïde, un parain qui ne cessera plus de lui tenir lieu de père. Ce sera ou le Duc de..... ou le Marquis de..... et si l'un n'était mon père, l'autre mon frère aîné ; si, en cette qualité, l'un ou l'autre n'était plus en état que moi de remplir avantageusement pour vous, les obligations attachées au titre de parain que je vous demande pour eux, ce serait pour moi-même que je le solliciterais : mais, pour votre propre bien, je dois le leur céder, et me borner personnellement à vous offrir tous les services d'un véritable ami : du moins en pourrai-je assez pour vous mettre en état de reparaître convenablement dans votre ville.....

— Permettez, seigneur, interrompit le captif, qu'en admirant la noblesse de votre procédé, qu'en vous témoignant ma vive et respectueuse reconnaissance, je me refuse à vos offres généreuses; je ne puis les accepter sans les déméríter, puisque je n'ai pas perdu toute espérance de ne pas en avoir absolument besoin.

= Don Ferdinand allait répliquer par de nouvelles instances, lorsque le bruit d'un carrosse et de plusieurs cavaliers qui arrivaient à la porte de l'hôtellerie, attira sous le porche la majeure partie de la compagnie. L'hôtesse y était accourue la première, pour annoncer qu'il n'y avait plus de place dans l'hôtellerie; que l'on venait trop tard; qu'en un mot comme en cent, tout était plein comme un œuf — Comment, ma chère dame! reprit un des cavaliers, en mettant pied à terre, vous ne vous gênerez pas un peu pour monseigneur l'Auditeur du Mexique! Nous espérons, pourtant, que vous ne laisserez pas coucher sa seigneurie à la porte.

— Monsieur, répondit l'hôtesse, d'un ton beaucoup moins brusque, j'ai voulu dire (et foi de femme d'honneur, rien n'est plus vrai) que je n'ai plus de lit à donner; mais si monseigneur l'Auditeur du Mexique porte son lit dans ses bagages, nous trouverons moyen de nous honorer de sa présence : mon mari et moi, nous nous passerons plutôt de notre propre chambre, que d'en laisser jeûner monseigneur.

— En ce cas, ma bonne dame, nous voilà d'accord et bons amis, répliqua le cavalier, en allant ouvrir la portière du carrosse.

= Il en sortit un homme de bonne mine, qu'à sa longue robe de velours noir, on reconnut facilement pour être le seigneur Auditeur; et qui, dès qu'il eut touché terre, se retourna pour présenter la main à une jeune personne et la faire descendre. Elle paraissait âgée de quinze à seize ans; elle était vêtue en habit de campagne, plus élégant que somptueux; et si jolie, si bien tournée,

si pleine de grâces, que de tous les curieux réunis à la porte, il n'y en eut pas un seul qui ne pensât que, sans Lucinde, sans Dorotée et sans Zoraïde, on imaginerait difficilement que la belle arrivante pût trouver sa pareille dans toute l'Espagne.

Don Quichotte était du nombre de ces curieux. Comme les autres, il avait lorgné la jeune personne ; et il l'avait trouvée si éminemment belle, qu'il en avait, sur le champ, conclu que c'était à lui qu'appartenait la mission de l'accueillir et de la complimenter. En conséquence, il était allé se poster sous le porche. — Que votre seigneurie soit la bien arrivée, dit-il à l'Auditeur, en lui barrant le passage, et en le saluant avec dignité ; qu'elle entre à bon port, en ce noble château; tout petit et incommode qu'il soit, que votre seigneurie, à notre exemple, y prenne telles aises qu'elle jugera convenables. Si les incommodités de tout château doivent disparaître pour les glorieux enfans de Mars, pareille

prérogative est due aux utiles et savans ministres de Thémis, sur-tout lorsqu'ils sont, comme l'est votre seigneurie, escortés ou conduits par la beauté : la beauté ! pour laquelle il n'y a château qui ne doive s'agrandir; devant laquelle il n'y a rocher qui ne doive se fendre ou se retirer galamment à l'écart ; montagne qui ne soit tenue de s'ouvrir avec complaisance, ou de s'applanir en vert tapis de gazon.... Entrez dans ce paradis ; vous y trouverez les seules étoiles, ou, pour mieux dire, les seuls soleils dignes de figurer avec l'astre qu'accompagne votre seigneurie.

= Il fallait toute la gravité d'un magistrat espagnol, pour ne pas accueillir cette harangue par des éclats de rire. Le seigneur Auditeur sut, en effet, la supporter du plus grand sérieux; mais ce ne fut pas sans considérer, des pieds à la tête, de la tête aux pieds, et à diverses reprises, le long squelette bardé qui la lui débitait. En vain il ouvrit et les yeux et les oreilles; en vain il chercha que ré-

pondre, il ne trouva pas le mot, et il lui fallut s'en tenir à passer outre, en s'inclinant un tant soit peu devant le harangueur. A deux pas plus loin, nouvelle surprise pour le seigneur Auditeur, à la vue de Lucinde, de Dorotée et de Zoraïde, qui, sur le rapport de l'hôtesse, que sa seigneurie était accompagnée d'une jeune dame qui en valait bien une autre, accouraient pour lui souhaiter la bienvenue. Immédiatement après elles, se présentèrent Don Ferdinand, Cardénio, le curé, tous les cavaliers; et ce fut à qui serait le plus empressé, le plus honnête envers les nouveaux débarqués. L'Auditeur, étonné de trouver là tant de beau monde, étourdi des politesses qui lui pleuvaient de tous côtés, saluait, se retournait, remerciait de tous côtés aussi, sans trop savoir que penser de tout ce qu'il voyait et entendait : convaincu, cependant, dès le premier aperçu, qu'il avait affaire à des gens de considération; mais, totalement dérouté par la mine, la tournure, le maintien et le costume de

Don Quichotte, qu'il ne pouvait parvenir à deviner, et sur qui sa seigneurie aurait fort voulu que la bienséance lui permit déjà de demander quelques notions.

Après les premiers complimens, on fit part à l'Auditeur des dispositions ci-devant prises, pour passer la nuit le moins mal possible, en hôtellerie si peu propres à héberger aussi nombreuse compagnie; et on le pria de s'y prêter, pour son compte, en trouvant bon que sa belle compagne, qu'on savait alors être sa fille, acceptât sa part du galetas destiné pour les dames. Cet article fut bientôt réglé à la commune satisfation; à celle, sur tout, de la jeune personne, qui parut s'en faire une fête. Grâce au renfort de matelas qu'apportait le seigneur Auditeur dans ses bagages, il s'en trouva suffisamment pour, avec ceux de l'hôtellerie, y compris celui de l'hôte et de l'hôtesse, dresser dans le galetas, autant de lits supportables qu'il en fallait pour les dames.

Le captif n'avait point reparu depuis l'entrée des nouveaux venus; et voici

pourquoi. Du premier coup-d'œil qu'il avait jeté sur l'Auditeur, il avait cru reconnaître une physionomie et des traits de famille ; l'idée lui en était venue, que ce magistrat pouvait bien être le plus jeune de ses frères: celui qui, d'après les conseils de leur père, avait dû prendre le parti de la robe. Impatient de savoir à quoi s'en tenir, il avait suivi les gens de l'Auditeur pour les faire causer, et il en avait appris que leur maître se nommait Juan Pérès de Viedma ; qu'il était de.... petite ville des montagnes de Léon ; qu'il venait d'être nommé, par la cour, à l'audience du Mexique, et qu'il allait à Séville, pour, de là, se rendre incessamment à sa destination ; qu'il était veuf, et fort riche du côté de sa défunte femme, morte en mettant au monde la jeune personne qu'il menait avec lui, et qu'il n'en avait eu que ce seul enfant. Ces informations n'avaient plus laissé d'incertitude au captif. Mais si, d'abord, il fut ravi d'une si heureuse rencontre, bientôt sa joie fut troublée, par la crainte d'être, en

si misérable état, méconnu ou mal accueilli par son frère. Il eut beau se raisonner, la honte de sa situation l'emporta sur l'empressement de la tendresse fraternelle. Jamais il n'osa se présenter. Le parti qu'il prit, fut de faire appeler Don Ferdinand et le curé; de leur apprendre de quoi il s'agissait, et de leur demander conseil. — Monsieur le capitaine, répondit le curé, cette affaire-ci me regarde, et je m'en charge, avec l'agréable certitude de réussir à votre pleine satisfaction. Je n'y vois pas, à beaucoup près, les difficultés que vous croyez y voir: ou je me trompe fort, ou il suffira de vous annoncer tout simplement pour ce que vous êtes. Le seigneur Auditeur doit avoir une belle ame, puisqu'il est bien né, et honoré de l'estime et de la confiance de son souverain; et je répondrais bien qu'il n'aura pas le sot orgueil de dédaigner un frère, d'autant plus intéressant, d'autant plus respectable aux yeux de tous les honnêtes gens, que la fortune l'a cruellement persécuté. Venez, rentrez avec nous.

— Non, non, reprit le captif, je n'ose encore. Laissez-moi reprendre un peu de sang froid..... D'ailleurs, à l'émotion trop délicieuse que me cause sa présence, je sens que pour mon frère, lui-même, il est à propos qu'il soit prévenu comme je le suis.

— Puisque vous le voulez, répondit le curé, nous allons rentrer sans vous; mais, au moins, ne vous éloignez pas, et que je vous trouve sous ma main, à l'instant où vous me serez nécessaire.

= Lorque Don Ferdinand et le curé rentrèrent dans la chambre où était l'Auditeur, ils le trouvèrent prêt à se mettre à table, au petit couvert qu'il s'était fait dresser pendant leur absence. Ils lui demandèrent la permission de lui tenir compagnie pendant son souper. Dorotée, Lucinde et Zoraïde, sortirent alors pour aller donner un coup-d'œil aux dispositions qu'on faisait pour elles dans leur galetas; et la jeune personne, soit faute d'appétit, soit pour ne pas quitter un instant ses nouvelles compagnes, dit à

son papa qu'elle n'avait pas faim ; que, puisqu'il n'était pas seul, elle s'en allait avec ces dames.

Le curé saisit ce moment ; et il s'y prit si adroitement, que, de propos en propos, il amena l'Auditeur jusqu'à se nommer par son nom de famille. — Viedma, seigneur ! se récria le curé. Mais, seigneur, ce nom m'est parfaitement connu ! J'ai eu à Constantinople.... il y a longtems, un intime ami qui le portait.

— Un de vos amis, monsieur? reprit l'Auditeur : à Constantinople ?

— Oui, seigneur, répondit le curé ; c'était un des meilleurs officiers de l'infanterie espagnole ; un brave et habile militaire, mais que la fortune avait cruellement maltraité.

— Et, s'il vous plaît, monsieur, reprit l'Auditeur, quels autres noms portait-il avec celui de Viedma?

— Ruis Pérez, répondit le curé. Il était de je ne me souviens plus quelle petite ville des montagnes de Léon. Je ne pense de fois à lui, continua-t-il, voyant que

l'Auditeur était frappé, que je ne me rappelle une singularité de sa vie, dont il se plaisait à me parler souvent, mais qui sent si fort son conte de bonne femme, qu'en vérité j'aurais eu peine à en croire tout autre que lui ; vous allez en juger. Il était, disait-il, l'aîné de trois garçons, seuls enfans d'un père, honnête gentilhomme, mais qui avait fortement diminué son patrimoine à force de générosités inconsidérées ; et qui, voyant ses trois fils en âge de prendre un état, s'imagina que le seul moyen d'employer utilement, pour eux, le peu qu'il lui restait, était de le convertir en espèces sonnantes, et de le leur partager, par égale portion, le jour qu'il les congédierait. Ce qu'il fit, effectivement, après leur avoir donné de très-sages conseils ; entr'autres, celui de s'arranger ensemble dans le choix qu'ils allaient faire d'un état, de manière que l'un prit le parti des armes, l'autre celui du commerce d'outre mer, et le troisième celui de la magistrature. L'aîné, celui que j'ai connu

et tant aimé, choisit le premier, et choisit le métier des armes ; c'était bien le lot qui convenait le mieux à la noble activité de son caractère, à son intelligente bravoure. Aussi, en très-peu de tems, sans autre protection que ses talens et ses services, parvint-il au grade de capitaine. Au bout de moins de deux ans, il était à la veille de s'élever bien plus rapidement encore, et de faire la plus glorieuse fortune, quand, d'un seul coup, il perdit et ses brillantes espérances et la liberté, à la bataille de Lépante, à cette journée qui brisa les fers de tant de chrétiens ; lui seul, de toute notre armée, y fut, malheureusement, pris par les vaincus, en faisant des prodiges de valeur. Quant à moi, ce ne fut que deux ans après, au siége de la Goulette, que je fus aussi fait prisonnier par les Turcs, et conduit en esclavage à Constantinople, où la destinée me plaça chez le même maître que le brave Viedma. C'est là que nous nous sommes liés. A la mort de notre maître, Viedma passa au pouvoir du roi d'Alger,

qu'il suivit en Barbarie ; et moi, plus heureux, je trouvai moyen de m'évader. Ce n'est que depuis fort peu de tems, qu'après 16 à 17 ans de séparation, le hasard ma fait rencontrer un de nos anciens compagnons de misère, qui m'en a donné des nouvelles, mais toujours fâcheuses : la fortune le persécute sans relâche.

= Ici, le curé raconta tout ce que le captif avait raconté de son séjour à Alger, et de son évasion avec la belle Zoraïde, jusqu'au moment où ils furent pris et dépouillés par le corsaire français, et finit par s'attendrir sur le sort du trop malheureux Viedma, pour qui, dit-il, il craignait d'autant plus quelque catastrophe funeste, que celui qui avait apporté ces détails, n'était parvenu que par une espèce de miracle, à s'échapper des griffes du corsaire.

Pendant que le curé parlait, le capitaine, caché derrière la porte entr'ouverte, observait, avec avidité, tous les mouvemens de son frère. Quant à l'Auditeur, jamais il n'avait prêté l'oreille avec

tant d'attention; et s'il n'interrompit pas plusieurs fois le curé, ce ne fut que parce que l'impatience de tout apprendre, ne lui permit pas de retarder, d'un seul instant, la fin de l'histoire qu'il écoutait. — Monsieur, monsieur! s'écria-t-il, enfin, en tirant son mouchoir pour essuyer les larmes qui lui sillonnaient les joues, si vous saviez à qui vous venez de parler, si vous saviez à quel point m'intéressent personnellement les choses que vous venez de raconter, vous seriez moins étonné, que, sans doute, vous ne devez l'être, de voir pleurer un homme de mon âge et de mon état.... Mais, vous allez les excuser, vous allez les approuver, ces larmes que je ne puis vous cacher.... Je suis son frère, monsieur! ce brave capitaine, dont vous m'apprenez les infortunes, est mon frère aîné.... Ce n'est rien moins qu'un conte de bonne femme, que ce qu'il vous a dit des dispositions de notre père, pour guider ses trois fils dans le choix d'un état. Je suis le plus jeune; c'est à moi que resta la carrière des lois,

après que mes deux aînés eurent choisi. La Providence, mes veilles, les secours de l'amitié, m'y ont conduit au rang où vous me voyez. Notre autre frère est actuellement au Pérou. Son intelligence, sa probité, ses travaux lui ont, en peu d'années, acquis une fortune considérable, dont il a généreusement consacré les prémices, à remettre notre père dans son ancienne aisance, et à faciliter mon avancement. C'est à ses bienfaits que je dois mes succès et ma fortune. Notre père vit encore, mais mourant, chaque jour, d'inquiétude et d'impatience sur la destinée de son fils aîné, qu'il chérissait avec prédilection; et aussi cruellement tourmenté par la toujours vaine espérance de le revoir, que par la crainte d'apprendre, enfin, qu'il n'existe plus.... Mais, monsieur, comment ce cher et malheureux frère, d'ailleurs, si sensé, a t-il pu rester si long tems sans nous donner de ses nouvelles! comment a-t-il pu nous laisser ignorer, et ses succès dans leur tems, et la longue infortune que les a si brusque-

ment suivis ! a-t-il donc pensé que son père, que ses frères le méconnaîtraient ou l'abandonneraient dans le malheur?... Ah ! si nous l'eussions su dans les fers, à Alger, il n'aurait pas eu besoin de sa merveilleuse baguette pour s'en délivrer!... Mon pauvre frère! que n'as-tu pas souffert!... et qui sait où il est maintenant? qui sait si ces brigands français ne l'auront pas assassiné, pour s'assurer les riches dépouilles de sa Zoraïde? Encore, si j'entrevoyais la possibilité de découvrir la trace de ses pas ! j'irais, oui, j'irais le tirer, fût ce du plus profond cachot de la Barbarie. Infortuné! tu rouvres, en cet instant, sur mon cœur, la plaie que vingt années avaient eu tant de peine à cicatriser!... Et toi, céleste Zoraïde ! est-il donc irrévocablement arrêté, que jamais nous ne serons à portée de reconnaître le bien que tu voulus lui faire? que jamais je n'aurai la délicieuse satisfaction de te voir chrétienne, et aux pieds de nos saints autels, lui jurer ta foi, et recevoir, avec les sermens de son amour, ceux de notre

éternelle tendresse fraternelle!... Ah, monsieur! que je vais continuer tristement le voyage que j'avais entrepris avec tant d'alégresse! l'inquiétude et la douleur vont empoisonner toutes les douceurs que me promettait la fortune...

— Seigneur, interrompit le curé, touché jusqu'aux larmes, de la situation de l'Auditeur, il n'y a rien encore de désespéré. Comme ce n'est que depuis fort peu de jours que j'ai les nouvelles que je vous ai données, je crois très-possible de vous procurer des renseignemens certains sur le sort de votre frère. Au reste continua-t-il, en se levant, avec votre permission, je vous quitte pour deux minutes; et à mon retour, je vous communiquerai d'autres détails qui, bien certainement, vous faciliteront les moyens de remplir vos vues.

= Le curé courut au galetas où était Zoraïde, qu'il prit par la main, en priant Lucinde, Dorotée et la fille de l'Auditeur de le suivre; de son autre main, il prit, en repassant, celle du

capitaine ; et il rentra, les tenant ainsi tous les deux, dans la chambre où il avait laissé le magistrat avec Don Ferdinand et Cardénio. — Les voici, seigneur, s'écria-t-il, les voici les renseignemens certains que je vous ai promis. Cessez de vous affliger ; tous les vœux que vous venez de former, sont remplis. Voilà votre frère, seigneur ; voici la céleste Zoraïde qui vous l'a rendu. Je vous ai raconté leur déplorable histoire ; elle n'est, malheureusement, que trop vraie. Remerciez-en la Providence, qui, sans doute, en les frappant, n'a voulu que vous ménager une grande et précieuse occasion de montrer combien vous êtes sensible et généreux.

= Pendant que le curé parlait, le capitaine était au cou de son frère, et le serrait étroitement dans ses bras ; tandis que, de son côté, l'Auditeur, palpitant de surprise et de joie, cherchait à s'en dégager assez, pour pouvoir le regarder en face ; il y parvint enfin, et s'écria : — C'est lui !... C'est toi ! je te reconnais !

= Il est bien impossible de rendre la

scène qui suivit immédiatement cette reconnaissance. Pendant plus d'une heure, entre les deux frères, entre l'Auditeur et la belle maure, entre la belle maure et sa jolie future nièce, entre le capitaine et la charmante fille de son frère, ce ne fut plus que caresses, que tendres expressions morcelées ou étouffées par les transports de la joie. Tous les spectateurs, émus et ravis, partageaient leur satisfaction, et, comme eux, versaient des larmes délicieuses. Don Quichotte, seul, avait conservé son sang froid ; immobile comme un terme, il regardait, il écoutait, mais sans s'émouvoir, parce qu'il ne voyait dans tout cela qu'une de ces scènes accidentelles, que tout chevalier errant est dans le cas de rencontrer à chaque pas de sa noble carrière.

Si tôt que les deux frères furent assez calmes pour pouvoir retrouver la faculté de s'exprimer et de raisonner sur leur situation respective, ils arrêtèrent ensemble que le capitaine et sa Zoraïde accompagneraient l'Auditeur à Séville, et que,

sur le champ, on dépêcherait un courier au père, pour l'engager à venir le plus promptement possible y assister à la double cérémonie du baptême et du mariage de Zoraïde, qu'on espérait pouvoir y célébrer avant le départ de la flotte sur laquelle l'Auditeur devait s'embarquer pour passer au Mexique. Ces arrangemens convenus, comme déja la nuit était fort avancée; comme, d'ailleurs, chacun commençait à sentir le besoin d'un peu de repos, on parla de se souhaiter le bon soir. Don Quichotte, alors, prit congé des dames, en les prévenant qu'elles pourraient dormir sans la moindre inquiétude, parce que, de ce pas, il allait monter à cheval, et attendre l'aurore au dehors du château, pour le garder contre tous chevaliers, géans ou autres qui, sans cette mesure, peut-être, oseraient, à la faveur des ténèbres, tenter quelqu'entreprise sur une forteresse dépositaire de tant de charmes endormis. A peine, en effet, prit-il le tems de recevoir les remercîmens que méritait une

galanterie si noble et si officieuse; il courut s'armer de toutes pièces, et monté sur le brave Rossinante, il sortit de l'hôtellerie, dont il eut grand soin de faire fermer toutes les portes sur lui. On profita du premier moment de son absence, pour mettre l'Auditeur au fait de l'étrange caractère de notre héros; et il en résulta que l'honnête magistrat, malgré sa gravité, fut forcé de rire de tout son cœur avant d'aller se coucher; enfin on se sépara. Sancho, qui, depuis plusieurs heures, bâillait, enrageait de la longueur de la séance et donnait les jaseurs à tous les diables, si tôt qu'il eût mis son seigneur hors du château, s'en vint à l'écurie se construire un lit, côte à côte et avec l'équipage du cher Grison; et bientôt il y ronfla, sans se douter que cet équipage si propice alors, devait, dans peu, lui causer une rude tribulation.

CHAPITRE XLI.

Qui parle d'un jeune valet muletier, et d'autres événemens survenus dans l'hôtellerie.

Le reste de la nuit se passa très-silencieusement dans l'hôtellerie, jusqu'aux approches de l'aurore. Cependant il s'en fallait de beaucoup que l'on dormit partout; et dans le galetas sur-tout, à la réserve de la jeune et belle Claire de Viedma, qui partageait le lit de Dorotée, on était aussi éveillé qu'en plein midi. On s'y impatientait même déjà de la longueur de la nuit, lorsqu'une voix mélodieuse se fit entendre fort à propos pour y charmer les ennuis de l'attente. Dorotée et Lucinde, chacune sur son séant, se mirent à écouter attentivement. La voix leur semblait changer de place, et partir tantôt de

plus loin, tantôt de plus près : de tous les points elle leur paraissait également délicieuse, quoiqu'elle ne fût accompagnée d'aucun instrument. Cardénio qui, de son côté, l'entendait avec un plaisir extrême, et qui, de plus, apercevait le chanteur rôdant dans la cour, batailla d'abord contre l'idée d'aller éveiller les dames ; mais il ne put y tenir long-tems, et il s'en vint gratter à la porte du galetas. — Une voix charmante, mesdames, leur cria-t-il par le trou de la serrure. Quand vous l'aurez entendue, vous me pardonnerez de vous avoir éveillées ; ce n'est pourtant qu'un pauvre garçon muletier.

— Nous ne dormons pas plus que vous, lui répondit Dorotée, et nous l'entendons aussi bien que vous. Ne jasez pas tant, si vous voulez que nous n'en perdions rien ; la voilà qui se rapproche... Chut.... Allez vous coucher.

— En effet, le chanteur, alors, était assez près pour qu'on put l'entendre mot

à mot, et il chanta de suite les couplets que voici.

Sur l'océan d'amour,
Si fécond en naufrages,
Je vogue nuit et jour,
A travers les orages,
Sans savoir quel sera mon sort,
Et si j'y dois trouver un port.

Une étoile, de loin
Me dirige et m'entraîne :
Que ne puis-je, du moins,
Dans ma course incertaine,
Puisqu'elle est mon unique espoir,
Ne jamais cesser de la voir.

Si la perdant des yeux,
Je ne pouvais la suivre:
Eperdu, malheureux,
Je ne pourrais plus vivre.
Divine étoile! astre charmant,
Fais moi voir *Claire* à tout moment.

Dès le second couplet, Dorotée impatiente de sentir, à son côté, dormir la jeune Claire, tandis qu'il y avait tant de plaisir à écouter le chanteur, la poussa et la secoua de manière à la réveiller. — Pardon, belle enfant, lui dit-elle, si

j'interromps votre sommeil : mais vous m'en saurez gré, car c'est pour vous faire entendre la plus jolie voix du monde.

— Quoi? qu'est-ce donc? répondit Claire toute endormie, en se mettant en sursaut sur son séant.

— Ecoutez, écoutez, ma belle amie, reprit Dorotée. Justement, voilà la voix qui recommence.

= Claire, en effet, prêta l'oreille à son tour ; mais à peine eut-elle entendu le troisième couplet, qu'il lui prit un frisson violent, et qu'en se jetant au cou de Dorotée, elle lui dit à demi-voix. — Ah! madame! ma chère dame! que m'avez-vous fait?... et quel cruel plaisir vous me procurez! vous ne savez pas que je donnerais tout au monde, pour ne jamais voir ni entendre ce malheureux chanteur.

— Vous rêvez donc encore? reprit Dorotée. Songez donc, ma chère petite, que ce n'est qu'un garçon muletier ; on vient de nous le dire.

— Un garçon muletier! s'écria Claire. Eh bien! je vous dis, moi, que c'est le

jeune seigneur de la Place : oui, le seigneur de la Place. Ah ! continua t-elle, en soupirant, si celle qu'il occupe dans mon cœur ne lui doit jamais être ôtée que par moi, je crains bien qu'il n'y demeure éternellement.

— Oh ! pour le coup, ma belle demoiselle, reprit Dorotée, je n'y suis plus : et si vous voulez que je vous comprenne, ayez la bonté de m'expliquer quel rapport le seigneur de la place, et la place que vous dites qu'il occupe dans votre petit cœur, peuvent avoir avec le chanteur que nous entendons... Mais non, ne m'expliquez rien actuellement, ce sera pour un autre moment. Avec votre permission, au lieu de me donner la fièvre, à moi, il me fait si grand plaisir, que je veux l'écouter jusqu'à ce qu'il lui convienne de se taire ; après, nous jaserons tant que vous voudrez.

— Faites comme il vous plaira, répondit Claire, en se recouchant, et en s'enfonçant la tête sous la couverture. Pour moi, je vais me fermer les deux oreilles,

et si bien, que du moins je ne l'entendrai plus.

= Dorotée sourit, et se tut pour écouter les couplets suivans.

Protége, Amour, ma plus chère espérance!
Si le bonheur auquel j'ose aspirer,
Est le plus grand qu'on puisse désirer,
Tout n'est-il pas facile à ta puissance?

On braverait les dangers, la mort même,
Quand on ne vit que par toi, que pour toi;
Et quand on sait, fléchissant sous ta loi,
Tout endurer pour toucher ce qu'on aime.

Vaincre sans peine, en amour comme en guerrre,
C'est triompher sans gloire et sans honneur.
Sans l'acheter il n'est point de bonheur:
On prise peu ce qui ne coûte guère.

J'attendrai tout de ma persévérance;
Tant qu'on attend, si l'on n'est point heureux,
Tant qu'on espère on n'est point malheureux:
La peine, alors, est une jouissance.

= Ici, la voix cessa de se faire entendre; et ici, les larmes de la belle Claire commencèrent à couler en abondance: car, malgré sa résolution de ne point

écouter, elle n'avait pu éviter une seule syllabe des couplets. Dorotée, touchée de sa situation, et, d'ailleurs, assez curieuse de son naturel, la remit sur le chapitre que le chanteur avait interrompu. — Oui, ma bonne amie, lui répondit Claire, oui, je vous dirai tout; mais, je vous en prie, parlons bas : que personne au monde n'en sache rien que vous. Eh bien! ce chanteur n'est point, comme on le croit, un garçon muletier : c'est le fils unique du comte de la Place, grand seigneur arragonnais, qui demeurait à Madrid, précisément vis-à-vis la maison que nous venons d'habiter. Nous n'y étions éloignés que de la largeur de la rue. Malgré le soin qu'a toujours eu mon papa de tenir nos fenêtres garnies de rideaux en hiver, et de jalousies en été, ce jeune homme est parvenu à me voir ; j'ignore encore si c'est à l'église, si c'est ailleurs, enfin je ne sais où et quand. Mais ce que je ne sais que trop bien, c'est que dès la première fois que de mon

côté je le remarquai, je sentis qu'il m'aimait passionnément. C'était de sa fenêtre à la mienne, qui se trouvait, par hasard, entr'ouverte. Il me regardait d'un air si carressant, si timide, si tendre, et en même tems si triste, que sans songer à ce qu'il me voulait, je ne pus me défendre de lui témoigner du plaisir, et une espèce de compassion. A cette marque d'intérêt de ma part, il tomba sur ses deux genoux, me tendit les bras ouverts, et, à plusieurs reprises, il unit ses deux mains en me montrant le ciel. Je compris clairement, qu'il m'offrait de se marier avec moi. Ce fut alors que je fis des réflexions, et que je me trouvai dans l'embarras, n'ayant plus de mère pour me donner conseil, ou me permettre de répondre ce que je pensais de la proposition. Il me fallut donc, en le laissant dans l'incertitude, le laisser dans la peine: et je vous assure, qu'à moins d'être devin, il devrait encore ignorer combien je serais contente d'être sa femme. La seule faveur que, depuis,

il ait reçue de moi, a été, chaque fois que mon papa n'était pas à la maison, d'entr'ouvrir les rideaux et les jalousies, assez pour me laisser voir : et, en vérité, chaque fois que j'ai eu cette petite complaisance, le jeune homme m'a toujours paru prêt à en perdre la tête de plaisir.

Dès le lendemain de la nouvelle de la nomination de mon papa à l'audience du Mexique, j'entendis dire que le jeune comte de la Place était tombé dangereusement malade ; on ajoutait, que c'était d'un chagrin dont personne ne devinait la cause ; mais je ne la pénétrai que trop facilement. Quoique depuis ce jour jusqu'à celui de notre départ, j'aie presque toujours eu les yeux sur sa fenêtre, il m'a fallu quitter Madrid sans le revoir; et je ne vous cache point, que j'en suis partie aussi malade de cœur et d'ame, que je le croyais malade de corps.

Mais jugez de mon étonnement et de ma joie ! le soir du second jour de notre route, en entrant dans l'hôtellerie où nous devions passer la nuit, je vois à la

porte de la maison, mon jeune homme déguisé en muletier; et si parfaitement déguisé, qu'à coup sûr, personne n'aurait pu le reconnaître, à moins d'avoir, comme moi, son image dans le cœur et dans tous les sens. J'en frissonnai de plaisir, encore plus que de surprise; jamais je ne l'avais approché de si près. Nos yeux se rencontrèrent. Je le vis rougir, et je sentis que je rougissais aussi, ou que je pâlissais. Comme mon papa me tenait par la main, je tremblais qu'il ne s'aperçut de mon trouble. Heureusement le jeune comte eut la prudence de s'éloigner, si tôt qu'à mon coup d'œil, il se fut aperçu que je l'avais reconnu. Pendant toute la journée d'hier, cent fois au moins je l'ai reconnu sur la route ou dans les hôtelleries où nous nous sommes arrêtés, et cent fois il a trouvé l'occasion de rencontrer mes regards, sans que mon papa qui, sans doute, ne pense guère à remarquer un valet muletier, y ait fait la moindre attention. Hélas! c'est pourtant pour le

seul plaisir de me voir, qu'il prend tant de peine ! Jugez combien j'en suis touchée, et comme je m'impatiente de ne pouvoir le lui témoigner. Le pauvre jeune homme ! quelle rude vie ! Quand je le vois trotter dans la poussière, à l'ardeur du soleil, du matin au soir, et aussi vîte que nos six mules ; en vérité, il ne fait pas un pas qui ne semble me blesser les pieds, et ne me fasse suer sang et eau !....

A quoi prétend-il aboutir, en me suivant ? Je n'en sais rien, et j'en suis d'une inquiétude mortelle. Je ne conçois pas non plus comment il aura pu parvenir à s'échapper de chez lui ; car son père n'a que lui d'enfans : il l'aime à l'adoration, et il n'avait des yeux que pour lui. . . . Ma bonne amie ! comme sa voix est douce et touchante ! comme tout ce qu'il chante est ravissant ! Hé bien, tous ces couplets, j'en suis sûre, sont de sa composition. On dit qu'il a de l'esprit comme un ange, autant qu'en annonce sa jolie physionomie. Mais je tremble, s'il chante encore-

qu'à la fin, mon papa ne le remarque, ne le reconnaisse, et ne découvre tout : nous serions perdus.... Grand Dieu ! que vais-je donc devenir ! Pour comble de malheur et d'embarras, je sens, continua Claire, en transportant sur son cœur la main de sa confidente, je sens là, que quoique jamais encore nous ne nous soyions dit une seule parole, je l'aime déjà de manière à ne pouvoir plus vivre sans lui.

— A présent, ma belle enfant, reprit Dorotée, en la baisant, je vous comprends à merveille. J'en sais assez. Je n'abuserai point de votre confiance. Dormons. Demain il fera jour, et nous verrons si, avec l'aide de Dieu, il n'y aura pas moyen de conduire tout ceci à heureuse fin....

— A heureuse fin, interrompit Claire. Eh ! quelle heureuse fin voulez-vous que j'espère ! Son père est si grand seigneur, il est si riche, que, sans doute, ce n'est pas à moi qu'il destine son fils unique. Le mien, d'un autre côté, ne m'accordera

pas en mariage, que je ne sois convenablement demandée..... Me marier secrètement? Ah! je n'y consentirai, sûrement, jamais: plutôt mourir mille fois, que chagriner mon papa!... Je le sais, moi, ce que vous me direz qu'il faudrait: vous me direz qu'il faudrait qu'il s'en retournât; qu'il me laissât; que jamais je ne pusse le voir ni l'entendre; que toujours deux mille lieues de mer fussent entre lui et moi. Mais quel cruel et faible remède!... Comment, à notre âge, ce démon d'amour a-t-il donc pu nous ensorceler ainsi tous les deux! Nous sommes si jeunes encore! moi, seize ans à la Saint-Michel qui vient; et lui, je ne le crois que de quelques jours plus vieux!...

= Dorotée, en souriant de la candeur de la belle Claire, lui observa, que, pour le moment, c'était assez jaser, et que cela n'avançait rien. — Dormons, lui répéta-t-elle, le peu qui nous reste de la nuit. Pendant que nous dormirons, le jour de demain viendra. Demain, encore

une fois, il fera jour, et nous verrons si, comme vous le prétendez, je serai assez malheureuse pour ne pas trouver quelque moyen d'assurer votre bonheur. Tranquillisez-vous, ma chère petite; quand on est, comme vous, belle, sage, et tendre fille, on peut tout espérer d'un bon père, et des honnêtes gens : bonne nuit.

= Pendant que ceci se passait dans le galetas des dames, un autre canton de l'hôtellerie était le théâtre d'une autre scène, qui n'est pas moins digne de figurer dans cette véridique histoire. La jeune fille de l'hôtesse et la bonne Maritornes étaient, cette nuit, couchées ensemble dans un grenier à paille, situé au dessus d'une écurie; et ce grenier prenait jour sur la campagne, par une très-petite fenêtre sans vîtres, et traversée, du haut en bas, d'un gros barreau de fer. De dessus leur chevet, à travers cette fenêtre, les deux donzelles, à la faveur du clair de lune, entrevoyaient, au dehors, notre héros immobile sur son cheval, et appuyé sur sa longue lance.

A force de s'égayer entr'elles à ses dépens, l'idée leur vint, puisque ce n'était plus trop la peine de s'endormir, de lui faire des niches, pour rire davantage encore, et pour tuer le tems. Elles vinrent se mettre près de la fenêtre, dans l'intention de provoquer une conversation avec lui; mais de gros soupirs entrelardés d'exclamations piteuses, leur ayant fait conjecturer qu'il se disposait à converser seul, elles se gardèrent de le distraire. Effectivement, après un énorme dernier soupir, avec lequel il sembla lancer toutes ses entrailles, elles l'entendirent s'écrier, du ton le plus pathétique, et à haute voix: — O ma souveraine! . . . ô ma Ducinée du Toboso! Phénix de la beauté! fine fleur de sagesse! trop inaccessible trésor de grâces, d'attraits et de vertu! que fait à l'heure qu'il est ta non pareille seigneurie? . . . Puis-je, du moins, me flatter que ta pensée vienne, par fois, errer autour de moi? . . . Songe-tu que ton fidelle chevalier ne brave tant de nobles périls, que pour ta plus grande

gloire?... Brillante lune, argentine planète, déesse au visage inconstant : et vous aussi, étoiles de toutes tailles, qui, de la place que vous occupez au firmament, êtes à portée de voir ma Dulcinée; si vous le pouvez, sans jalouser l'éclat de ses charmes, rendez-lui, je vous en conjure, ce regard passionné dont je vous charge pour elle; et, sur-tout, réfléchissez fidellement sur moi, celui, qu'en échange, elle vous rendra, sans doute, pour moi. Si, en ce moment, elle n'est point retirée dans son boudoir, ou endormie dans sa magnifique estrade, vous la trouverez sur le grand balcon doré de son palais. Cette heure est propice pour y prendre le frais; une ame en feu savoure avec tant de volupté les rafraîchissans zéphirs, précurseurs de l'aurore!... Ah! vous la voyez!... je crois aussi la voir : elle est rêveuse. Ses deux jolis bras croisés sur sa blanche poitrine, je la vois languissamment accoudée sur un coussin de brocard.... Elle rêve! peut-être est-ce à moi!..... peut-être elle médite les

moyens de concilier mon bonheur, son amour et sa sagesse : du moins, le devrait-elle bientôt, à mes longs et glorieux travaux, à mon inébranlable constance.... Et toi, soleil! déjà j'entends, dans le lointain, hennir tes pétulans coursiers ; je t'entends les animer, les presser : tu es impatient d'arriver, de voir ma souveraine! Eh bien! hâte toi ; tu la verras, j'y consens.... Mais sois loyal et discret ; que ton premier rayon aille la saluer, la caresser seulement de ma part : pour ton compte, respecte ses appas; évite, surtout, ses lèvres de rose.... N'oublie pas qu'autrefois tu connus les tourmens de la jalousie ; crains d'irriter la mienne.... Songe à l'ingrate et fugitive amante qui te fis tant courir et tant suer dans les plaines de Thessalie.... (ou peut-être est-ce le long des rives du Pénée ; car, en ce moment, je ne me rappelle pas fort au juste la carte de ton amoureuse caravane)...

= Don Quichotte allait probablement en débiter d'autres encore, quand, enfin,

la jeune hôtesse, lasse de l'entendre sans le comprendre, lui coupa la parole. — Seigneur chevalier; hé, dites donc, seigneur chevalier, lui cria-t-elle, à demi-voix: Si vous vouliez vous approcher jusqu'au pied du mur, vous seriez bien aimable; j'ai quelque chose à vous demander; et vous n'en serez pas fâché.

= Le chevalier, subitement troublé dans son extase, tourna brusquement la tête vers la petite fenêtre, et ne manqua pas d'y voir une superbe croisée à grilles dorées. D'abord, il ne sut que penser, et son imagination battit la campagne; mais bientôt elle se rabattit sur cette même jeune princesse qui, déjà, l'avait favorisé d'une visite secrète, la dernière nuit qu'il avait passée dans ce château; et il jugea que, toujours pressée par l'amour, elle se déterminait à faire une seconde tentative. Ne rien répondre, eût été se montrer farouche ou discourtois: et il ne voulait passer ni pour l'un ni pour l'autre; sauf, néanmoins, à rester, imperturbablement, fidelle à madame

Dulcinée du Toboso : il tourna donc bride, et il s'en vint se poster au pied du mur. — Belle princesse, dit-il, en dirigeant la parole vers la petite fenêtre, je vous plains sincèrement d'avoir choisi, pour l'objet de vos tendres intentions, un chevalier assez malheureux pour ne pouvoir y correspondre, quoique pleinement convaincu de l'excellence de vos appas. Le destin a voulu que le premier regard d'une autre belle annihilât, pour toute autre que pour elle, toutes mes facultés amoureuses. Pardon, madame, mille fois pardon, si je ne réponds à vos obligeantes bontés, qu'en vous conjurant de vous retirer dans votre appartement, qu'en vous suppliant de m'éviter, à l'avenir, la mortifiante nécessité de ne vous montrer en moi qu'un ingrat, qui doit être constamment sourd à vos désirs.... J'ai pourtant une faveur à solliciter de votre amour, s'il vous en reste encore : c'est de me demander toute autre chose que de l'amour, de mettre à toute épreuve mon zèle pour votre service. Je suis prêt à

tout; je m'engage à tout pour vous satisfaire : j'en jure par la trop chère ennemie de mon repos et de vos feux. Fût il question d'apporter à vos pieds, une tresse des plus longs cheveux de Méduse (qui, cependant, comme vous le savez, sans doute, sont autant d'horribles couleuvres), ou même, un faisceau des plus ardens rayons du soleil, j'ose et je puis vous les promettre.

— Que voulez-vous que nous fassions de tous ces brinborions là ? reprit Maritornes. Ma maîtresse dit que c'est bien autre chose, qu'il lui faudrait.

— Hé bien, respectable duégne, répondit Don Quichotte, que veut-elle? qu'elle parle, qu'elle ordonne.

— Faute de mieux, et en attendant mieux, répondit Maritornes, nous voudrions tenir une de vos belles mains ; ce serait toujours autant; et c'est bien le moins que vaille la peine qu'elle a prise de s'en venir se planter à la fenêtre pour vous voir, au risque de son honneur, et, peut-être, de pis encore ; car, si son père

allait le savoir, la pauvrette ! il lui en coûterait, pour le moins, une de ses jolies oreilles.

— Je voudrais bien le voir ! s'écria Don Quichotte, d'un ton menaçant. Qu'il songe que c'est moi qui la vengerais.... Mais non; il n'en fera rien, soyez-en sûre: il craindra de s'exposer aussi infailliblement, à la plus épouvantable fin que puisse faire un père assez mal avisé pour prétendre réprimer de ses brutales mains, l'amour de sa fille pour un chevalier errant.

= Maritornes, en demandant la main de notre héros, avait conçu l'idée d'une espiéglerie, pour laquelle elle avait besoin d'une corde; et, pendant qu'il répondait, elle avait lestement quitté le grenier pour aller prendre le licou de l'âne de Sancho. Elle revint à son poste au moment où Don Quichotte convaincu, par une première tentative, que la fenêtre se trouvait un peu trop élevée pour pouvoir l'atteindre avec la main, tant qu'il resterait en selle, prenait le parti, pour se hausser

uffisamment, de se mettre en pied sur e dos de Rossinante. Cet expédient lui gagna, précisément, la longueur qui lui nanquait pour être à portée d'empoigner e bas du barreau derrière lequel il lui semblait entendre soupirer l'impatient tendron.

—Tenez belle princesse, lui dit-il en passant son bras à travers la fenêtre, et en déployant ses cinq doigts; tenez, la voilà, cette main que vous désirez avec tant d'ardeur; cette main, l'effroi des méchans et de tous les oppresseurs dont il me reste encore à purger la terre. Prenez-la, madame; vous serez la première belle qui l'aura touchée; jamais encore femme ne l'a palpée, pas même celle à qui, cependant, j'appartiens exclusivement corps et ame. Ce n'est point pour que vous la pressiez sur votre cœur, ou sur vos lèvres de rose, que je vous la livre; mais uniquement pour que vous la contempliez ou la tâtiez tant que bon vous semblera. Voyez princesse, sentez-vous quel mâle nervure! quels muscles

puissans ! et ces veines, comme elles sont larges, pleines et dures ! jugez, madame, de ce que doit être le bras armé d'une pareille main !

=Pendant que Don Quichotte détaillait ainsi ses beautés, Maritornes, tout en s'écriant, *ah! voyons, voyons donc*, lui passait autour du poignet un nœud coulant qu'elle avait disposé à l'un des bouts du licol ; et dès qu'elle vit la main bien entreprise, elle courut attacher l'autre bout au verrou de la porte du grenier, en observant de tendre le licou tant qu'elle eut de force. Don Quichotte sentit bientôt qu'en effet ce n'était pas une jolie bouche carressante qu'on appliquait sur son poignet.—Ahi ! ahi ! s'écria-t-il : pas si fort, donc... Mais... Mais... Madame, il semblerait, en vérité, qu'au lieu de me tâter la main.... comme on doit tâter une main... vous me la ratissez avec quelque chose d'horriblement dur et raboteux. Ahi ! ahi !... Eh ! princesse, pourquoi vous en prendre à mon innocente main ? Quoi, madame, si

tendre, si belle et si noble, vous seriez vindicative à ce point !

= Mais autant en emportait le vent. Personne n'écoutait plus, personne ne pouvait plus entendre le chevalier; car, les deux expiègles femelles, dès qu'elles l'avaient eu mis dans le lacs, s'étaient sauvées en étouffant de rire; et pour éclater plus à leur aise, elles étaient allées se recoucher ailleurs.

Voilà donc notre héros dans une attitude d'autant plus critique, que pour parvenir jusqu'à la fenêtre, il lui avait fallu déployer toute la longueur de la diagonale de sa personne, à partir de l'extrémité de sa malheureuse main droite, jusqu'au bout de son pied gauche, sur la pointe duquel il s'était même haussé tant que ses longs membres avaient pu s'alonger; et que cette pointe du pied gauche posait juste sur le point le plus élevé de la selle de son cheval : en sorte que, pour peu que Rossinante eût fringué ou fait le moindre mouvement en avant, en arrière ou de côté, c'en était fait; plus de support,

et le chevalier restait pendu par le poignet. Heureusement, la stabilité, la patience et la résignation étaient les vertus dominantes de ce sage coursier ; et il y avait à espérer, que n'étant ni poussé ni talonné, l'animal ne changerait pas de place avant la fin de ses jours.

Don Quichotte se voyant pris, n'entendant plus rien à la fenêtre, fit des réflexions sur sa fâcheuse position. Il n'eut pas de peine à deviner que c'était encore là un tour des enchanteurs, et très-probablement de ce même enchanteur maure, qui, lors de son premier séjour en ce château, l'avait moulu à coups de poing, sur le lit où cette même jeune princesse était nuitamment venue se rendre à discrétion. — Mais, se dit-il avec dépit, n'ai-je pas bien mérité ce nouveau désagrément-ci? quelle imprudence à moi, quelle étourderie! après ce qui m'était arrivé la première fois pour cette belle, aurais-je dû l'écouter encore ? comment ai-je pu oublier, moi, qu'il est de principe en chevalerie errante, que le mauvais succès d'une

première tentative de ce genre, doit être regardé comme indice suffisant que l'aventure est réservée à un autre ; et qu'en ce cas, on n'est nullement tenu de l'entreprendre une seconde fois ?

= Tout en s'amendant ainsi, Don Quichotte faisait de continuels efforts pour tâcher de dégager sa main, avec la précaution, cependant, de ne pas ébranler le paisible Rossinante, qu'il tremblait de déranger. Mais il eut beau tirer, il sentit qu'il n'aboutissait qu'à se faire serrer davantage le poignet, et force lui fut enfin de se résigner, ou du moins de s'en tenir aux vœux, aux plaintes, aux menaces et aux imprécations. Ce fut là, qu'il désira cette épée d'Amadis qui tranchait si net toute espèce d'enchantement. Ce fut là qu'il maudit les lâches ennemis de sa gloire, et qu'il déplora le sort des malheureux oprimés qui allaient être privés du secours de son bras, tant que durerait cet enchantement peut-être sans fin. Ce fut là qu'il invoqua sa trop chère Dulcinée du Toboso ; qu'il interpela les

grands enchanteurs, Lirgande et Alquif, ses protecteurs d'office, et la puissante fée Urgande, sa bienfaisante et fidelle amie. Ce fut là qu'il réclama l'assistance de son loyal écuyer Sancho Pansa, et qu'il l'appela tant qu'il eut de gosier; mais en vain, car Sancho Pansa ronflait alors, côte à côte du cher Grison, et de manière à ne pas entendre le ciel tonner. Ce fut là, finalement, que l'aurore le surprit confus, furieux, rugissant, et persuadé que par la vertu d'un enchantement malfaisant, ils étaient, lui et son cheval, condamnés à rester, jusqu'à la fin du monde, immobiles à cette place, sans boire ni manger, ni dormir, à moins qu'un enchanteur de force supérieure, ou l'intervention d'une favorable conjonction de planètes, ne vinssent détruire le charme actuel: et il faut convenir que la parfaite immobilité de Rossinante, était très-propre à confirmer notre héros dans cette décourageante idée.

La providence, cependant, ne l'y laissa pas long-tems. A peine il faisait jour à

distinguer les objets les plus voisins, lorsque quatre cavaliers puissamment montés, et l'escopète à l'arçon, arrivèrent, au grand trot, à la porte de l'hôtellerie. La trouvant encore fermée, ils mirent pied à terre, et frappèrent à coups redoublés, en gens très-pressés de se faire ouvrir. Cette manière de s'annonçer, ne pouvait manquer de mettre la puce à l'oreille à Don Quichotte : et tout accroché qu'il était, tout enchanté qu'il se croyait, il n'était pas homme à en monter sa garde avec moins de vigilance et de sévérité. — Chevaliers, leur cria-t-il d'un ton fier, ou écuyers, qui que vous soyez enfin, c'est moi qui vous engage à cesser incontinent le tapage que vous osez faire à la porte de ce château. Vous devriez savoir, ce me semble, qu'à cette heure on dort ici; que, d'ailleurs, nulle part, on n'est dans l'usage d'ouvrir une forteresse avant que le soleil soit duement étendu sur l'horizon. Retirez vous à distance convenable ; quand il en sera tems, vous approcherez et vous

expliquerez avec les formalités d'usage. Alors, on décidera s'il est à propos ou non de vous accorder l'entrée.

— Que diable nous chante-t-on de forteresse et de château, répondit un des cavaliers, en perçant des yeux le crépuscule du côté d'où venaient ces paroles. Hé, dites donc, camarade, continua-t-il en apercevant notre héros, si vous êtes l'enseigne de ce cabaret, on ne vous a sûrement pas mis là pour éloigner les chalans. Si vous en êtes le maître, ayez la complaisance de nous faire ouvrir promptement. Nous n'avons pas de tems à perdre en cérémonies ; nous ne voulons que faire rafraîchir nos chevaux et continuer notre route.

— Ces messieurs, répliqua Don Quichotte, d'un ton piqué, me trouvent donc la tournure d'une enseigne ou d'un teneur de cabaret ?

— Ma foi, répondit le cavalier, je ne sais trop de quoi vous avez la tournure ; mais ce que je sais, c'est que ce cabaret n'a pas du tout celle d'un château.

— Et moi, je vous soutiens que c'est un château, et des plus fameux qu'on puisse trouver. Apprenez, au reste, qu'en ce moment même, il est occupé par des personnages qui se sont vu le sceptre en main et la couronne sur la tête.

— C'étaient donc un sceptre de bois et une couronne de papier, reprit le cavalier, en éclatant de rire : car, à coup sûr, il ne gîte ici que des rois et des reines de théâtre.

— Ignorans ! répondit Don Quichotte; lisez, lisez les fastes de la chevalerie errante : vous y verrez des choses bien autrement surprenantes encore.

= Impatientés de toutes ces réponses auxquelles ils ne comprenaient rien, les cavaliers recommencèrent à frapper avec tant de violence, qu'ils éveillèrent tout ce qui dormait encore dans l'hôtellerie. Pendant qu'ils étaient occupés à se faire ouvrir, une de leurs jumens se sentant la bride sur le cou, s'avisa d'aller faire une agacerie au mélancolique Rossinante, qui, les oreilles pendantes et la

tête plus basse que l'échine, servait si paisiblement de support à son très-alongé seigneur et maître. Rossinante, tout cheval de bois qu'il semblait être, avait du sang dans les veines, et n'était, d'ailleurs, pas incivil au point de ne pas reflairer une belle qui venait le flairer avec tant de prévenance. Il se retourna donc, pour lui répondre amicalement; mais en se retournant, il emporta le point d'appui sur lequel posait l'aventureux chevalier, qui en effet, coula, et aurait coulé jusqu'à terre, s'il n'eût été retenu à moitié chemin, par le licol dans lequel son poignet se trouvait enlacé. Qu'on se figure la martyrisante attitude de notre héros ainsi suspendu, et incertain si c'était son poignet qu'on lui coupait, ou son bras qu'on lui arrachait. Pour comble de malheur et de douleur, il se jugeait tout près de toucher à terre; et dans le perfide espoir de l'atteindre enfin du bout du pied, il gambadait, se débattait, se secouait et s'alongeait à outrance; ce qui n'aboutissait qu'à

rendre le cruel licol plus inflexible encore, et à resserrer le fatal nœud coulant.

CHAPITRE LXII.

Où l'on continue l'histoire des incroyables événemens arrivés dans l'hôtellerie.

Aux cris vraiment effroyables que poussait le malheureux chevalier de la Triste Figure, l'hôtelier qui venait d'ouvrir la porte, et les voyageurs qui se disposaient à entrer, accoururent pour en savoir la cause. Mais les cris cessèrent subitement, grâce à la compatissante Maritornes, qui les entendant aussi, n'avait fait qu'un saut de son chenil au grenier, où vîte elle avait lâché le licol, en déliant le bout qu'arrêtait le verrou de la porte: de manière que Don Quichotte, le licol au bras, coula librement et tomba tout de son long aux pieds de l'hôtelier et des voyageurs, au moment même où ils lui demandaient que diable il avait pour hurler

de la sorte. Le chevalier sans leur répondre une seule syllabe, se releva, se débarrassa du licou, ramassa sa lance, et courut monter à cheval; puis, toujours sans mot dire, il piqua des deux, s'éloigna de quelques pas, tourna bride et s'en revint presqu'au galop, le bouclier haut et la lance en arret, sur les questionneurs. — Chevaliers, leur cria-t-il, je donne le démenti, et, sauf la permission de madame la princesse Micomicone, je présente le combat à quiconque d'entre vous, oserait soutenir que c'est à juste titre et par ma faute que je viens d'être enchanté à ce balcon.

= Etrangement étonnés, les cavaliers se regardèrent, comme pour se demander si c'était ici le cas de rire ou celui de se fâcher; mais l'hôtelier les tira d'incertitude, en leur apprenant, en deux mots, que cet homme n'étant qu'un pauvre fou, de la plus bizarre espèce, et qu'il n'y avait autre chose à faire, qu'à lui tourner le dos, pour toute réponse.

D'après cet éclaircissement, ils laissè-

rent là Don Quichotte pour s'occuper de leurs propres affaires. Ils s'informèrent, de l'hôtelier, s'il n'avait pas connaissance qu'il fût arrivé, la veille, dans sa maison, un jeune homme d'une quinzaine d'années, vêtu en muletier, et dont ils lui détaillèrent le signalement. L'hôtelier répondit que, depuis hier, l'auberge était si pleine, et de tant d'espèces de gens, que, quand la fantaisie lui en serait venue, il n'aurait jamais eu assez de tems pour examiner tout son monde. — Oh! je réponds qu'il est ici, dit alors un des cavaliers, en montrant du doigt la voiture de l'Auditeur: car, je reconnais là le carosse qu'on dit qu'il suit à la piste. Que l'un de nous reste à garder la porte, pendant que les autres entreront; ou, plutôt, n'entrons que deux, et que le troisième aille monter la garde sur les derrières de la maison; sans quoi, pendant que nous le chercherions en dedans, le gaillard pourrait bien escalader quelque muraille, et nous échapper.

— C'est bien dit, reprit un autre; allons, leste: chacun à sa besogne.

= L'hôtelier, sans trop se soucier du motif et de l'objet de leurs recherches, puisque, d'ailleurs, il ne paraissait être question que d'un polisson de muletier, leur laissa le champ libre, et rentra chez lui. Chacun, alors, y songeait à se lever; car, déjà, le grand jour y avait pénétré par tout. D'ailleurs, les cris de Don Quichotte, le tapage qu'on venait de faire à la porte, avaient éveillé tout le monde; dans le galetas sur-tout, où la belle Claire était trop près de son jeune amant, et Dorotée trop curieuse de le voir si tôt qu'il ferait jour, pour s'y être rendormies bien profondément. Quant à Don Quichotte, piqué au vif de ce que son défi n'avait fait aucun effet sur les cavaliers, il cherchait, dans sa mémoire, quelqu'exemple qui l'autorisât à éluder le statut de chevalerie errante, en vertu duquel nul chevalier, engagé par sa parole, dans une entreprise, ne peut

toucher à une autre, avant d'avoir pleinement acquitté sa promesse; et il enrageait de n'en point trouver. A coup sûr, sans cet empêchement, il aurait plutôt attaqué les quatre cavaliers ensemble, que de les laisser entrer avant de lui avoir, convenablement, répondu : mais, enfin, convaincu, en sa conscience, qu'il ne pouvait, sans violer la règle, rien entreprendre de neuf, avant d'avoir remis la princesse Micomicone sur le trône, il prit le parti de sacrifier son ressentiment, et de rester tranquille à son poste.

Les deux cavaliers entrés dans l'hôtellerie, n'y cherchèrent pas long-tems sans joindre leur jeune homme. Ils le trouvèrent dans l'écurie, dormant de tout son cœur, sur le pavé, à côté d'un autre muletier. — Par ma foi, seigneur Don Louis, s'écria, l'un d'eux, en le secouant, vous voilà dans un équipage et sur un lit où il n'aurait pas été facile de vous deviner, si nous n'en eussions pas su quelque chose. Dieu soit loué! allons, seigneur

Don Louis, c'est assez dormir; allons, réveillez-vous.

= Le jeune homme, en se frottant les yeux, se mit, en sursaut, sur son séant; et fut si stupéfait en reconnaissant un domestique de son père, que, d'abord, il ne trouva pas le mot à répondre.

— Remettez-vous, seigneur Don Louis, continua le domestique; il n'y a pas ici de quoi vous alarmer, ni vous mettre si fort dans l'embarras. Il ne s'agit que de reprendre, au plus vîte, le chemin de la maison; à moins que vous ne vouliez que le seigneur votre père prenne celui de l'autre monde; et, je vous avertis que cela presse, car votre équipée l'a jeté dans une désolation mortelle.

— Mais, reprit Don Louis, comment mon père a-t-il donc su la route que j'avais prise? Et vous, comment avez-vous pu me reconnaître?

— Comment? répondit le domestique. C'est que votre camarade l'étudiant, que vous aviez mis dans la confidence de votre

beau projet, a eu le cœur trop honnête pour être insensible au chagrin de votre père ; c'est que, pour l'empêcher d'en mourir, il s'est dépêché de lui dire tout ce qu'il savait. On nous a tout dit aussi, à nous ; et, sur le champ, on nous a mis à vos trousses, avec ordre de vous ramener. Nous sommes ici quatre, à votre service, et contens, comme des rois, de pouvoir vous rendre bien vîte à un si bon père.

— M'en retourner ! s'écria Don Louis. Oh ! il n'en sera que ce qu'il me plaira ; ou, du moins, nous verrons ce que le ciel en ordonnera.

—Le juste ciel ordonnera votre retour, et pas autre chose, reprit le domestique. Vous-même, seigneur Don Louis, oseriez-vous balancer un instant ! Au reste, vous balanceriez en vain ; il faut revenir ; et je vous dis, moi, que vous reviendrez.

= Un muletier, couché près de Don Louis, témoin et surpris de ce qui se passait, crut à propos d'aller en avertir les messieurs qui couchaient dans l'hôtellerie,

et qu'il supposait les maîtres de son jeune camarade. Il courut à la chambre où étaient Don Ferdinand, Cardénio et tous les autres cavaliers, et leur conta comme quoi leur jeune muletier se débattait à l'écurie, contre des gens qui le traitaient de *Seigneur* et de *Don;* et qui, malgré cela, voulaient l'emmener de force. Ces messieurs, déjà prévenus en faveur du jeune muletier, à raison de sa jolie voix, et déterminés à le défendre en cas qu'on se portât contre lui à quelque violence, se hâtèrent de s'habiller. Dorotée, suivie de Claire, sortait alors du galetas : elle appela Cardénio à l'écart, et lui apprit, en peu de mots, de quoi il tournait entr'elles et le chanteur de la nuit. Cardénio, de son côté, lui rendit ce qu'il venait d'apprendre par le camarade du chanteur; et, à cette nouvelle, les genoux de la pauvre Claire fléchirent sous elle si complétement, que force lui fut de rentrer au galetas, soutenue par Dorotée.

Cardénio les quitta pour courir à l'écurie. Don Louis y était toujours serré

de très-près par les quatre domestiques, qui déployaient toute leur réthorique, pour l'engager à se rendre aux vœux de son père, et à partir sur le champ. Don Louis, de son côté, soutenait que ce lui était chose absolument impossible, avant d'avoir terminé une affaire majeure, où il s'agissait de sa vie, de son honneur, et même du salut de son ame. Enfin, les domestiques insistèrent, et lui déclarèrent que de gré ou de force ils allaient le ramener. — Hé bien! s'écria Don Louis, en se mettant en posture de se défendre, je vous déclare, moi, que vous ne ramenerez que mon cadavre; et que, si je n'expire pas sous vos efforts, m'arracher d'ici, sera m'arracher le cœur.

= Ce fut en ce moment que Cardénio parut: il fut immédiatement suivi de Don Ferdinand et de ses camarades, de l'Auditeur, du curé, du barbier, et même de Don Quichotte, qui, entendant de la rumeur à l'écurie, y jugea sa présence plus nécessaire qu'à la garde extérieure du château; d'autant, que le grand jour

mettait alors la forteresse à l'abri de toute surprise nocturne.

Cardénio, déjà dans le secret de l'aventure, demanda aux domestiques en vertu de quoi ils prétendaient amener ce jeune homme malgré lui. — C'est, répondit l'un d'eux, en vertu des ordres de son père, qui périrait de douleur si nous tardions à lui rendre un fils tendrement chéri, qu'il croit avoir perdu. Ce jeune seigneur s'est sauvé de....

—Taisez-vous, interrompit Don Louis, il ne vous appartient pas de rendre ici compte de ce qui ne regarde que mon père et moi.... En deux mots, je suis libre de ma personne; je retournerai quand il me plaira.... et, sur-tout, qu'aucun de vous ne soit assez audacieux pour oser me faire violence.

— Vous serez, sûrement, assez raisonnable pour qu'il n'en soit pas besoin, répliqua le domestique; mais si vous nous mettiez dans la nécessité de l'employer, nous ne ferions encore qu'exécuter les ordres du seigneu r votre père.

— Ceci devient sérieux, dit alors l'Auditeur. Il faudrait, pourtant, voir au fond, de quoi il s'agit.

— Seigneur Auditeur, répondit le domestique, vous étiez notre voisin à Madrid, et j'ai l'honneur de vous reconnaître. Veuillez bien regarder ce jeune homme avec quelqu'attention ; malgré le déguisement sous lequel il n'a pas honte de se cacher pour fuir la maison paternelle, peut-être le reconnaîtrez-vous aussi....

— Eh ! mais, oui ! s'écria l'Auditeur, en considérant le jeune homme. C'est le seigneur Don Louis ! Eh ! mon cher enfant, quelle grave, quelle importante affaire a donc pu vous déterminer à courir le monde, sous des vêtemens si peu convenables à votre rang? ou bien, n'est-ce qu'une simple amusette de votre âge, que vous vous seriez permise sans réflexion?

= Le jeune homme confus, embarrassé, ne put retenir ses larmes, ni prononcer un seul mot. — Venez me conter vos peines, mon jeune ami, continua l'Auditeur, en lui tendant la main pour

le tirer à l'écart.... Quant à vous, messieurs, dit-il aux domestiques, je vous réponds de Don Louis ; tranquillisez-vous, et laissez-le moi pendant quelques instans : nous allons tâcher d'arranger tout pour le mieux, et de vous procurer pleine satisfaction.

= Du vacarme et des cris de fureur qu'on entendit alors, suspendirent la scène à l'écurie : voici ce qui les occasionnait. Deux quidams qui avaient passé la nuit dans l'hôtellerie, voyant tout le monde réuni et occupé à l'écurie, s'étaient mis en tête de profiter de la circonstance pour déloger sans payer leur écot. Mais l'hôtelier, que les affaires d'autrui n'empêchaient pas d'avoir aussi l'œil aux siennes, avait surpris les délinquans sur le fait, à la porte même, et leur avait sauté au collet, en les apostrophant en termes si peu ménagés, que ceux-ci s'étaient crus en droit de n'y répondre qu'à grands coups de poing. Ils lui en débitèrent en gens très-pressés de forcer le passage, et en si vigoureuse abondance, que le pauvre

cabaretier, tout irrité, tout animé qu'il était, sentit, d'abord, qu'il n'était pas le plus fort, et se mit à crier au secours, tant qu'il eut de gosier. Sa femme et sa fille accoururent, et bientôt elles mêlèrent leurs cris aux siens: mais, comme les coups de poing n'en fourmillaient pas moins sur lui, l'idée vint à sa fille que Don Quichotte, avec sa lance et sa longue épée, au lieu de rester les bras pendans, pourrait être d'une grande utilité à la famille dans cette occasion: elle courut donc le chercher. — Seigneur chevalier, lui dit-elle, au nom de Dieu, puisque votre métier est de vous battre pour les autres, venez, je vous en prie, sauver mon malheureux père, que, sans vous, deux scélérats vont sûrement assommer.

— Belle princesse, lui répondit gravement Don Quichotte, avec plaisir je vous octroyerais ce que vous me demandez; mais je ne le puis en ce moment: les règles de la chevalerie errante me défendent expressément d'entreprendre aucune aventure, que je n'aie mis à fin celle dans

laquelle je me trouve engagé, par ma parole donnée à l'auguste princesse de Micomicon. Afin, pourtant que vous ne doutiez point de mon zèle pour votre service, ni de ce que peut un bras tel que le mien, je vais tenter le seul moyen que je connaisse de concilier vos désirs et mes devoirs de chevalier. Retournez au champ de bataille, et engagez, de ma part, le seigneur votre père, à redoubler de valeur et d'efforts pour maintenir le combat, et disputer la victoire, pendant que j'irai solliciter, de madame la princesse de Micomicon, la permission de le secourir. Assurez-le que, si cette permission m'est accordée, quelle que soit sa détresse, je l'aurai bientôt tiré d'affaire.

— Jour de Dieu! s'écria Maritornes, qui était accourue aussi pour presser le secours, vous ne songez donc pas que, pendant que vous irez faire vos simagrées, ils auront dix fois le tems d'envoyer mon pauvre maître dans l'autre monde.

— Qu'importe, madame, pourvu que j'obtienne la permission qui m'est néces-

saire, répondit Don Quichotte; fût-il, comme vous le dites, dans l'autre monde, est-ce que je ne saurai pas l'en tirer, mort ou vif, à la barbe de cet autre monde tout entier? Est-ce que, d'ailleurs, je ne vous vengerais pas pleinement de ceux qui auraient eu l'audace de l'y envoyer?

= Comme Dorotée, impatiente de savoir ce qui se passait à l'écurie, rôdait alors aux environs, Don Quichotte l'aperçut, et vint se poser devant elle, un genou en terre. — Je supplie madame la princesse, lui dit-il, de trouver bon que son chevalier aille, de ce pas, porter loyale assistance au châtelain de céans, que l'on dit en notable détresse, dans un combat trop inégal.

= Dorotée, en reprenant son ton de gentille altesse, lui répondit qu'elle laissait le champ libre à sa généreuse valeur; et aussitôt le chevalier se releva, mit l'épée à la main, haussa son écu, et se précipita vers la porte, où, en effet, il trouva les deux quidams toujours aux prises avec le cabaretier, et le cabaretier

toujours recevant au moins deux gourmades, pour une qu'il donnait. Mais arrivé là, notre héros, au lieu d'attaquer, baissa les armes, et s'arrêta tout court, malgré les instances de l'hôtesse et de Maritornes, qui, les mains jointes, le suppliaient; et lui recommandaient, l'une son pauvre mari, l'autre son pauvre maître. — Je ne puis m'en mêler, mesdames, leur répondit Don Quichotte. Je ne vois à combattre ici, que de ces roturiers contre lesquels nul chevalier ne doit employer sa noble épée : faites appeler mon écuyer; comme, en cette qualité, il n'est point assujetti aux mêmes règles et tenu aux mêmes réserves que moi, c'est lui seul que regardent les aventures subalternes, telles que celle-ci.

= Et pendant que Don Quichotte s'expliquait ainsi, pendant que Maritornes, l'hôtesse et sa fille, faisaient vacarme et tempêtaient contre notre chevalier, qu'elles traitaient de lâche et de poltron, les coups de poing continuaient à pleuvoir sur le malheureux hôtelier. Laissons-

le dans cette fâcheuse position, puisqu'il n'y est que par sa faute, et pour avoir eu l'imprudence d'attaquer plus fort que lui; et, en attendant que quelqu'un l'en tire, revenons, à quelques pas de là, savoir ce que Don Louis répondait à l'Auditeur.

Le jeune homme eut d'abord beaucoup de peine à surmonter son embarras. Des soupirs, des larmes en abondance, mais pas un seul mot, furent, pendant les premiers instans, tout ce que l'Auditeur put en arracher. Enfin, encouragé par le ton d'intérêt et de bonté du pressant magistrat, Don Louis lui serra tendrement la main dans les deux siennes; et il lui dit, avec sentiment : — S'il est quelqu'un qui ait le droit de pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, c'est vous, seigneur; oui, c'est vous seul. . . . . Apprenez-donc, qu'une puissance irrésistible m'entraîne sur les pas de votre charmante fille. . . . Si c'est un crime, si, en l'adorant, je vous offense, n'en accusez que l'amour et ma destinée, et non pas moi, qui vous honore. . . . Ah!

le père de Claire, ne peut être à mes yeux que le plus respectable des mortels. Le reste du monde n'est plus rien pour moi. Claire est l'ame de ma vie, depuis l'instant où, pour la première fois, je la vis, à la faveur de notre voisinage à Madrid.... Mais, si les larmes qu'elle a pu voir couler de mes yeux, chaque fois que les siens ont rencontré les miens, ne lui ont pas appris que je l'adore, elle doit l'ignorer encore.... Jamais encore, ma bouche ne lui a prononcé un seul mot; jamais encore, le son de sa voix n'a frappé mon oreille.... Ah! si elle les avait comprises, mes amoureuses et brûlantes larmes! Si elles avaient touché son cœur! J'ai tout quitté pour la suivre; et je n'ai pris ces vêtemens que pour me soustraire plus sûrement aux recherches d'un bon père, que, peut-être, j'immole à mon amour: ils ne m'en ont point délivré. Mais croyez-en le serment que j'en fais entre vos mains, Seigneur: l'ombre se séparera du corps, la flèche rebroussera sur le chasseur, moi je cesserai de vivre,

avant que je cesse de suivre l'objet de mon amour..... Seigneur, vous connaissez mon nom, le rang et la fortune de mon père; vous savez que je suis son unique enfant. Il ne vous faut donc qu'un instant, pour juger si vous pouvez m'accepter pour l'époux de votre fille. Quant à mon père, si, d'abord, il désapprouvait mon choix, ou si mon choix contrariait ses vues sur ma destination, je lui montrerais Claire, il me verrait heureux; et j'en suis assuré, puisque je lui suis cher, bientôt il applaudirait à ma félicité.

=L'Auditeur, à son tour, se trouva très-embarrassé de répondre à l'amoureux Don Louis. Une confidence aussi imprévue, aussi importante, lui donnait à penser; mais les gestes, les regards, l'émotion de l'ardent jeune homme, le pressaient à outrance: — Mon bon ami, lui dit-il enfin, en l'embrassant, je vous sais gré de votre franchise; elle annonce une ame honnête, et vous m'intéressez vivement. Je ferai mes réflexions; et ce n'est pas, comme il vous le semble, l'affaire

d'un instant. En attendant, calmez-vous: allons retrouver vos gens; il faut qu'ils nous donnent la journée d'aujourd'hui, sauf à en dépêcher un, au plus vîte, à votre père, pour lui annoncer que vous êtes retrouvé.

— Mon père ! mon véritable père ! s'écria Don Louis.

= Et il ne put en dire davantage; mais ses caresses parlaient pour lui, et pénétraient l'Auditeur, qui, d'ailleurs, se sentait d'autant favorablement disposé, qu'il savait qu'un titre de Castille était destiné à Don Louis, et qu'il entrevoyait la possibilité d'obtenir le consentement de son père, au mariage désiré par le jeune homme.

Grâce, non pas à l'épée et à la valeur de Don Quichotte, mais à sa réthorique, la paix se rétablissait à la porte de l'hôtellerie. Notre héros était parvenu à convaincre les deux donneurs de coups de poing, que la prérogative de déloger sans payer sa dépense, ne pouvait leur appartenir; et ceux-ci protestaient, sur leur

honneur, qu'à tort on leur avait supposé cette intention; que même ils allaient pour compter amicalement avec l'hôte, lorsque, par ses invectives, il avait provoqué la rixe. D'un autre côté, les domestiques de Don Louis, le voyant avec l'Auditeur, avaient pris le parti d'attendre paisiblement ce qui en résulterait; de sorte que la tranquillité renaissait enfin par tout. Mais le démon de la discorde, ce malfaisant génie qui ne cherche que plaies et bosses, voulut et fit que ce barbier, sur lequel on se souvient que Don Quichotte avait conquis l'armet de Mambrin, et Sancho un bât tout neuf, arrivât en ce moment, monté sur son bel âne; et qu'en entrant à l'écurie pour y mettre pied à terre, il se trouvât nez à nez avec Sancho, qui, précisément alors, était fort occupé à rapetasser l'équipage de son grison chéri. Le barbier reconnut d'abord son bât entre les mains de Sancho; et, sans aucune explication préalable, il sauta dessus. — Ah! don brigand! s'écria-t-il, en tirant violemment le bât à

lui ; voilà donc qu'enfin je te retrouve! Allons, bandit! que, sur le champ, on me rende mon bât, mon plat à barbe, tout ce que tu m'as volé, bandit, sinon....

= Ici, le barbier fut interrompu et arrêté tout court, par un coup de poing dans les dents, de la façon de Sancho, et qui lui mit les mâchoires en sang, mais sans lui faire lâcher prise, quoique, de son autre main, Sancho travaillât vigoureusement pour rester seul nanti du bât que le barbier avait empoigné. Revenu de la surprise et de l'étourdissement que lui avait causé l'accueil de Sancho, le barbier se mit à crier : au secours, à la justice ; et il cria si fort, que tout le monde accourut à l'écurie. — Venez, venez, Messieurs, dit-il aux arrivans, vous êtes témoins que, parce que je reprends, comme de juste, mon bien là où je le retrouve, ce voleur de grand chemin a voulu m'assassiner.

= T'en as menti, riposta Sancho, toujours en tirant le bât à lui : t'en as

menti. . . . Je ne suis pas voleur de grand chemin ; je suis écuyer errant. . . . je ne t'ai rien pris. . . . C'est toi qui t'es laissé tout prendre, de bonne guerre, par Monseigneur Don Quichotte, mon maître. . . . *Ergo*, tu n'en tâteras plus.

= Don Quichotte, présent comme les autres, regardait, admirait et se pavanait de la vaillance de son écuyer, tant en défendant, qu'en attaquant; et, dès ce moment, il le tint décidément pour homme de cœur : il se promit même, *in petto*, de l'armer chevalier à la première occasion, persuadé qu'un pareil sujet ne pourrait qu'ajouter encore au lustre de la chevalerie errante.

Enfin, rebuté de l'opiniâtre résistance de Sancho, le barbier lâcha le bât, et se rabattit à s'en rapporter aux spectateurs. = Messieurs, leur dit-il, sauf votre permission, je vous prends pour juges entre ce bandit et moi. Comme il faut mourir un jour, c'est là mon bât ; je le reconnais comme si je l'avais fait moi même. Au reste, si vous en doutez, voici mon âne

qui, mieux que personne, peut vous en convaincre. Qu'on lui mette mon bât sur le dos; s'il ne lui va pas comme de cire, s'il ne lui colle pas comme un bas de soie, si l'on ne voit pas, clair comme le jour, qu'il a été fait tout exprès pour lui, je consens à n'être toute ma vie qu'un sot.... Et, ce n'est pas tout, Messieurs; c'est que, non seulement mon bât et toute sa garniture y ont sauté, mais jusqu'à mon plat à barbe : un plat à barbe de cuivre, tout neuf, qui n'avait pas encore étrenné, qui valait hardiment douze réaux: ils m'ont tout pris, tout volé!

= Don Quichotte sentit alors que l'imputation tombait à plomb sur lui, et qu'il ne lui convenait plus de rester simple spectateur. Il s'élança sur les deux champions, les saisit au collet, l'un d'une main, l'autre de l'autre, les sépara, prit le bât et le changea de place. — Messieurs, dit-il ensuite, que cette pièce reste là en évidence pour tout le monde, jusqu'à ce que je vous aye convaincus que cet animal n'est qu'un visionnaire : et vous

n'en pourrez pas douter, quand vous saurez que ce qu'il prend pour un plat à barbe, c'est le fameux, le véritable armet de Mambrin, que j'ai légitimement conquis sur lui en combat singulier; que je lui ai pris, comme j'en avais le droit, puisqu'il n'a su ni pu le défendre. Quant à ce prétendu bât, auquel, jusqu'à ce moment, je n'avais jamais touché, je n'entends point décider s'il est bât, ou s'il ne l'est pas. Je me borne à vous déclarer, que je me souviens, qu'après le combat, Sancho, mon écuyer, voyant ce poltron démonté et en fuite, me demanda permission de s'emparer du harnois du vaincu; et que j'y consentis formellement, ainsi que j'en avais le droit. Si ce harnois s'est métamorphosé en bât, c'est un événement dont je ne saurais que vous dire, sinon que l'on ne voit que trop fréquemment de ces étonnantes transformations dans les aventures de chevalerie errante..... Au surplus, mon enfant, continua-t il, en s'adressant à Sancho, pour qu'il ne reste aucun louche à

personne, va, cours me chercher mon armet; ces Messieurs le verront, et en jugeront eux mêmes.

— Hé, Monseigneur! répondit Sancho, si c'est sur cette autre pièce que vous comptez pour gagner notre procès, garre que l'armet n'ait autant la mine d'un plat à barbe, que le harnois de ce pauvre diable a l'air d'un bât.

— Va, te dis-je, répliqua Don Quichotte. Il serait par trop étrange, que rien dans ce château n'échappât à la malice des enchanteurs : je me flatte que, du moins, ils auront respecté mon armet.

= Sancho Pansa obéit, et rapporta le plat à barbe qu'il remit tristement à son maître. — Hé bien, Messieurs, s'écria Don Quichotte, en l'exhibant de tous côtés, qu'en dites-vous actuellement? ne faut-il pas avoir la berlue jusque dans la cervelle, pour voir et prétendre que c'est là un plat à barbe!.... C'est un armet, Messieurs, vous le voyez... Je jure, d'ailleurs, par l'ordre auguste dont je suis revêtu, que c'est là le même armet que

j'ai conquis sur ce chevalier ; que je n'y ai ni ajouté, ni retranché, ni changé la moindre chose.

— J'en jure aussi, moi, reprit Sancho ; et la preuve que c'est bien le même, c'est que depuis que Monseigneur l'a gagné, il n'a encore fait avec qu'une seule bataille : ce fut quand il lâcha ces chiens de galériens qui nous ont tant saboulés ; et sans ce cher plat.... arm.... plat.... armet à barbe, je vous promets que ce jour là, Monseigneur aurait été rasé net à coups de cailloux.

CHAPITRE XLIII.

Décision définitive sur l'armet de Mambrin et sur le bât. Nouvelles aventures.

Eh bien, Messieurs, reprit le barbier, si vous n'eussiez pas entendu vous-mêmes ces dignes gentilshommes-là, croiriez-vous qu'il soit possible de pousser l'impudence et l'obstination jusqu'à soutenir en

votre présence, qu'un plat à barbe qu'on vous met, qu'on vous retourne sous le nez, est un armet ?. . . .

— Oui je le soutiens, interrompit Don Quichotte, d'un ton fier et décidé. Et si quelqu'un (quelque chevalier s'entend) prétend le contraire, je me charge de lui prouver qu'il en a menti. Si ce n'est qu'un écuyer ou un roturier, qu'il se tienne pour dit, de ma part, qu'il en a menti et rementi mille fois.

= Maître Nicolas qui aimait à rire, à faire rire, et qui s'y entendait, jugeant que la scène pouvait devenir amusante, pour peu qu'on animât Don Quichotte, en se rangeant de son bord, prit alors la parole. — Monsieur mon confrère, dit-il au barbier, il est bon que vous sachiez, que moi aussi je suis du métier; que depuis vingt ans j'ai en poche, et en bonne forme, ma patente de barbier; et que, sans vanité, je connais à fond, autant que barbier qui soit au monde, tous les instrumens de l'art, grands et petits. Je vous dirai de plus, qu'en ma jeunesse je

fus long-tems soldat ; que, par conséquent, en fait d'armet, de morion, de salade, de quelque pièce que ce soit d'une armure militaire, je dois en savoir autant que tout autre. Or donc, après avoir suffisamment examiné l'outil que nous voyons tous entre les mains de ce vaillant chevalier, je dis que ce n'est point un plat à barbe, que même il y a loin de cet outil à un plat à barbe, presqu'autant que du blanc au noir. Je dois néanmoins, convenir aussi, que ce n'est point tout à fait un armet ; mais j'affirme, que c'est bien réellement une partie d'armet....

— En effet, interrompit Don Quichotte, d'un ton de jubilation, il en manque la moitié.... oui, je conviens qu'il manque la visière.

— Cela est vrai, reprit le curé, qui pénétrait la facétieuse intention de maître Nicolas.

— Cela est vrai, s'écrièrent successivement, et dans la même vue, Cardénio,

Don Ferdinand et ses camarades. L'Auditeur même, quoique trop occupé de Don Louis, pour s'amuser beaucoup de cette parade, voulut y contribuer aussi de son mot, et dit comme les autres.

— Hé, sainte mère de Dieu ! reprit alors le barbier turlupiné, tant d'honorables personnages peuvent-ils donc s'accorder à dire que c'est là un armet ! Je me donne au diable, s'il n'y a pas de quoi mettre à *quia* toutes les universités de l'Espagne.... Comme cela, Messieurs, si mon plat à barbe est un armet, par la même raison, mon bât d'âne sera donc un harnois de cheval ; car ce long gentilhomme bardé, semble le vouloir aussi?

— J'avoue, répondit Don Quichotte, qu'il me paraît n'être qu'un bât ; mais j'ai des raisons majeures d'en douter; et je répète que, sur cet article, je me récuse.

— Cependant, Seigneur Don Quichotte, dit le curé, c'est à vous seul, ici, qu'il appartient de décider ; car, vous présent, ni ces Messieurs, ni moi, ne

pouvons être compétens sur une question de chevalerie; et celle-ci, certainement, en est une véritable.

— Votre réflexion est juste, répondit Don Quichotte: mais je vous observe, Messieurs, qu'après tout ce qui m'est arrivé dans ce château, où me voici pour la seconde fois, je ne puis, sans imprudence, prononcer affirmativement, même d'après le témoignage de mes sens, sur tout ce qui s'y passe de relatif à moi. Je n'ai cessé d'y voir de si étranges transformations, d'y essuyer de si surprenantes contrariétés, qu'il m'est démontré que tout ce qui me concerne, y est maquignoné par les enchanteurs. La première fois, j'y fus horriblement tracassé par un invisible enchanteur Maure, qui paraît faire ici sa résidence; et ses gens y lutinèrent assez rudement mon écuyer: cette fois-ci, je n'ai pas été plus ménagé; car, la nuit dernière encore, je me suis trouvé, pendant près de deux longues heures, accroché par ce bras à un balcon fort

élevé, sans que j'aye pu pénétrer, ni le pourquoi, ni le comment d'une si disgracieuse aventure. Jugez, d'après cela, Messieurs, si je dois ici me défier des apparences; si je puis y asseoir solidement un jugement, sur-tout sur une chose qui n'est rien moins qu'évidente. Je me borne donc à soutenir, que mon armet n'est point un plat à barbe : sur ce point je suis intimement convaincu. Quant à cette autre pièce, je ne prononcerai point, si elle est harnois ou bât, et je m'en tiens à votre décision. Il est à croire que n'étant point armés chevaliers comme moi, comme moi vous n'êtes point en but aux manœuvres des enchanteurs de céans; qu'ainsi, vous y verrez les choses telles qu'elles sont réellement, et non pas telles qu'elles me paraissent être.

— Le seigneur Don Quichotte a raison, reprit Don Ferdinand : c'est à nous, en effet, à juger cette affaire; et, pour y procéder en bonne forme, je vais prendre, en particulier, l'avis de chacun de nous,

et vous en rendre fidelle compte. En cas de diversité d'opinions, la majorité, comme vous savez, devra faire la loi.

= Pour tous ceux qui, connaissant l'état de la tête de Don Quichotte, avaient le mot de la chose, la scène était vraiment risible; mais pour les autres, pour les gens de Don Louis, pour Don Louis lui même, et pour trois archers de la Sainte Hermandad qui venaient d'arriver, elle était d'une absurdité si visible, si inconcevable, qu'ils étaient bien plus disposés à s'en impatienter qu'à s'en amuser. Ensorte que, partie des spectateurs riait sous cape, et l'autre haussait les épaules, pendant que Don Ferdinand, avec gravité, passait de l'un à l'autre, et faisait semblant de demander à chacun ce qu'il pensait du joyau en litige. Il s'adressa, d'abord, à tous ceux qu'il savait dans le secret; et, comme ils faisaient la majeure partie de l'assemblée, il évita les autres, en prononçant hautement, que toutes les opinions déjà recueillies étaient unanimement d'accord, et qu'il était

inutile d'aller plus loin, puisque la majorité se trouvait décidée.

—Ainsi, bonhomme, continua-t-il, en s'adressant au barbier, je vous déclare que ces Messieurs et ces Dames, jugent, comme moi, que c'est là un véritable harnois de cheval de race; que, de plus, il faut avoir perdu la tête pour s'y méprendre. Je prononce donc, que, malgré vous et malgré votre âne, c'est un harnois, et non pas un bât; et, au surplus, que, mal à propos, vous avez soutenu la contestation.

— Que je perde ma part entière de paradis, s'écria le barbier, confus et dépité, si vos seigneuries ne se blousent toutes; si de mes deux yeux je ne vois mon bât, comme je vous vois vous mêmes face à face!.... Voilà, voilà pourtant comment on juge aujourd'hui; voilà comment les juges estropient la justice.... Mais, je n'en dis pas davantage; suffit que je m'entende.... Encore, si j'étais ivre, du moins pourrais-je penser que c'est moi qui vois à l'envers; mais Dieu

sait, que de la journée je n'ai ni bu ni mangé... Malheureux pécheur que je suis !

= Les jérémiades du pauvre barbier, n'étaient pas moins risibles que les extravagances de Don Quichotte, qui lui coupa la parole, pour lui dire, froidement, qu'il fallait enfin en finir ; qu'il était tems et juste que chacun restât paisible possesseur de sa chose ; qu'ainsi le voulait le destin.

— Par ma foi ! s'écria l'un des valets de Don Louis, si ceci n'est pas une farce faite à plaisir, plus fin que moi sera celui qui comprendra comment tant d'honorables personnages, qui sont ou qui paraissent être dans leur bon sens, s'accordent à se refuser à l'évidence. Quant à moi, que le diable m'emporte si tous les juges de ce monde me persuaderaient que je ne vois pas là un bassin de barbier, et un bât d'âne.

— Vous risqueriez pourtant de vous tromper, reprit le curé : car ce pourrait encore être un bât de bourique.

— Eh ! camarade ! s'écria l'un des

archers, que la scène impatientait fortement, à quoi bon tant de paroles? Eh! pardieu oui, c'est un bât; j'en réponds, moi, que c'est un bât; et qu'il faut être soûl pour ne pas le voir.

— Vous en avez menti, belître, et je vais vous le prouver, riposta Don Quichotte furieux, en alongeant droit sur la tête de l'archer, un vigoureux coup de sa lance, dont, comme on sait, il ne se séparait jamais.

= Par bonheur, l'archer fut assez adroit pour se détourner à propos; et la lance au lieu de lui fondre sur le chef, suivant l'intention de notre héros, se rompit en éclats à ses pieds. Les autres archers, irrités de se voir attaquer dans la personne de leur camarade, firent aussitôt retentir le cri terrible, de *main forte à la Sainte Hermandad.* L'hôte, en sa qualité de *Familier du Saint Office*, ne pouvant se refuser à cet appel, courut prendre sa baguette et son épée, et revint se poser en bataille à côté de ses confrères. Les valets de Don Louis se rangèrent autour

de lui, pour l'empêcher de s'échapper à la faveur de la bagarre qui se préparait. Le barbier débâté, croyant l'occasion propice, se jeta sur son bât, espérant profiter du tumulte, pour le souffler à Sancho; mais déjà le prévoyant et brave Sancho, le tenait empoigné si ferme et si bien, qu'il n'y eut pas moyen. Quant à Don Quichotte, il tomba sur les confrères, l'épée à la main; et, à ce signal, la bataille devint générale: tous, les uns pour attaquer, les autres pour se défendre, se précipitèrent dans la mêlée; à l'exception de Don Louis, qui en était réduit à se débattre, de toutes ses forces, entre les bras de ses gens, pour pouvoir aller, avec Cardénio et Don Ferdinand, soutenir l'intrépide chevalier. Le bon curé criait holà, tant qu'il avait de poumons. L'hôtesse s'égosillait; sa fille pleurait; Maritornes hurlait; Dorotée perdait la tête, et Lucinde la tramontane; Claire s'évanouissait; le barbier gourmait Sancho, Sancho le rendait au barbier; Don Louis débitait force coups de poing à ses

valets, pour tâcher de s'en débarrasser; et le grave Auditeur, lui-même, s'agitait contr'eux, et les aurait volontiers frappés, pour garantir le jeune homme de quelque riposte irrespectueuse de leur part. Don Ferdinand, les genoux sur le ventre d'un archer, Cardénio dans la même posture sur un autre, étrillaient, de main de maître, chacun son homme; l'hôte, voyant ses confrères dessous, criait, à tue tête, au secours de la Sainte Hermandad: en sorte que le bruit des coups de toute espèce, les hurlemens des battus, les imprécations des battans, et les cris des spectateurs et spectatrices, formaient un tintamarre vraiment infernal.

Heureusement, ce spectacle de battans et de battus groupés de tous côtés les uns sur ou contre les autres, rappela dans l'imagination de Don Quichotte, au plus fort du combat, le tableau si connu des fureurs de la Discorde dans le camp d'Agramante. A cette idée, il cessa de frapper, il gonfla ses poumons et ramassa toutes ses forces pour se faire entendre.

—Qu'on s'arrête, s'écria-t-il. Que cha-
un pose les armes, se calme et m'écoute,
il ne veut à l'instant périr de ma main !
=La voix de notre héros, alors, était
lus qu'humaine; elle aurait couvert le
ruit du tonnerre : elle suspendit l'ac-
on de tous les combattans. — Ne vous
i-je pas dit, nobles guerriers, continua-
il, que ce château était enchanté; qu'il
tait habité par une légion de diables?
oyez, qu'il leur a suffi d'un tour de main
our transporter la Discorde du camp
'Agramante ici ! voyez comme elle y dé-
loie toutes ses fureurs ! comme, de tous
ôtés, on y combat à outrance ! comme
es armes y étincellent de toutes parts !
vec quel acharnement, et les guerriers
t leurs fiers coursiers y disputent la vic-
oire, sans, cependant, trop savoir pour-
uoi, car, au fond, nous ne nous enten-
lons point... Il est tems de mettre un
erme à ces sanglans désordres. Vous,
eigneur Auditeur, prenez le rôle d'A-
gramante : vous, M. le curé, celui du
oi Sobrino, et tâchez, à vous deux, de

nous remettre en paix. La plus sotte des sottises, est de s'entretuer ainsi pour de misérables vétilles.

= Les archers, quoiqu'ils ne comprissent rien au beau dire de Don Quichotte, avaient été si rudement étrillés par Cardénio, don Ferdinand et ses camarades, que, tout piqués qu'ils étaient, ils se prêtèrent sans peine à une cessation d'hostilités. Le barbier débâté venait d'en être pour la majeure partie de sa barbe, sans avoir pu récupérer son bât; et convaincu qu'il n'avait rien à gagner que des coups, en se battant plus long-tems, il ne se fit pas presser pour se tenir tranquille. Quant à Sancho, toujours docile aux volontés de son maître, il obéit sur le champ. Les quatre domestiques de Don Louis, ne demandant que la paix, l'hôtelier seul fit un peu le mutin, et prétendit que puisqu'on y était, il fallait une bonne fois rosser, si bien qu'il n'y revînt plus, cet enragé de fou qui, à toute heure, mettait la maison sans dessus dessous. Mais il s'en tint à la menace,

et bientôt tout fut appaisé. Le bât, donc, resta définitivement harnois; le plat à barbe, armet; et l'hôtellerie, château, dans l'imagination de Don Quichotte.

La bagare ainsi calmée, grâce aux efforts de l'Auditeur et du curé, les domestiques de Don Louis recommencèrent de plus belle, à le presser de revenir chez son père : mais le jeune homme paraissant plus disposé que jamais, à se faire mettre en pièces plutôt qu'à leur céder, l'Auditeur inquiet de ce qui pouvait en résulter, s'en ouvrit au curé, à Cardénio et à Don Ferdinand, en leur communiquant aussi ce qui s'était passé entre cet intéressant jeune homme et lui. Il fut convenu que pour arranger les choses à la satisfaction de tous, Don Ferdinand se ferait connaître aux domestiques, et leur déclarerait qu'il avait dessein de garder Don Louis pendant quelques jours. Ils n'osèrent, en effet, contrarier le désir d'un aussi grand seigneur : très-satisfaits même de savoir leur jeune maître en aussi honorable compagnie, ils se

rabattirent à demander que l'un d'eux restât près de lui pour le servir, pendant que les autres iraient bien vîte porter à son père la nouvelle rassurante que son fils n'était rien moins que perdu.

Ainsi se débrouilla par les soins d'Agramante, et par la prudence du roi Sobrino, cette inextricable complication de querelles et d'intérêts divers. Mais l'indomptable ennemie du repos des humains, l'insatiable Discorde, toujours avide de sang et de carnage, n'avait pas encore épuisé tous ses moyens ; et avant de céder, elle voulut tenter encore d'exciter de nouveaux combats.

Dès l'instant que Don Ferdinand s'était fait connaître, les archers confus de s'être mesurés avec lui, et bien persuadés que de quelle manière qu'eût tourné la bataille, il n'aurait pu que leur en mal arriver de la part d'un seigneur de cette volée, avaient balbutié quelques excuses qui ne les avaient point rassurés : et dans la crainte qu'il ne lui vint envie de les châtier de leur audace, ils se disposaient

à déguerpir au plus vîte, lorsque l'un d'entr'eux, celui précisément qui avait eu l'honneur d'être foulé aux pieds et si bien frotté par Don Ferdinand, alla se rappeler, en considérant attentivement Don Quichotte, que dans le nombre des ordres dont il se trouvait porteur pour arrêter divers bandits, il y en avait un (ainsi que Sancho l'avait judicieusement prévu dans le tems), contre un certain soi-disant chevalier errant, convaincu d'avoir, sur le grand chemin, attaqué les gardes et brisé les fers d'une bande de galériens. Frappé de cette idée, l'archer, pour éviter une méprise, voulut, avant tout, s'assurer si la tournure et les traits de Don Quichotte s'accordaient avec le signalement détaillé sur le mandat d'arrêt. Il tira de son sein une liasse de parchemins; il y chercha celui qui concernait le soi-disant chevalier errant, le déploya, et se mit à le déchiffrer en homme qui ne sait pas lire bien couramment. Néanmoins il en vint à bout à force d'épeler; à chaque mot qu'il

décrochait, il jetait les yeux, du parchemin sur Don Quichotte, pour confronter la personne avec le signalement, trait pour trait; et quand, d'après cet examen, il se fut bien convaincu qu'il ne se méprenait point, il acosta son homme, et le saisit au collet, si ferme, si près du col, qu'il faillit lui couper subitement la respiration. — Main forte à la Sainte Hermandad, s'écria-t-il, je tiens notre homme: et pour qu'on voie que c'est lui-même, ajouta-t-il en présentant à la compagnie le parchemin qu'il tenait de sa main gauche, je demande qu'on examine cet ordre, en vertu duquel je suis chargé d'arrêter, par tout où je le trouverai, ce détrousseur de grand chemin.

= Le curé tout déconcerté, prit lui-même le parchemin, le lut, et reconnut que l'archer disait vrai. Quant à Don Quichotte, on juge aisément que son premier mouvement, en se sentant saisi de la sorte, fut un horrible mouvement de rage; que tous ses os en craquèrent de fureur; et qu'en ramassant tout ce

qu'il avait de vigueur, à son tour et de ses deux mains réunies, il empoigna l'archer à la gorge, résolu de l'étrangler sans miséricorde. L'hôtelier, obligé, par état, de porter tout secours à ses confrères, à toute réquisition, courut encore une fois se ranger de leur bord. L'hôtesse, qui vit son mari engagé, ou prêt à l'être, dans une nouvelle batterie, jeta de nouveaux cris; Maritornes accourut et fit chorus; la jeune fille la suivit en implorant Dieu, tous ses saints, et l'assistance de toute la compagnie en faveur de son père. Sancho dépité, lâcha le plus furieux juron contre les enchanteurs, et contre ce maudit château où il n'y avait pas moyen de vivre en paix pendant un quart d'heure. Don Ferdinand, de son côté, et ses camarades, couraient au plus pressant; et pour éviter mort d'homme, ils travaillèrent et parvinrent, non sans beaucoup de peine, à détenailler d'une part la gorge de l'archer, de l'autre le cou de Don Quichotte. Mais les archers n'en persistèrent pas moins dans

l'intention de saisir leur homme : ils déclarèrent catégoriquement et du ton le plus décidé, qu'il le leur fallait mort ou vif; et qu'au nom du roi et de la Sainte Hermandad, ils sommaient tous et un chacun de les aider à prendre et garotter cet insigne brigand, dûment jugé et condamné par justice.

Don Quichotte ne pouvant tomber sur les archers, parce qu'on le tenait ferme, leur souriait dédaigneusement en écoutant cette déclaration. — Ville canaille! leur répondit-il : remettre en liberté des malheureux qui étaient enchaînés comme des chiens, délivrer des prisonniers, protéger les opprimés, secourir les faibles, relever les abattus par tout où je les trouve; tout cela, suivant vous autres, c'est détrousser sur les grands chemins ! Je ne devrais pas, au reste, m'étonner de votre méprise : ce n'est pas à des gens de votre espèce, à d'ignares butors tels que vous, qu'il peut être donné d'apprécier le mérite des fonctions de la chevalerie errante. Mais, du moins, doit-on vous apprendre à respecter l'ombre, à plus forte rai-

son la personne d'un chevalier errant. Parlez-donc, brigands vous-mêmes, détrousseurs de grands chemins au nom de votre Sainte Hermandad ! quel est l'écolier, le sot novice, qui a fait la bêtise de signer un mandat d'arrêt contre moi? Devait-il ignorer que les chevaliers errans ne sont ni de son ressort, ni de celui d'aucune espèce de tribunaux : que nous n'avons d'autres règles à suivre, que notre volonté ; d'autre avocat, que notre épée ; d'autres juges, que nous-mêmes? Quel imbécile, je le répète, peut ignorer qu'il n'y a pas de titres de noblesse capables de conférer autant de prérogatives et d'immunités, que l'admission dûment célébrée dans l'ordre auguste de la chevalerie errante? Quel chevalier errant, en effet, à jamais payé *taille, capitation, alcavala, pantoufles de la reine, monnaie de loi, port ou péage?* Osa-t-on jamais lui demander la façon d'un habit ou de toute autre chose à son usage personnel? S'il s'arrête dans un château ou ailleurs, y est-il jamais question de sa

dépense? Que dis-je; est il des monarques sur terre, qui ne s'honorent de l'asseoir à leur table? Est il des belles qui n'ambitionnent la gloire de l'enchaîner à leur char, et ne soient toujours disposées à se rendre à ses vœux? Enfin, ajouta-t-il en haussant encore le ton, il n'y a pas de chevalier errant, il n'y en a jamais eu, jamais il n'y en aura, qui ne soit en état, seul, d'appliquer quatre cents coups de bâton à quatre cents archers comme vous, qui seraient assez audacieux pour oser lui barrer le passage.

CHAPITRE XLIV.

Conclusion de l'aventure des archers. Terrible colère de notre digne chevalier.

Pendant que notre héros pérorait et tapageait ainsi, le curé raisonnait les

archers, de son mieux, et cherchait à les engager à ne donner aucune suite à leur mandat d'arrêt, en leur alléguant que la folie de Don Quichotte n'était que trop constatée, et par ses actions, et par ses discours; en leur observant, d'ailleurs, que, quand même ils parviendraient à le saisir, il serait immédiatement, comme fou, remis en liberté, conformément à la loi. Le porteur du parchemin objectait, qu'il n'avait ni charge ni pouvoir pour juger si Don Quichotte était ou n'était pas fou; que sa besogne d'archer, était d'exécuter les ordres de justice; et qu'une fois l'homme pris, il serait fort indifférent à tous archers, qu'on le relâchât ou qu'on ne le relâchât point.

— Au fait, cependant, reprit le curé, d'un ton ferme, pour cette fois ci, vous ne l'aurez pas: je vous avertis, comme humainement je le dois, qu'il n'est pas homme à se laisser prendre; qu'il vous en arriverait malheur, et que vous risqueriez beaucoup pour rien.

=Et, en effet, Don Quichotte seconda si bien le curé; il fit et débita tant d'extravagances, qu'à la fin les archers, convaincus qu'il faudrait être plus fou que lui pour douter de sa folie, jugèrent convenable, à tous égards, de ne point passer outre, et de se désister de leur prétention. Ils s'appaisèrent donc; et pour prouver que c'était de bonne foi et sans retour, ils voulurent appaiser aussi l'interminable querelle qui se ranimait à tout instant entre Sancho Pansa et le barbier débâté. En leur qualité de gens de justice, ils proposèrent leur arbitrage, et que chacun y mît du sien pour terminer à l'amiable. D'après leur avis, Sancho rendit les sangles et le licol, et garda le bât; de sorte, que si ni l'un ni l'autre ne fut entièrement satisfait, du moins, aucun des deux ne fut pleinement mécontent. Quant à l'armet de Mambrin, le curé se chargea d'arranger aussi l'affaire; et sans que Don Quichotte s'en aperçût, il le paya huit réaux au barbier, qui s'en contenta, qui offrit

même d'en donner quittance en forme, avec renonciation expresse à toute propriété sur ledit plat à barbe.

Ces grands intérêts se trouvant ainsi définitivement réglés, il n'existait plus dans l'hôtellerie le moindre sujet de querelle, et la fortune y souriait enfin à tous nos amans et à tous nos braves. La jeune Claire, sur-tout, était au comble de ses vœux, et la satisfaction de son cœur embellissait encore sa jolie figure. Zoraïde n'avait rien compris aux événemens dont elle venait d'être témoin; elle les avait jugés seulement d'après les mouvemens de la physionomie de son cher espagnol, sur laquelle et ses yeux et son ame étaient toujours inséparablement attachés. L'hôtelier seul avait, ou plutôt feignait, d'avoir encore de l'humeur : il avait entrevu comment le curé s'y était pris pour calmer le barbier, et il en avait conclu que le moyen de tirer bon parti de la circonstance, était d'avoir l'air de se fâcher un peu. Il le prit donc sur le haut ton, pour demander l'écot

de Don Quichotte ; *item* le vin répandu par le fou, et le rapiècetage des outres ; et jura sur son Dieu, que ni l'âne ni Rossinante ne sortiraient qu'il ne fût payé jusqu'au dernier maravédis. Mais le bon curé régla tout à sa satisfaction. Don Ferdinand paya, quoique l'Auditeur prétendit lui disputer l'avantage de faire cette générosité, et tout le monde, alors, fut content. Ainsi, l'hôtellerie qui naguère présentait le tableau du camp d'Agramante, en proie à toutes les fureurs de la Discorde, se trouvait enfin, grâce à la prudence du curé et aux libéralités de Don Ferdinand, pacifiée aussi complétement que le fut le monde, du tems d'Auguste.

Don Quichotte voyant ses affaires et celles de son écuyer heureusement terminées, libre, enfin, de tout embarras, ne songea plus qu'à continuer son voyage à Micomicon, pour y mettre à fin aussi, la fameuse aventure dans laquelle il s'était engagé. A cet effet, il s'en vint gravement se poser à deux genoux devant

Dorotée, qui, préalablement à toute explication, s'efforça de le relever, et lui fit défense, en lui mettant la main sur la bouche, de dire un seul mot tant qu'il serait dans cette attitude. Le chevalier se releva donc, mais en protestant que ce n'était que par obéissance. Ces préliminaires dûment exécutés, Don Quichotte prit la parole, et dit: — Un axiome incontesté nous apprend, belle princesse, que la diligence enchaîne les succès; et véritablement, l'expérience démontre que les entreprises les plus scabreuses, réussissent presque toujours à qui les suit promptement et sans relâche. C'est sur-tout dans la périlleuse carrière des combats, que ce principe est certain : un instant y décide la victoire en faveur du plus actif; elle est toujours pour celui qui peut attaquer l'ennemi avant qu'il ait eu le tems de disposer tous ses moyens de défense. Ceci, haute et précieuse princesse, tend à vous convaincre, que notre halte en ce château, déjà fort prolongée, n'avance

point nos affaires; qu'elle peut même leur préjudicier irréparablement. Qui sait, en effet, si le géant, votre usurpateur, n'a pas à votre suite des intelligences, des espions qui l'instruisent de ma marche? Si, en ce cas, il ne prendra pas le parti d'employer le tems que nous perdons ici, à se retrancher dans quelque forteresse inaccessible, contre laquelle ni la force de mon bras, ni l'impétuosité de mes attaques ne pourraient absolument rien? Prévenons ses desseins par notre diligence, Madame; partons.... partons à l'instant même: votre intérêt d'accord avec mes désirs, vous commande de me mettre, enfin, en face de votre ennemi; c'est là que je brûle de vous servir.

= Don Quichotte, en finissant cette harangue, baissa respectueusement la tête, en attendant la décision de la belle infante, qui prit de son mieux les manières et le ton de son chevalier, pour lui répondre. — Je vous rends grâce, Seigneur, lui dit-elle, de l'intérêt que

vous continuez de prendre à mes malheurs. Je n'en attendais pas moins de l'illustre protecteur des opprimés et des orphelins. Plût au ciel, Seigneur, que vos généreuses intentions soient bientôt couronnées par le succès! Il m'est témoin, ce ciel que j'implore, que si j'ambitionne le rang auguste qui me fut ravi, c'est principalement parce que j'y pourrais, mieux qu'ici, vous prouver, Seigneur, qu'il existe encore des femmes reconnaissantes. Ordonnez vous-même notre départ, Seigneur; je n'ai de volontés que les vôtres: l'infortunée qui vous remit ses destinées, qui vous confia jusqu'à sa personne; celle qui ne peut obtenir que de votre bras invincible la restitution de sa couronne, n'ira sûrement pas contrarier les mesures que vous aurez adoptées pour sa défense.

— Avec l'aide du Dieu tout-puissant, répliqua Don Quichotte, je releverai l'illustre princesse qui daigne s'humilier ainsi devant moi. Je la rétablirai sur le trône de ses pères.... Que notre départ

ne soit donc plus différé.... Mais, Madame, que le chemin va me paraître long.... Partons ; l'impatience de vous servir, les risques du moindre retardement, me donneront des ailes... Non le ciel n'a rien créé, l'enfer ne déchaînera rien qui soit capable de m'intimider.... Allons, Sancho, selle-moi Rossinante, bâte ton âne, et dispose le palefroi de la princesse : prenons congé du châtelain et de sa noble compagnie, et partons.

— Seigneur, Seigneur, reprit Sancho, en tournant lentement la tête de l'une à l'autre épaule : je ne sais, mais il y a dans tout ceci plus à voir que vous ne pensez. Gare anguille sous roche. Sauf le respect que je dois à tout le monde ici, j'y sens quelque chose qui ne sonne pas bon pour vous.

— Maraut! s'écria Don Quichotte! y a-t-il au monde *sonnerie* capable de m'arrêter une minute, quand je marche à l'ennemi!

— Ho, reprit Sancho, si votre sei-

gneurie se fâche, c'est fini, je me tais. Pourtant, en fidelle écuyer, je suis, en conscience, obligé de dire à mon seigneur et maître, ce qui me semble l'intéresser de si près.

— Parle donc tant que tu voudras, répliqua Don Quichotte : mais je te le répète, ne crois pas m'intimider. Si tu as peur, fais le poltron tant qu'il te conviendra; je te previens, que moi qui ne le suis pas, je n'en ferai pas moins ce que j'ai résolu.

— Eh ! ce n'est pas là que gît le lièvre, reprit Sancho : et puisqu'il faut vous parler clair, je vous dirai.... sauf révérence néanmoins.... que je suis presque comme sûr, que cette princesse qui se dit, et que nous croyions reine du grand royaume de Micomicon, ne l'est pas plus que la mère qui m'a engendré : que si elle l'était tout de bon, elle serait mieux élevée ; elle se tiendrait plus ferme ; on ne la trouverait pas à tout bout de champ bras dessus, bras dessous, et par trop apprivoisée avec un certain quelqu'un,

qui, de son côté, m'a tout l'air d'y être pour la bonne moitié de la chose.

= Dorotée rougit jusqu'au blanc des yeux, de la naïve crudité de Sancho. Il était vrai que son ardent jeune époux, à tout instant lui dérobait des baisers assez mal disputés ; que, plus d'une fois, Sancho s'était trouvé à portée de le remarquer ; et Sancho avait très-bien pu juger, que ce n'était pas là le ton de dignité convenable à la reine d'un royaume aussi grand que celui de Micomicon. Elle ne se dissimula donc pas qu'il n'avait pas tout à fait tort : mais trop embarrassée de lui répliquer, elle trouva plus prudent de se taire, et sur-tout plus plaisant de lui laisser dire tout ce qu'il avait sur le cœur : et, en effet, il ajouta : — Ce n'est pas, pourtant, Monseigneur, que je veuille me mêler de ce que font les autres : mais tout ceci me donne à penser, qu'après que nous aurons encore arpenté des milliers de lieues à travers champs, passé bien des mauvaises nuits, pour nous refaire de jours plus méchans en-

core, si cet égrillard qui passe ici son tems à cajoler notre dame, se met en tête de récolter ce que nous aurons semé, et en vient à bout, comme je l'en crois bien capable; ma foi, ce ne serait pas trop la peine de me tant presser pour bâter mon âne, et pour seller Rossinante et le palefroi. Au bout du compte, mieux vaudrait encore rester tranquilles ici, que d'aller nous échiner pour une dévergondée.

= Quelles expressions pourraient rendre la colère de Don Quichotte, à ce dernier mot de son imprudent écuyer! Elle fut telle, qu'il en perdit d'abord l'usage de la parole. Mais ses yeux étincelans lancèrent feux et flammes, jusqu'à ce que sa langue se dégourdit. — Vil veillaque! s'écria-t-il, enfin, d'un ton de voix rauque, et à demi étouffé. Détestable veillaque!... Infernal vaurien!... effronté garnement! insigne animal!... méchante bête!... grossier calomniateur!... En ma présence, malheureux! en présence de ces illustres dames, tu oses lâcher de

pareilles insolences ! d'aussi exécrables méchancetés ! . . . Tu n'as pas craint d'en concevoir seulement la pensée ! . . . Sors d'ici, monstre de nature ! fuis à jamais de devant mes yeux : va, tu n'es qu'un immonde réceptacle de calomnies atroces, de sales malices, d'extravagantes faussetés. . . . Manquer ainsi, devant moi, à de royales personnes ! . . . Sors. . . sors, te dis-je, ou redoute toute mon indignation.

= Et, après avoir lancé cette foudroyante sentence, il fronça les sourcils, gonfla ses joues, roula des yeux furieux, et frappa du pied à plusieurs reprises : signes manifestes, qu'en effet son sang bouillonnait de colère. A ces démonstrations redoutables, le pauvre Sancho stupéfait, aurait voulu être à cent pieds sous terre, et n'osa répondre une seule syllabe : tremblant comme la feuille, il tourna le dos, et se hâta de s'éloigner de la présence de son très-courroucé seigneur et maître.

L'adroite Dorotée, qui savait à mer-

veille assouplir l'humeur et calmer les emportemens de notre héros, prit la parole si tôt qu'elle vit Sancho hors de danger. — Seigneur de la Triste Figure, lui dit-elle, je vous conjure de ne point trop vous irriter de l'indiscrétion de votre écuyer, et d'écouter ce que je dois vous dire en sa faveur. Je connais la pureté de son cœur, l'honnêteté de sa conscience. Il est trop bon chrétien pour calomnier personne. Je crois donc, j'affirmerais même, que ce brave homme n'a pas autant de tort qu'il nous le semble. Vous savez, comme nous, Seigneur chevalier, que ce château est plein d'enchanteurs; que tout y est transformé, métamorphosé, défiguré au gré de leur malice. Il est donc très-possible, que, par quelqu'infernal sortilége de leur façon, et pour me jouer un mauvais tour, ils aient réellement fait voir, à ce pauvre Sancho, ce qui lui a donné de moi si mauvaise opinion.

— Par le Dieu tout-puissant, Madame, s'écria Don Quichotte, votre Altesse a deviné juste!.... Oui..... les maudits

enchanteurs auront ébloui ce malheureux par quelque vision diabolique... Autrement, impossible à lui, sans doute, d'avoir vu ce qu'il dit avoir vu. Je sais qu'il est bonhomme, sans malice, plein de candeur; qu'il est incapable de porter faux témoignage contre qui que ce soit.

— J'en suis certain aussi, reprit Don Ferdinand ; et je vois que nous avons trouvé le mot de l'énigme. Il est donc de toute justice, Seigneur Don Quichotte, que vous le pardonniez, et le receviez en grâce, *sicut erat in principio ;* c'est-à-dire, dans le même état où il était auprès de vous, avant que les maléfices des enchanteurs lui eussent troublé la vue.

= Don Quichotte répondit qu'il le pardonnait de bon cœur: et le curé, bien vîte, alla chercher Sancho, qui s'approcha l'oreille basse, et vint, humblement, se mettre à deux genoux aux pieds de son maître, en lui demandant tristement sa main à baiser. Don Quichotte la lui tendit avec bonté ; Sancho la baisa, la lui rendit, et lui demanda de plus sa bénédiction

paternelle, que Don Quichotte lui administra de la meilleure grâce possible. — Maintenant, mon enfant, lui dit-il avec douceur, tu vois s'il est vrai, comme je te l'ai souvent fait remarquer, que les enchanteurs touchent à tout dans ce château.

— Oui, mon bon seigneur, je le crois comme vous, répondit Sancho. J'en excepte pourtant mon aventure de la couverture; pour celle là, je suis sûr qu'elle a été bon jeu bon argent.

— Ne le crois pas plus de celle là que de toute autre, reprit Don Quichotte. Tu sais bien que si elle eût été réelle, je t'en aurais vengé sur le champ, et, qu'à présent même, je t'en vengerais encore. Mais, ni alors, ni à présent, je n'ai vu ni ne vois à qui m'en prendre; preuve que ce n'était que de l'enchantement.

= A ce propos, chacun désira savoir ce que c'était que cette aventure; et l'hôtelier ne se fit pas presser pour raconter, dans le plus grand détail, la danse de

Sancho sur la couverture. Ce récit amusa tout le monde, à l'exception de Sancho, qui en était tout honteux, quoique son maître soutint toujours que ce n'était qu'un tour des enchanteurs. Au reste, Don Quichotte eut beau dire, tout simple qu'était Sancho, dans le fond de l'ame il resta convaincu à jamais, qu'il avait été réellement berné, en personne, par des gens de chair et os, et non pas par des fantômes sans corps, ainsi que le prétendait son maître.

Il y avait déjà deux grands jours que l'honorable compagnie se divertissait dans l'hôtellerie; et il parut enfin aux plus pressés, qu'il était tems d'en sortir. Il fut, en conséquence, question de se concerter pour, sans abuser plus long-tems de la complaisance de Dorotée et de Don Ferdinand, ramener Don Quichotte à son manoir, en le faisant passer par son village, pour se rendre au royaume de Micomicon. C'était là le plan de ses deux amis, qui se proposaient, une fois rendu

chez lui, de le faire médicamenter convenablement à son état : et, pour y parvenir, voici comment on s'y prit.

On loua, dans le voisinage, un bouvier avec une charrette attelée de deux bœufs. On construisit une espèce de cage à jour, avec de forts barreaux de bois, assez spacieuse pour pouvoir contenir Don Quichotte en posture commode. Ces préparatifs étant bien disposés, Don Ferdinand et ses camarades, les archers, l'hôtelier, tous ceux, en un mot, qui étaient de force à pouvoir mettre utilement la main à l'œuvre, se déguisèrent, les uns d'une façon, les autres de l'autre, et se masquèrent la figure, afin que Don Quichotte ne les reconnût point. On épia le moment de son plus profond sommeil ; et, pendant qu'il dormait en homme exténué de fatigue, tous les conjurés réunis, sous la direction du curé, le saisirent par les quatre membres, par la tête et par le corps, et lui lièrent les pieds et les mains avec tant de célérité, qu'à son réveil, qui, cependant, fut prompt et subit, il ne

put bouger, ni faire autre chose que jeter des regards d'étonnement sur les étranges personnages dont il se voyait environné. Sa surprise, cependant, ne fut pas de longue durée : son imagination, toujours farcie d'idées fantastiques, lui fit bientôt reconnaître, que ces figures extraordinaires, n'étaient que les enchanteurs habitués du château : et comme il se sentait hors d'état de se défendre, même de se remuer, il en conclut qu'ils venaient de l'enchanter. La manœuvre imaginée par le curé, réussit donc à souhait du côté de Don Quichotte ; mais pas aussi complétement du côté de Sancho, qui, en silence, examinait tout avec attention. Quoiqu'à peu près aussi timbré que son maître, il avait cru reconnaître tous les masques : et s'il n'en disait rien, c'est qu'étonné et curieux, il voulait voir à quoi aboutirait cette singulière cérémonie. Le chevalier ne disait mot non plus, convaincu que toute résistance était inutile contre un enchantement, et qu'il était d'un grand courage de souffrir, avec

résignation, ce qu'humainement on ne pouvait empêcher. Au moyen de quoi, les enchanteurs n'eurent pas la moindre peine à l'enlever, et à le poser dans la cage, qu'ils reclouèrent sur lui, assez solidement, pour n'avoir rien à craindre de ses efforts, en cas qu'il tentât de l'ouvrir. Ils la chargèrent ensuite sur leurs épaules pour la transporter à la charrette. Une grosse voix sépulcrale se fit entendre au moment où la cage sortait de la chambre, et les porteurs s'arrêtèrent pour l'écouter. C'était le barbier, non pas le débâté, mais l'autre, qui parlait. Voici ce qu'il dit, en contrefaisant sa voix, de manière que Don Quichotte ne put la reconnaître.

— *O chevalier de la Triste Figure! que ta captivité ne t'afflige point. Elle est nécessaire (ainsi le veut le destin), pour assurer le succès de la fameuse aventure confiée à ton grand courage. Elle s'achevera, cette aventure, et tout à ta gloire, quand le redoutable lion de la Manche, et la douce colombe du Toboso, auront soumis, l'un sa fière crinière, l'autre son*

bec mignon, au joug de l'hyménée, et en auront ensemble savouré les délices. De cette union sans égale, naîtront de braves lionceaux dont les griffes ne seront pas moins puissantes que celles de leur vaillant progéniteur. Avant que le Soleil, sur les pas de son inexorable fugitive, ait deux fois parcouru les douze célestes régions, cette prophétie s'accomplira... Et toi, noble écuyer, serviteur obéissant et fidelle! toi qui portes si dignement et l'épée et la barbe et les cinq sens de nature, ne te déconforte point, de voir en cage cette illustre fleur de la chevalerie errante: garde-toi, sur-tout, d'en murmurer. Bientôt, s'il plaît à Dieu, tu te verras si grand, si élevé, que les yeux t'en tourneront, et que tu ne te reconnaîtras pas toi-même: ainsi s'accompliront les promesses de ton digne maître; et c'est de la part de la savante fée Mentironnette, *que je t'assure ce juste salaire de tes services. Continue donc, malgré son enchantement, à suivre et servir ton valeureux chevalier: marche avec lui jusqu'à ce qu'il s'arrête;*

ne le quitte pas. . . . Adieu ; plus puissant que moi, me défend de t'en dire davantage. J'obéis. . . . et m'en retourne. . . . où je sais.

=Et en finissant cette tirade, la voix, de très-haute qu'elle était, tomba si insensiblement à rien, qu'on eut dit qu'elle s'engloutissait : ceux même qui étaient dans le secret de la farce, eurent peine à se défendre de l'illusion.

Don Quichotte fut d'autant plus satisfait de la prophétie, qu'il en comprit parfaitement bien le sens. Fermement persuadé qu'elle lui assurait la légitime possession de la non pareille Dulcinée du Toboso ; que les vaillans lionceaux en question, étaient les enfans qui naîtraient de son mariage, et que ces illustres rejetons seraient un jour la gloire et l'ornement de la Manche, il poussa le profond soupir convenable à la circonstance ; et il répondit : — Qui que tu sois, ô toi qui me prédis un avenir si fortuné ! je t'en conjure, obtiens, pour moi, du grand enchanteur chargé de mes destinées,

qu'il protége mes jours dans cette étroite prison; qu'il les prolonge jusqu'à l'accomplissement de tes incomparables et ravissantes promesses. Si je puis compter sur cette faveur, je me glorifierai de ma captivité : ces chaînes, dont je suis garotté, me seront douces et chères : ce rude grabat, plus dur, plus incommode qu'aucun champ de bataille où j'aie jamais couché, ne sera plus pour moi, que le voluptueux précurseur du lit nuptial où m'attend le bonheur suprême. Quant à mon écuyer Sancho Pansa, je me réjouis des consolations que tu lui présentes. Sûr de son attachement pour moi, je le suis aussi, qu'il ne m'abandonnera jamais; qu'il sera le compagnon fidelle de ma mauvaise, comme de ma bonne fortune. Il sait, au reste, que quand même nous serions assez malheureux l'un et l'autre, pour que je ne puisse lui donner l'île que je lui ai promise, ou tout autre cadeau qui la vaille, au moins son salaire ne lui manquerait jamais, puisque j'ai pris la précaution de le lui assurer par

mon testament, non pas tel que le mériteraient ses nombreux et loyaux services, mais tel que mes facultés me l'ont permis.

=Le sensible Sancho répondit par un salut respectueux; et à travers les barreaux de la cage de son bon maître, il lui prit les mains et les baisa toutes les deux ensemble, attendu qu'étant liées ensemble, il ne pouvait guère baiser l'une sans baiser l'autre en même tems. Cela fait, les masques chargés de la cage, continuèrent leur chemin, et allèrent l'ajuster sur la charrette à bœufs.

CHAPITRE XLV.

Départ de l'hôtellerie. Etrange enchantement de Don Quichotte. Rencontre d'un chanoine de Tolède.

Don Quichotte, en considérant qu'il était réellement en cage, et juché sur

une charrette, ne put, malgré son flegme, se défendre d'une certaine honte qui donna lieu d'abord à quelques observations de sa part. — J'ai lu, dit-il à Sancho, bon nombre, assurément, d'histoires de chevalerie, et, sans contredit, des plus fameuses : mais je n'en ai pas vues ni lues, et je n'ai pas entendu dire qu'on ait vu ni lu quelque part, que les chevaliers enchantés ayent jamais été voiturés de cette manière-ci, ni sur-tout au pas tardif et lourd de ces pesans animaux. C'était toujours à travers les airs, et avec une incroyable célérité, qu'on les faisait voyager commodément, enfermés dans un épais nuage ou dans un char de feu; d'autres fois encore, montés, tout simplement, sur un hippogriffe, ou sur quelqu'autre monstre volant. Je t'avoue que ce n'est pas sans une sorte de confusion, que je me vois aujourd'hui, moi, si mesquinement équipé, si mal à l'aise, et encore sur une méchante charrette à bœufs. Vive Dieu, quelle différence!.... Peut-être,

cependant, n'y a-t-il pas de quoi m'offenser. Les modes se succèdent comme les tems, et il est possible que les usages qu'on suivait autrefois dans les enchantemens de chevalerie, aient été changés, à mon insçu; peut-être aussi, que la chevalerie errante, trop long-tems oubliée, se trouvant subitement ressuscitée par mes soins et mes exploits, on a été pressé d'inventer et de préparer, à la hâte, de nouvelles espèces de voitures de voyage enchantées, dont en ma qualité de restaurateur de l'ordre, je suis tenu de faire l'essai. Que t'en semble, Sancho, mon ami? Qu'en penses-tu?

—Moi? répondit Sancho: ma foi, je ne sais ce que j'en pense, et je ne peux guère le savoir, puisque je n'ai pas tant lu que vous dans les livres de chevalerie errante. Malgré cela, je sens que j'affirmerais que tous ces enchanteurs soi-disant, qui frétillent autour de nous, ne sont pas du tout catholiques.

— Catholiques, mon enfant! reprit Don Quichotte: eh! comment voudrais-tu

qu'ils le fussent, puisque ce ne sont que des démons, affublés de l'apparence fantomatique, qu'ils ont été forcés de prendre pour venir à bout de moi, et me réduire où me voilà! Tiens, si tu veux t'en convaincre toi-même, touche-les, tâte les; tu verras que tu ne toucheras que de l'air, qu'ils ne sont palpables absolument que pour les yeux.

— Hé bien, monseigneur, répliqua Sancho, je vous dirai que je m'y suis déjà hasardé plus d'une fois; que j'en ai touché plus d'un; et que celui-là, ce gaillard si bien planté, qui a l'air si fringant, est pour le moins aussi dodu que moi. Je l'ai même tâté d'assez près, pour m'apercevoir de quelque chose en lui qui ne sent pas trop le démon: c'est qu'au lieu de puer le souffre, le charbon ou quelque vilaine odeur d'enfer, il sent l'ambre à plein nez, comme un vrai *muscadin*.

= Sancho parlait de Don Ferdinand, qui, effectivement, était assez grand seigneur pour sentir un peu le musc.

— Que cela ne t'étonne point, mon ami Sancho, répondit Don Quichotte ; les diables en savent long. Il est vrai que n'étant que des esprits infernaux, ils ne devraient sentir ni l'ambre ni le musc; car les odeurs agréables sont des plaisirs pour ceux qui les respirent, et les diables sont irrévocablement condamnés à n'en jamais goûter aucun. Mais aussi, comme ils n'ont que trop le pouvoir d'abuser nos sens, il est à croire que celui-ci, pour mieux garder l'incognito, t'aura dépaysé avec un peu de musc, que toi seul auras senti.

= Cette conversation était épiée et entendue par Don Ferdinand et par Cardénio, qui, voyant Sancho sur la piste du secret de leur manœuvre, craignirent qu'il ne vint à tout découvrir, et résolurent, en conséquence, de hâter l'instant de se mettre en route. On chargea l'hôtelier de seller bien vîte Rossinante et de bâter le grison de Sancho. Le curé s'arrangea avec les archers, pour que, moyennant tant par jour, ils escortassent

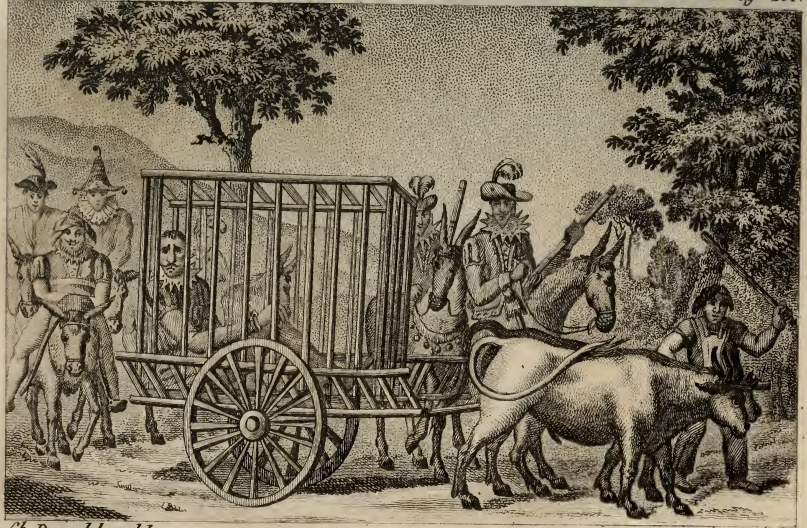
la charrette jusqu'au manoir de Don Quichotte, et prêtassent secours en cas qu'il fût besoin d'employer la force. Cardénio lia sur la selle de Rossinante, toute l'armure de notre chevalier, sans oublier le fameux plat à barbe, et il en présenta la bride à Sancho, en lui faisant signe de monter sur son âne, et de traîner le cheval.

La charrette allait enfin s'ébranler, lorsque l'hôtesse, sa fille et Maritornes, accoururent pour faire leurs adieux à Don Quichotte, et lui témoigner, en faisant semblant de pleurer, l'intérêt qu'elles prenaient à sa malheureuse situation. Il les accueillit avec sensibilité. — Ne pleurez point, mes excellentes dames, leur répondit-il d'un ton attendri : je ne suis point à plaindre, autant que vous le pensez. On est exposé à tout ce que j'éprouve de fâcheux en ce moment, quand on exerce la noble profession à laquelle je me suis dévoué. Si, même, il ne m'arrivait pas quelques tribulations comme celle-ci, je ne pourrais

me glorifier d'une certaine prééminence parmi les chevaliers de mon ordre. Il n'en revient pas autant, je vous assure, à ceux qui n'ont encore ni nom, ni réputation : et la raison en est bien simple; c'est que personne au monde ne s'occupe d'eux. Le fameux, au contraire, celui dont la valeur et les exploits font grand bruit, irrite la jalousie de nombre de potentats ou d'autres chevaliers, qui n'osant se mesurer avec lui, ont lâchement recours à la diabolique puissance des enchanteurs : mais leurs vains efforts n'aboutissent qu'à quelques légères tracasseries, qui ne sont plus rien quand on sait les supporter avec courage. Le vrai mérite, supérieur à toutes attaques, en dépit de l'art infernal qu'inventa Zoroastre, en dépit de toute la magicienne séquelle, finit toujours par triompher de ses persécuteurs. Ainsi, le soleil, souvent obscurci par de nombreux nuages, finit toujours par dissiper jusqu'aux moindres vapeurs, et par briller, à nos yeux, de tout son éclat naturel. Pardonnez, au

reste, belles dames, si, sans le vouloir et sans le savoir, j'ai pu vous causer quelqu'embarras ou quelques désagrémens : l'intention, sûrement, n'en était point dans mon cœur. Priez Dieu, qu'il me sorte un jour de cette prison, où me retient un trop puissant enchanteur : croyez que si jamais je brise ces chaînes, toujours mémoratif de l'accueil obligeant que vous m'avez fait en ce château, et des services touchans que vous m'y avez rendus, je m'empresserai de vous en prouver ma gratitude, comme vous le méritez.

= Pendant que Don Quichotte et les dames du château se faisaient ces attendrissans adieux, le curé et le barbier prenaient congé de Don Ferdinand, de ses camarades, de Cardénio, du capitaine, de l'Auditeur, et de toutes nos belles. C'était, sur-tout, de Dorotée et de Lucinde, qu'il leur en coûtait de se séparer. Tous s'embrassèrent avec la plus tendre affection, et s'engagèrent à se donner, mutuellement, de leurs



Ch. Dueaulchoy del. Dien Sculp.

Tout le cortège, enfin, se mit en marche dans l'ordre que voici.
En tête était le bouvier, qui &c.

nouvelles. Le curé promit aux instances de Don Ferdinand, de l'informer de tout ce qui arriverait au pauvre Don Quichotte. Don Ferdinand, à son tour, promit au bon curé, de lui rendre un compte fidelle de son mariage avec sa chère Dorotée, du baptême de Zoraïde, de l'issue qu'aurait l'aventure de Don Louis, et du retour de Lucinde dans sa famille. On s'embrassa de nouveau, et pour la dernière fois. Le curé et son ami le barbier, le masque sur la figure, montèrent à cheval, et l'on donna le signal du départ. Tout le cortége, enfin, se mit en marche dans l'ordre que voici.

En tête était le bouvier, qui de la main, de la voix et de l'aiguillon, traînait, animait et dirigeait ses deux lourdes bêtes. De chaque côté de la charrette, marchaient, à pas lents, deux archers, l'escopette au bras. Derrière la charrette, venait immédiatement Sancho Pansa, sur son grison, et tirant Rossinante par la bride. Le curé et le barbier fermaient la marche, montés sur deux mules

vigoureuses, qu'ils avaient peine à contenir au très petit train de la tête du convoi. Quant à Don Quichotte, il était dans sa cage, assis sur son séant, les jambes étendues, les deux mains liées ensemble et posées sur ses genoux, la tête appuyée entre deux barreaux, et la face en dehors, comme pour avoir l'œil à ce qui se passait près de lui : mais il ne disait mot, ne témoignait pas la moindre impatience, pas plus qu'un véritable automate.

On avait fait ainsi près de deux lieues en silence, lorsqu'un bruit de chevaux, que le curé entendit, attira ses regards derrière lui, sur un gros de six à sept cavaliers de bonne apparence, qui le joignirent presqu'aussitôt; car ils marchaient non pas en cavaliers forcés de suivre une paire de bœufs, mais en gens montés comme des chanoines, en voyageurs pressés d'arriver à la dînée, et qui savaient que l'hôtellerie n'étaient plus qu'à une petite lieue.

C'était, en effet, un principal et

opulent chanoine de Tolède, accompagné de tout son monde. En joignant le cortége, il ralentit le pas pour saluer; et au premier coup d'œil sur la charrette et les archers, qu'il reconnut à leurs bandoulières, il jugea qu'ils escortaient un brigand que la Sainte Hermandad avait fait saisir. Cependant, en considérant en détail la composition du convoi, elle lui parut si singulière, qu'il ne put se défendre de demander à l'un des archers, pourquoi l'on traînait ainsi cet homme dans une cage. — Ma foi, seigneur, répondit l'archer, qu'il vous le dise lui-même : quant à moi, j'en serais très-embarrassé.

— Seigneurs chevaliers, reprit Don Quichotte qui venait d'entendre la question de l'un et la réponse de l'autre, en deux mots, êtes-vous ou n'êtes-vous pas versés dans l'histoire de la chevalerie errante ? Si vous l'êtes, avec plaisir je satisferai votre curiosité : dans le cas contraire, il est inutile que je prenne cette peine.

= Le curé et le barbier voyant la conversation s'engager entre le voyageur et Don Quichotte, s'approchèrent pour s'en mêler, et pour empêcher qu'elle tournât de manière à contrarier leurs mesures. — Mon frère, répondit le chanoine à Don Quichotte, je vous déclare que j'ai lu plus de livres de chevalerie que je n'en ai lus de logique et de métaphysique, quoiqu'aussi je m'y connaisse un peu. Si donc votre confiance en moi ne tient qu'à cela, vous pouvez en toute sûreté vous ouvrir, et me dire tout ce que vous voudrez; je vous comprendrai à merveille.

— J'en rends grâces à Dieu, reprit Don Quichotte. Vous saurez donc, Seigneur chevalier, que par la malice d'un lâche enchanteur jaloux de ma gloire, je me trouve enchanté, comme vous le voyez, dans cette cage. Nouvelle preuve qu'en ce monde, il y a bien moins d'honnêtes gens disposés à honorer le mérite, qu'il n'y a d'envieux acharnés à le persécuter: c'est vous dire, Seigneur, que je suis

chevalier errant... Oui, je le suis ; non pas de ceux dont la renommée ne dit mot ; mais de ceux, j'ose m'en flatter, qu'en dépit de l'envie et des jaloux ; qu'en dépit de tous les mages de la Perse, de tous les brames de l'Inde, de tous les gymnosophistes de l'Ethiopie, en un mot de tous les magiciens anciens et modernes, la couronne de l'immortalité attend au temple de mémoire ; de ceux, enfin, qui, dans les siècles les plus reculés, serviront de modèles aux chevaliers errans vraiment animés de la noble ambition de la gloire...

— Le seigneur Don Quichotte de la Manche vous dit vrai, interrompit le curé. Croyez que ce n'est pas sa faute, s'il est enchanté, comme vous le voyez, sur une méchante charrette ; et qu'il n'y est que par la perfidie de certains potentats qui, redoutant sa valeur, n'ont osé l'attaquer en règle... Oui, Seigneur, le voilà ; c'est lui-même ; c'est le fameux chevalier de la Triste Figure, dont, sûrement, vous avez entendu vanter les exploits... c'est ce chevalier dont les hauts faits seront

un jour gravés sur le marbre et sur le bronze, s'il parvient enfin à dompter l'envie et les lâches ennemis de sa gloire... et il y parviendra, Seigneur, n'en doutez pas ; il y parviendra : rien n'est impossible pour un bras tel que le sien.

= Le chanoine, à ces discours, jetait des regards étonnés, tantôt sur le chevalier, tantôt sur le curé, les écoutait sans les comprendre, et se trouvait plus tenté de leur répondre par des signes de croix, que de toute autre manière. Les gens de sa suite n'y entendaient pas plus que lui, et ne témoignaient pas moins de surprise. Ce fut bien pis encore, quand on entendit Sancho Pansa, qui, voyant qu'on jasait, s'était rapproché pour en prendre aussi sa part, et couler quelques paroles qu'il avait sur le cœur. — A présent, mes Seigneurs, dit il, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il s'en va tems que je parle aussi, moi ; et je commence par vous dire, que mon maître n'est pas plus enchanté que ma

défunte grand'mère ne l'a jamais été. Je dis que mon maître n'a pas perdu l'usage de sa tête, ni de sa langue ; je dis qu'il est en état de boire, de manger à son ordinaire, et de faire t outes ses fonctions corporelles, comme il faisait hier et avant d'être en cage. Or donc, ce n'est pas à moi qu'il faut venir conter qu'il est enchanté; à moi qui m'y connais, et qui sait de bonne part que les enchantés ne boivent, ni ne mangent, ni ne dorment, ni... ni... ni ne parlent : et pourtant, pour ce qui est de parler, je vous parie que mon maître, pour peu qu'on le mette en train, va vous en défiler, à lui seul, plus que trente procureurs ensemble... Monsieur le curé, Monsieur le curé, continua-t-il en le regardant de côté, et en dessous, pensez vous donc que je suis assez benêt pour ne pas voir ce qui se mitonne; que je ne devine pas où nous mène cette nouvelle manière d'enchantement-ci ? allez, allez, quand vous auriez dix autres masques l'un sur

l'autre sur la figure, ils ne m'empêcheraient pas de vous reconnaître entre mille ; et je comprends diablement bien vos finesses. On a raison de dire, que le mérite des autres fait toujours mal aux yeux des envieux... Pourtant, Monsieur le curé, si votre révérence s'était occupée de toute autre chose que de nos affaires, peut-être qu'à l'heure qu'il est, mon maître serait le mari de madame l'Infante de Micomicon, et que moi, je serais pour le moins comte : et ce ne serait pas trop, je crois, pour le serviteur d'un maître aussi généreux que le chevalier de la Triste Figure, et pour les gros services que, sans me vanter, je lui ai rendus de si bon cœur... Voilà donc ce que c'est que cette roue de fortune après laquelle nous sommes cramponnés tous ; elle va sans fin, sans cesse, comme la grande roue du moulin; et celui qui, tout à l'heure, se trouvait perché au plus haut, se retrouve tout d'un coup au plus bas et

roulé dans la fange !... mais ce qui m'en fâche le plus, c'est ma pauvre femme, ce sont mes pauvres enfans: ils s'attendaient, et pardienne ils n'avaient pas tort, à me voir, un de ces jours, revenir gouverneur d'une belle et bonne île; et point du tout, voilà qu'ils vont me revoir toujours le même, toujours à peu près valet d'écurie. Cela n'est pas réjouissant, Monsieur le curé; non, cela n'est pas réjouissant: et sauf le respect que je dois à votre paternité, je prends la liberté de lui mettre sur la conscience, le mauvais traitement qu'elle fait essuyer à mon maître: je ne vois pas, d'ailleurs, pourquoi Dieu ne vous demanderait pas compte, un jour, de tout le bien que monseigneur Don Quichotte aurait pu faire aux malheureux opprimés, pendant tout le tems que vous le tiendrez en cage....

— En vérité, je n'y tiens plus, interrompit le barbier. Comment Sancho, et vous aussi, vous êtes de la confrérie! sur mon Dieu, je crois que vous mériteriez

autant que votre maître, d'être enchanté et en cage. Allons mon pauvre Sancho, allons, revenez à vous ; comprenez donc enfin que mal à propos vous vous êtes mis en tête qu'il vous donnerait une île ; et que vous n'êtes qu'un imbécile, un nigaud, de vous être laissé enfiler par ses folles promesses.

— Personne ne m'a enfilé, reprit Sancho en colère. Apprenez que je ne suis pas homme à me laisser enfiler par qui que ce soit. . . et puisque je ne dois rien à personne, je suis bien le maître, je crois, de désirer des îles, si cela m'amuse, si c'est mon goût, à moi : et ne vaut-il pas mieux désirer des îles, que convoiter, comme tant d'autres, le bien du prochain? chacun est fils de ses œuvres, et je suis un homme comme un autre, entendez-vous? et si je suis un homme comme un autre, ne puis-je pas devenir pape tout comme un autre? et à plus forte raison gouverneur d'île, puisque, d'ailleurs, je suis écuyer d'un chevalier errant qui peut en gagner tant qu'il en voudra, et bien plus

peut-être qu'il ne trouvera de gens capables d'en faire bon usage..... En un mot, comme en cent, monsieur le barbier, ce n'est pas le tout que de savoir faire des barbes; encore faut-il savoir parler bien, ou pour le moins ne pas parler mal. Au bout du compte, ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons; ainsi, ce n'est pas à moi que vous devez venir vous frotter... Et pour en revenir à l'enchantement de mon maître, tenez, croyez-moi, il vaut mieux n'en plus parler. Dieu sait le fin mot; je n'en dis pas davantage.

= Le barbier n'eut garde de répliquer à Sancho, dans la crainte, en le faisant trop parler, de donner enfin au prisonnier quelques soupçons ou quelques idées qui eussent pu contrarier les mesures du curé. Le curé, de son côté, se trouvant, par la même raison, fort embarrassé de donner, en présence de Don Quichotte et de Sancho, les explications qu'il n'y avait pas trop moyen de refuser au chanoine, prit le parti de l'inviter, à demi-voix, à

prendre un peu les devans, avec lui, pour être plus libres de causer; et il lui promit de lui raconter des choses assez singulières pour l'étonner beaucoup, et le divertir un moment. Le chanoine et toute sa suite le suivirent, effectivement, à quelques pas en avant de la charrette : et là, le curé ne craignant plus d'être entendu par nos aventuriers, fit, en peu de mots, l'histoire de Don Quichotte, celle des causes et des effets de sa folie; et finit par expliquer le stratagême qu'on avait imaginé pour le contenir dans cette cage, et le reconduire à son manoir, où l'on se proposait de tenter les remèdes convenables à son état.

— Véritablement, Monsieur le curé, répondit le chanoine, touché et surpris de l'histoire qu'il venait d'entendre, j'ai toujours pensé, et votre intéressant récit achève de m'en convaincre, qu'en général les livres de chevalerie sont dangereux ou essentiellement nuisibles, sous tous les rapports. Entraîné par ce besoin de ne pas rester oisif, par cette curiosité

vague dont on ne peut guère se défendre, ou, si vous voulez, par le mauvais goût dominant de notre siècle, j'ai, comme beaucoup d'autres, eu la fantaisie de voir à peu près toutes les histoires de chevalerie qui existent dans notre langue: mais je n'ai jamais pu prendre sur moi, d'en lire une toute entière et sans lacune. L'ennui, le dégoût ou l'indignation m'ont toujours fait tomber le livre des mains, avant d'en avoir achevé la lecture. A mon avis, qui en a lu un, les a lu tous: à peu de chose près, ce sont par tout les mêmes aventures, les mêmes détails, le même intérêt, si tant est qu'on puisse appeler intérêt l'espèce de sensation que causent ces sortes d'ouvrages, que j'estime fort au-dessous de ceux que nous connaissons sous la dénomination générale de *Contes des Fées*. Au moins ceux-ci, quoique pétris d'invraisemblances palpables, ont ordinairement un but moral plus ou moins marqué; et quand ils sont riches d'imagination et bien écrits, ils peuvent encore instruire en amusant.

L'invraisemblance dans un conte qui n'est présenté que comme une fiction tendant à parer une vérité utile, n'est point choquante comme dans les histoires de chevalerie, qui toutes sans intentions morales, usurpent d'une manière révoltante le ton de la vérité.

En accordant même que les histoires de chevalerie ne soient réellement tenues qu'au seul but d'amuser en excitant la surprise et l'admiration, comment leurs auteurs ne sentent-ils point, que le moyen d'y parvenir n'est pas d'entasser l'impossible, l'absurde et l'invraisemblable? L'esprit ne s'amuse point de ce qui blesse le goût, ni même de ce qui ne le flatte pas : et par tout où se remarquent l'invraisemblance, l'inconséquence, l'inconvenance, l'incohérence, il ne peut y avoir de satisfaction pour le goût. Or, tous ces défauts ne se trouvent-ils point accumulés dans les fictions déréglées des auteurs des livres de chevalerie? Ici, c'est un enfant de quinze à seize ans, qui d'un seul coup d'épée vous partage en deux un

géant de la taille d'un clocher. Là, c'est une grande bataille où l'auteur vous range d'un côté onze à douze cents mille combattans, et de l'autre son héros, et vous raconte effrontément, prétend vous forcer à croire, que ce héros, à lui seul, a vaincu cette armée ridiculement nombreuse. Ailleurs, ce sont des reines, des infantes qui, au mépris de toute bienséance, s'abandonnent sans pudeur à un chevalier errant qu'elles n'avaient jamais vu. Un autre auteur non moins impudent, vous raconte qu'une grande tour farcie de chevaliers, vogue sur les mers, comme un vaisseau complétement gréé, et les traverse avec une rapidité telle, que partie, un soir, à la brune, de la Lombardie, la tour, au point du jour du du lendemain, se trouve fort au-delà des Grandes Indes, dans des contrées qu'aucun navigateur n'a vues, et dont aucun géographe ne fait mention !

Si l'on m'objecte que ces sortes d'histoires n'étant que de pure imagination, que des fictions qui doivent être

reconnues pour telles par tous les lecteurs, leurs auteurs ne sont pas tenus à y regarder de si près; je répondrai, que le mensonge même a besoin, pour en imposer, pour remplir son but, de se parer de tous les dehors de la vérité; et qu'il devient absurde, dégoûtant, insoutenable, s'il présente des choses évidemment impossibles : et qu'au moins faut-il que les fictions soient ménagées, de manière à ne pas blesser l'amour propre du lecteur, qui ne pardonne pas qu'on le suppose trop crédule. Sans doute, des faits difficiles, des actions extraordinaires, étonneront, exciteront l'intérêt, l'admiration et la curiosité; et si le récit en est, d'ailleurs, écrit avec goût et avec grâce, il doit plaire en même tems, et intéresser : mais l'auteur manquera toujours ce but, si, en s'abandonnant au délire de l'imagination, il s'éloigne de la vraisemblance dans les événemens, et de la vérité dans ses tableaux. Malheureusement il n'existe pas un seul livre de chevalerie, fait d'après ces principes: je

n'en connais pas un seul dont le plan soit bien ordonné ; dont les parties aient entr'elles cette cohérence, ces rapports, ces proportions qui constituent un bel ensemble; ajoutez, qu'en général leur style est sans élégance, sans couleur, sec et barbare, tel qu'on doit l'attendre de gens sans jugement et sans goût dans leurs conceptions ; que si ces écrivains vous parlent d'amour, ils vous dégoûtent ou vous font rougir ; qu'ils sont plats, fastidieux, monotones dans leurs récits ; sans profondeur et sans justesse dans leurs réflexions ; sans variété et sans vérité dans leurs descriptions; qu'ils décèlent la plus révoltante ignorance, quand ils se mêlent de citer l'histoire ou la géographie ; qu'en un mot, ils n'ont rien, absolument rien pour eux, que ce monstrueux amas d'impossibles et de disparates, qui n'attachent un moment que par leur bizarrerie, qui n'ont de vraiment étonnant que l'effronterie avec laquelle l'auteur ose les mettre sous les yeux du lecteur. Il faut convenir, messieurs, que de pareilles productions, si elles ne sont

pas tout à fait digne de l'animadversion des lois dans une république qui honore les mœurs, les lumières et les talens, y sont au moins fort inutiles.

= Le curé, frappé de la justesse des réflexions du chanoine, lui répondit qu'il avait la même opinion que lui sur les livres de chevalerie; et en preuve de la rancune que depuis long-tems il avait contr'eux, il raconta comment il avait fait main basse sur tous ceux de Don Quichotte, quoiqu'en fort grand nombre; en avouant pourtant, qu'il avait fait grâce à quelques-uns, de la peine du feu, que d'abord il avait portée contre tous, et en désignant ceux qu'il avait trouvé dignes de sa miséricorde. Le chanoine s'amusa beaucoup du récit de cette expédition, et observa que, malgré tout ce que l'on pouvait penser et dire contre ces sortes de productions, elles avaient cependant une prérogative précieuse, mais dont il ne voyait pas que l'on eut encore su tirer parti. — C'est, dit-il, celle de pouvoir servir de cadre à tous les genres de beautés littéraires. Un écri-

vain ingénieux, dont la plume serait exercée et brillante, y pourrait réunir toutes les richesses imaginables : rien ne le gêne dans ses conceptions ; il est maître de ses plans et de ses détails, pourvu qu'il ne viole jamais le précepte fondamental de la vraisemblance : tempêtes, naufrages, combats, batailles, aventures de toute espèce, tout peut entrer dans son sujet. Il n'est aucun caractère connu dont il ne puisse s'emparer ; il n'en est aucun qu'il n'ait la faculté d'imaginer s'il a le talent de les bien dessiner et l'art de les soutenir. Il n'est aucune passion, aucune vertu qu'il ne puisse mettre en action ; aucune science, aucun art dont il ne puisse se parer. Il peut, à son gré, philosopher et moraliser ; faire le physicien, le naturaliste, le cosmographe, l'astronome, l'astrologue, le politique, le diplomate, le magicien même, du moins en apparence, et surprendre à tout instant par la multitude et la variété de ses connaissances. L'astuce d'Ulysse, la piété d'Enée, la

bouillante audace d'Achille, la valeur du malheureux Hector, l'amitié d'Euriale, la générosité d'Alexandre, l'habileté de César, la clémence et la probité de Trajan, la fidélité de Zopire, la prudence de Caton, toutes les vertus, tous les exploits des héros anciens et modernes, peuvent trouver place dans son ouvrage, le décorer, l'enrichir, s'il sait les introduire avec goût, et en parler dignement; et s'il raconte, s'il peint avec force, grâce et vérité, s'il sait donner, à chaque personnage, le ton et le style qui lui conviennent, il résultera de son travail, un ensemble richement varié, brillant d'événemens curieux, et embelli de toutes les grâces de la diction; un ouvrage où, tour à tour lyrique, épique, tragique, comique, sublime, simple, naïf, il aura étalé tous les trésors de l'éloquence, et même les charmes les plus séduisans de la poésie, encore qu'il n'ait écrit qu'en prose; car ce ne sont pas les vers, mais bien la pensée et les images qui constituent la véritable poésie.

CHAPITRE XLVI.

Suite de la conversation du chanoine et du curé, sur les livres de chevalerie.

—Vous avez raison, mille fois raison, Monsieur le chanoine, reprit le curé: et ils sont bien blâmables, les auteurs d'histoire de chevalerie, qui, pouvant en ce genre, quoique en prose, se rendre aussi admirables que les plus célèbres poëtes grecs ou latins, ont négligé ou méconnu les principes qui devaient les diriger, et que vous venez de m'exposer avec tant de justesse et de clarté.

—Ils le sont d'autant plus, à mon avis, dit le chanoine, que je ne crois pas un ouvrage de ce genre, aussi difficile, à beaucoup près, qu'ont dû l'être les chef-d'œuvres d'Homère ou de Virgile. Je ne vous cache point que, moi-même, j'ai tenté une histoire de chevalerie, assujettie

aux principes que je vous ai indiqués, et particulièrement à la plus sévère vraisemblance. J'en avais déjà la majeure partie de faite, à ma pleine satisfaction, lorsque l'idée me survint d'essayer, avant d'aller plus loin, si elle produirait l'effet que j'en attendais. Je la communiquai à plusieurs personnes, que je savais passionnées de ce genre d'histoire, les unes en état de juger sainement, les autres, au contraire, sans instruction, sans goût, sans judiciaire; de ces gens qui n'aiment qu'à être étonnés, et qu'on étonne tant qu'on veut, à raison de leur ignorance: et je vous avoue que tous goûtèrent mon ouvrage plus encore que je ne l'espérais. Malgré ce succès, je ne l'ai point continué. A la réflexion, je sentis que ce n'était pas là une occupation convenable à un homme de mon état; et je prévis que, pour quelques bons esprits qui me loueraient avec discernement, s'ils me faisaient l'honneur de me lire, ce qui me paraissait fort douteux, je finirais par rester au niveau, peut-être même au-

dessous des auteurs ordinaires, dans l'opinion de la multitude de sots qui ne me liraient que pour chercher, dans mon livre, les écarts d'imagination qu'ils admirent dans les autres. J'avais, d'ailleurs, devant les yeux le sort de nos pièces de théâtre. Que le sujet en soit tiré de l'histoire, ou seulement de l'imagination de l'auteur, presque toutes ne sont qu'un ramassis de disparates palpables, et de raisonnemens qui n'ont ni pieds ni tête; cependant le public les court, les goûte, les vante comme autant de chef-d'œuvres. Les auteurs qui les composent, les acteurs qui les jouent, vous soutiennent effrontément qu'elles sont parfaites, puisque le public les aime ainsi; que les pièces régulières, construites d'après les prétendues règles de l'art, ne sont bonnes que pour une demi-douzaine de spectateurs en état d'en sentir le mérite; tandis que le plus grand nombre, la multitude, n'y aperçoivent pas plus de perfections que dans les pièces irrégulières. Auteurs et acteurs, vous disent qu'ils trouvent mieux

leur compte à empocher l'argent du plus grand nombre, qu'à humer les éloges de cinq à six éplucheurs qui peuvent avoir raison, mais qui ne payent pas pour tous les autres ; qui, d'ailleurs, sont trop difficiles à satisfaire. Je me suis dit qu'il en serait de même de mon histoire de chevalerie ; et qu'après m'être bien torturé pour observer les règles de l'art, telles que je les conçois, mon livre, estimé de quelques-uns, serait, peut-être, déprisé par le plus grand nombre. J'avoue que cette considération décourageante, m'a fait tomber la plume des mains ; et, tout en déplorant le mauvais goût actuel, j'ai renoncé décidément à mon entreprise.

Plusieurs fois, depuis, j'ai eu occasion de raisonner nos acteurs à ce sujet. J'ai toujours essayé de leur démontrer leur erreur, et que cette erreur était préjudiciable à leurs propres intérêts ; de leur faire sentir qu'ils seraient bien plus suivis, sujets à bien moins de dépenses et de fatigues, s'ils ne donnaient que des bonnes pièces, des pièces d'un succès solide et

durable. Mais il n'y a pas moyen de les convertir ; l'erreur et le faux goût sont trop enracinés. Je me souviens qu'un jour, en argumentant un de ces entêtés, je lui rappelais trois tragédies, trois chef-d'œuvres d'un de nos fameux poëtes, représentées, il y a quelques années, avec un succès prodigieux, et qui avaient, à elles trois, valu plus d'argent aux comédiens, que trente ensemble des plus courues. « Je m'en rappelle, me répondit-il ; » vous voulez parler de l'*Isabelle*, de la » *Philis* et de l'*Alexandre*. — Précisément, lui répliquai-je. Hé bien ! ces » pièces sont de la plus sévère régularité ; » tous les préceptes de l'art dramatique » y sont scrupuleusement observés ; cependant elles ont plu à tout le monde, » et vous en convenez : on peut même » dire, qu'elles ont été suivies avec un » enthousiasme général. Ce n'est donc » pas parce que le public est de mauvais » goût, qu'il s'amuse de mauvaises pièces ; » il ne s'en amuse que faute de mieux, » uniquement parce qu'il aime le théâtre,

» et parce que, bonnes ou mauvaises, il
» lui faut des comédies. Je vous citerais
» encore, *l'Ingratitude vengée*, *la Nu-*
» *mance*, *le Marchand amoureux*, *l'En-*
» *nemi secourable*, et quelques autres,
» comme des pièces régulières, qui ont
» fait la réputation des auteurs, et qui
» valent toujours des recettes complètes
» aux comédiens. » Il n'y avait pas moyen de répliquer à ces argumens; mon homme m'en parut à *quia ;* mais il était de ces gens qu'on ne peut convaincre, parce qu'ils ne veulent pas l'être; et j'y perdis ma peine.

— Je vous écoute, Monsieur, avec un plaisir infini, reprit le curé. J'aime à retrouver dans un homme, de votre mérite, les opinions que j'ai toujours eues. Vous venez de réveiller toute mon indignation contre les comédies du siècle, et je n'en ai pas moins, je vous assure, que contre les histoires de chevalerie. La comédie, suivant les anciens maîtres de l'art, doit être le tableau fidelle de nos mœurs, de nos vertus et de nos vices : tout devrait

donc y être peint d'après nature et avec vérité. Cependant, dans presque toutes celles de notre tems, on ne trouve qu'invraisemblances, disparates, inconvenances, indécences, obscénités même, et trop souvent la satire la plus dégoûtante. Ici, ce sont des vieillards décrépits auxquels on donne tout le feu de la jeunesse; là, ce sont des athlètes vigoureux qu'on fait agir en vieillards timides et glacés par l'âge; presque par tout on voit des valets pleins d'esprit, s'exprimer en orateurs profonds; des pages, étonner par la sagesse de leurs conseils; des princes et des rois, se conduire comme des polissons; des princesses, plus communes dans leurs manières et leurs propos, que des servantes de cabaret : point de convenance, point de vérité dans les caractères. Et les unités, les trois unités, sans lesquelles il n'y a plus d'intérêt, avec quelle impudence on les viole! il semble que la plupart de nos auteurs ignorent qu'elles sont le principe de toute action dramatique. Ici, c'est un personnage

que l'on voit au berceau dans la première scène du premier acte, et que, dès la scène suivante, on revoit, homme fait, étonner par l'énergie de ses passions. Ailleurs, c'est une action dont le premier acte se passe en Europe, le second en Asie, et le troisième et dernier en Afrique: de sorte que, s'il eut pris fantaisie à l'auteur de mettre sa pièce en cinq actes, il est probable qu'il aurait placé le quatrième en Amérique, et le cinquième dans l'autre monde. Dans une autre pièce, où l'on veut représenter une action, que l'on dit être du tems de Charlemagne, on voit l'empereur Héraclius jouer le principal rôle, et faire la conquête de Jérusalem, au lieu et place de Godefroi de Bouillon. Je ne finirais pas, si je voulais rappeler toutes les pièces où la vérité de l'histoire est violée à ce point, où lon voit les quiproquo, les anacronismes, les erreurs les plus grossières, attester l'ignorance, la mal-adresse et l'effronterie de l'auteur. Hé bien, Monsieur, ces pièces là sont écoutées, sont

courues : les ignorans et les sots, toujours en très-grande majorité, trouvent cela superbe, hardi, ingénieux; ils prétendent que, sans ces petites licences, la pièce, pour être plus vraie, ne serait ni si chaude ni si intéressante. D'autres faiseurs n'épargnent pas même l'histoire sainte. Combien de miracles d'un saint mis sur le compte d'un autre ! Et, à propos de miracles, je vous citerais plus d'un auteur qui s'est permis d'en placer, de son invention, jusque dans des pièces profanes, pour se tirer d'embarras, ou seulement pour voir quel effet il y ferait : et les sots, d'admirer, bouche béante, d'accourir en foule à la *fameuse* comédie ! Enfin, le déréglement de la tête des auteurs et des acteurs, a été poussé plus d'une fois, au point qu'on a vu jouer au théâtre, des pièces purement satiriques, si injurieuses pour les plus illustres personnages du royaume, qu'auteurs et acteurs, pour éviter le juste châtiment de leur audace, ont été obligés de fuir ou de se cacher, jusqu'à ce qu'ils eussent

désarmé la vengeance des personnes offensées. Cependant c'est blesser, tour à tour, la religion, l'histoire, la morale, et les convenances les plus respectables. C'est, d'ailleurs, compromettre la gloire de la nation, en ce que les étrangers, qui connaissent parfaitement les immuables principes de l'art, doivent nous prendre pour des barbares, quand ils voient des comédies absurdes, licencieuses, et blâmables sous tous les rapports, enlever nos suffrages et nos applaudissemens.

Nous nous excuserions fort mal, en disant que le but des théâtres n'étant que de procurer au peuple un passe-tems qui le garantisse des écarts auxquels le désœuvrement pourrait l'entraîner, au préjudice du bon ordre et de la tranquillité publique, il est indifférent que ce but soit rempli avec de bonnes pièces ou avec de mauvaises, pourvu qu'il le soit; et qu'il devient au moins inutile, d'imposer aux auteurs des régles gênantes qui en rendant leurs productions plus difficiles, les rendraient nécessairement

plus rares, et nuiraient à la variété qui est elle-même une source féconde d'amusemens et de plaisirs. On nous répondrait toujours, et avec raison, qu'on obtiendrait les mêmes résultats bien plus avantageusement pour la société, avec de bonnes pièces où le spectateur trouverait à s'instruire, à s'amuser et à se corriger de ses défauts ; car tel est l'effet de la comédie, quelque rustre, quelque stupide que soit le spectateur, l'action qu'il voit au théâtre l'émeut, le persuade, le réjouit ou le touche plus ou moins, suivant que cette action est plus ou moins ingénieusement conduite par l'auteur, et artistement représentée par les acteurs.

Au surplus, il serait oiseux de chercher à prouver qu'une bonne pièce vaut mieux qu'une mauvaise ; cette vérité, sans doute, ne sera jamais contestée par personne : mais ce qui serait très utile, ce serait de convaincre nos poëtes, ceux sur-tout auxquels on ne peut refuser le génie, le talent, et la parfaite connaissance des préceptes qu'ils négligent,

qu'ils se font, à eux mêmes, tort, et à tous égards, en se permettant des pièces absurdes ou irrégulières; et c'est ce qui est devenu presqu'impossible. Ils vous diront que ces pièces leur coûtent moins de travail, et qu'elles s'achètent comme les autres; qu'on les leur demande telles qu'elles se trouvent, pourvu qu'elles soient nouvelles; que les acteurs ne regardent pas à la qualité de cette sorte de marchandise, parce que, bonne ou mauvaise, ils en ont un débit de détail toujours très-avantageux; et malheureusement, cette fausse spéculation séduit les meilleures têtes. Nous avons un poëte, le plus beau génie, sans contredit, de toutes les Espagnes, auteur d'une incroyable quantité de comédies toutes bien pensées, supérieurement écrites, pleines d'esprit et de grâces : et vous savez comme moi, Monsieur, que cet homme étonnant, qui jouit dans toute l'Europe de la plus brillante réputation, n'a pas su se garantir de l'effet du faux goût des acteurs et du public; qu'il a

donné nombre de pièces indignes de lui, et des chef-d'œuvres qui l'avaient si justement couvert de gloire.

Mais cette déplorable dépravation, vraiment déshonorante pour nous, et les inconvéniens qui en résultent, cesseraient bientôt, si le Gouvernement établissait un censeur éclairé, judicieux, pour examiner toutes les pièces de théâtre, avant d'être présentées aux acteurs; si cette censure avait lieu pour tous les théâtres des provinces, comme pour ceux de la capitale, et s'il était enjoint à toutes les justices du royaume, de ne laisser représenter, dans leur ressort, aucune pièce qui ne fût revêtue de l'approbation du censeur.

Une pareille mesure forcerait les auteurs à la circonspection et à la décence; leurs pièces seraient plus châtiées, plus travaillées, moins défectueuses; les acteurs ne seraient plus exposés à se compromettre, et l'on parviendrait à corriger nos théâtres, à les rendre, en même tems, utiles et amusans, et à rétablir la répu-

tation des Espagnols sur cet article. Si l'on prenait la même précaution pour les histoires de chevalerie; si on les assujettissait au jugement et à l'approbation d'un censeur sévère, il est infiniment probable que l'on parviendrait à en avoir de bons, qui enrichiraient notre littérature de quantité de beautés dont notre langue est susceptible; qui expieraient le scandale des anciens; qui multiplieraient les amusemens du public; qui même ne seraient pas indignes de l'attention des lecteurs les plus graves et les plus difficiles en matière de goût.

= Le chanoine et le curé en étaient là de leur conversation, lorsque le barbier leur fit remarquer à peu de distance du chemin, sur leur droite, une jolie prairie, ombragée de plusieurs arbres touffus, sous lesquels il conviendrait de s'arrêter pour faire la sieste et reposer les bœufs. Le curé trouva l'avis fort bon, sur-tout s'il pouvait convenir à monsieur le chanoine d'être de la partie. Celui-ci très-satisfait du lieu et de l'occasion de pro-

longer de quelques heures son entrevue avec le curé, accepta, sous condition qu'il lui serait permis d'envoyer, bien vîte, un de ses valets à l'hôtellerie près de laquelle on se trouvait, chercher de quoi offrir, à toute la compagnie, à dîner sur l'herbe, le moins mal possible. Il n'y eut pas moyen de se refuser à la politesse du chanoine; et, de suite, ses valets se mirent les uns en course vers l'hôtellerie, les autres à décharger les mulets de bagage, porteurs de ses provisions et de ses ustensiles de bouche.

Pendant tous ces pourparlers, Sancho se retrouvant à portée de parler à son maître, sans être entendu par le curé ni par le barbier, qu'il suspectait toujours très-fort, se rapprocha le plus près possible de sa cage, et lui dit à demi-voix. — Tenez, Monseigneur, j'ai sur la conscience, au sujet de votre enchantement, un je ne sais quoi que je ne peux garder plus long-tems. On ne m'ôtera pas de la tête, que notre curé et notre barbier, que, malgré leurs masques, je

reconnais très-bien, sont les auteurs d'une machination qu'ils ont inventée pour vous mettre en cage; et Dieu sait à quel dessein, si toutefois ce n'est pas par envie toute pure. Si je ne me blouse pas, si ce que j'en pense est vrai, il s'en suit que vous n'êtes pas plus enchanté que rien du tout; mais que vous êtes joué net, et pris pour dupe: et comme la chose vaut la peine d'être tirée au clair, l'idée m'est venue, pour savoir, une bonne fois, ce qu'il en est, de vous faire, avec votre permission, une certaine petite question, à laquelle, si vous me répondez comme je parierais presque que vous répondrez, nous reconnaîtrons la tricherie, et que, comme je le soupçonne, l'enchantement en question n'est que dans votre cerveau.

— Fais, fais, mon ami, fais-moi telle question que tu voudras, répondit Don Quichotte; je te le permets, et te promets d'y répondre avec sincérité. Mais je t'observe, avant tout, que tu es dans l'erreur, si tu prends ce curé et ce bar-

bier-ci pour le véritable curé et le véritable barbier de notre village ; il se peut qu'ils te paraissent tels, mais ne va pas en croire tes yeux, mon enfant ; garde-toi de donner dans le piége qu'on nous tend ; conçois, au contraire, que ces personnages-ci ne ressemblent si fort à nos compatriotes et amis, que parce que les enchanteurs ont eu des raisons pour leur faire prendre ces figures ci, de préférence à toute autre. Ils ont voulu, quant à toi, t'embarrasser, te donner tous ces soupçons vagues qui te tourmentent, te jeter dans un labyrinthe d'idées, tel, que même le fil de Thésée ne pût t'en tirer ; et moi, ils ont voulu me dérouter, m'empêcher de deviner d'où vient le coup ; et les perfides n'ont que trop bien réussi, car je n'y entends rien encore, et je ne vois personne à qui m'en prendre. D'une part, mon juste courroux se trouve amorti par la présence apparente de mes meilleurs amis ; tandis que, de l'autre, je frémis de fureur et d'indignation de me voir garotté, claquemuré dans une

cage, où toutes les puissances possibles, humaines s'entend, n'auraient pas été capables de m'enfermer. Que penser, que dire d'une pareille aventure, d'un enchantement de cette espèce? J'ai lu les histoires de tous les chevaliers qui ont été enchantés depuis que le monde est monde; et j'avoue que j'ai beau me les rappeler toutes, je n'en vois pas une seule qui ressemble à la mienne. Ne va donc pas te mettre l'esprit à la torture, pour savoir comment notre curé et notre barbier se trouvent ici; je te garantis que ceux-ci ne sont pas plus ce qu'ils te paraissent, que je ne suis le Grand Turc. Voyons à présent ta question, mon enfant; parle, je suis prêt à te répondre, tant que tu voudras; jusqu'à demain, si cela te convient.

—Sainte mère de Dieu! s'écria Sancho, du ton du dépit, est-il possible que vous soyez assez dur d'entendement, ou assez dégarni de cervelle, pour ne pas voir, comme moi, ce qu'il en est; pour ne pas comprendre que votre emprisonnement

en cage, n'est qu'un tour de chien, que l'on vous joue, sans que les enchanteurs y soient pour la moindre chose! Hé bien, moi, je veux vous convaincre, vous prouver, clair comme le jour, que vous n'êtes point enchanté. Tenez, Monseigneur, seulement, répondez-moi vrai.... Que Dieu vous tire encore de celle ci! Que ne puis-je, de mes deux yeux, vous voir enfin heureux et tranquille entre les bras de madame Dulcinée du Toboso! Fasse le ciel....

— Tu m'impatientes, Sancho, interrompit Don Quichotte: finis, je t'en prie, tes conjurations, et venons au fait, à la petite question. Parle, demande; je te répète que je te répondrai franc et net.

— Et c'est ce qu'il nous faut, reprit Sancho... Ainsi donc, la petite question que j'ai à vous faire.... et à laquelle vous allez répondre franc et net.... en toute vérité.... comme cela se doit... et comme il convient à un gentilhomme d'honneur.... qui, de plus, a l'honneur

de faire le métier des armes.... et de la chevalerie errante....

— Je te répète, interrompit Don Quichotte, que tu peux compter sur toute sincérité dans ma réponse; mais, mon ami, encore une fois, voyons enfin ta question; laisse-là tes préambules, tes complimens, tes réflexions, et venons au fait.

— M'y voilà, reprit Sancho; maintenant, donc, que je peux compter que Monseigneur me répondra vrai, puisqu'il me l'a promis.... je lui demande, sauf respect.... et avec sa permission.., non pas par curiosité, mais seulement parce qu'il est bon.... intéressant pour nous, que je le sache au plus juste.... Je lui demande, si depuis qu'il est enchanté, c'est-à-dire, depuis qu'il croit l'être dans cette cage, il lui est venu l'envie.... de faire.... de faire... je ne sais trop comment vous rendre cela; de faire son grand ou son petit tour.

— Je ne te comprends point, Sancho,

répondit Don Quichotte : parle plus clairement, si tu veux que je te réponde clair et net.

— Comment ! vous ne me comprenez pas ! reprit Sancho. Où donc avez vous été à l'école ? il n'y a pas un enfant en âge de raison, s'il a passé devant le magister pendant quelques jours, qui ne sache, que qui dit faire son grand ou son petit tour, c'est comme qui dirait, mais plus proprement, faire ce que personne ne peut faire pour un autre.

— J'y suis, j'y suis, Sancho ; j'y suis, interrompit Don Quichotte, j'y suis : oui, mon ami, oui, l'envie m'en est déjà venue plus d'une fois ; et dans ce moment même, tu me rendrais un très-grand service, si tu pouvais me faciliter les moyens de me tirer, sans inconvénient, de l'urgence qui me presse.

CHAPITRE XLVII.

Curieuse conversation de Don Quichotte avec Sancho, et ensuite avec le chanoine.

— Et vous voilà pris; je vous tiens! s'écria Sancho. C'est tout ce que je grillais de savoir. Or çà, Monseigneur, raisonnons, s'il vous plaît. D'abord, vous conviendrez d'une chose, qui est au vu et au su de tout le monde. C'est que quand une personne est toute je ne sais quoi, on dit ordinairement d'elle : « Mais, » qu'est-ce qu'a donc un tel? il ne boit, » ni ne mange, ni ne dort; il répond » tout de travers à ce qu'on lui demande; » il est comme *un enchanté.* » Or, il est clair, comme deux et deux font quatre, que cela veut dire, que quand on est enchanté, on ne boit, ni ne mange, ni ne dort, et qu'on ne fait aucune de ses

fonctions corporelles. Donc les personnes qui ont les besoins qui vous prennent à présent; les personnes qui mangent, boivent et dorment, et qui répondent droit aux questions qu'on leur fait, ne sont point enchantées : donc vous n'êtes point enchanté; et c'est ce que je voulais tant vous prouver.

— Tu raisonnes très-conséquemment, Sancho, répondit Don Quichotte; mais tu n'as point réfléchi, qu'il peut y avoir plusieurs sortes d'enchantement; que, d'ailleurs, avec le tems, tout change. Bien fou serait celui qui, de ce qu'une chose n'a jamais été, tirerait la conséquence qu'elle ne peut jamais être. Il est donc possible qu'aujourd'hui les enchantés fassent ce qu'ils ne pouvaient faire autrefois : le fait est que je sais que je suis enchanté, que je suis certain de l'être; et cette certitude est nécessaire pour ma tranquillité, pour mon honneur, pour l'acquit de ma conscience; car, Sancho, conçois tu quels reproches j'aurais à me faire, quelle honte j'éprouverais, quel

désespoir me déchirerait, si, seulement, je soupçonnais, qu'au lieu d'être enchanté, comme je le suis, par une puissance surnaturelle, je me sois lâchement et débilement laissé mettre en cage? et que, plus lâchement encore, j'y passe mon tems en patience, les bras croisés, pendant que dans les quatre parties du monde, tant d'opprimés et de vexés, d'injuriés et d'offensés, de tout âge, sexe et condition, réclament, à grands cris, le secours de ma valeur.

— Pourtant, reprit Sancho, et quoique vous en disiez, moi, pour en avoir le cœur encore plus net, je serais d'avis que vous fissiez au moins l'expérience d'essayer de sortir de votre cage; je vous donnerai, s'il le faut, un bon coup de main pour en venir à bout. Vous essayerez aussi de remonter sur ce pauvre Rossinante, qui est d'un mélancolique à faire pitié, à faire presque croire qu'il est enchanté comme vous. Nous essayerons ensuite de nous remettre à chercher des aventures, comme autrefois; et s'il n'y a pas

moyen, c'est que je me serai trompé; mais, au moins, nous saurons mieux à quoi nous en tenir, et il sera toujours tems d'en revenir à notre cage. Je dis notre cage, parce que si je suis assez bête pour n'avoir pas deviné juste, je me soumets à me mettre en cage avec vous, et à vous y faire fidelle compagnie jusqu'à la fin de l'enchantement.

—J'approuve tes idées, mon bon ami, répondit Don Quichotte; avec ton aide, j'essayerai, volontiers, ce que tu me conseilles. Ainsi, c'est convenu : à la première occasion propice, tâche de me faire sortir de cage. Une fois libre, je ferai tout ce que tu voudras, et comme tu l'entendras. Mais, Sancho, tu ne verras que trop clairement, que je suis bien plus malheureux que tu ne penses, et qu'il n'est que trop vrai que je suis enchanté.

= Pendant que le chevalier traîné et l'écuyer traînant s'entretenaient ainsi, la charrette arrivait à la prairie ombragée, où le chanoine, le curé et le barbier avaient déjà mis pied à terre, et

l'attendaient. Le charretier dételа ses bœufs, pour les laisser paître et reposer. Le lieu était agréable et frais. Sancho en fut satisfait; et encore plus, d'apercevoir qu'on s'y disposait à faire un fort bon dîner sur l'herbe ; mais il lui manquait que son cher maître en jouît librement. Son premier soin fut de prier le curé de laisser sortir le seigneur Don Quichotte, ne fût-ce que pendant le tems nécessaire pour une affaire urgente qui ne pouvait se faire en cage, parce qu'il convenait, qu'au moins, sa prison restât propre et abordable. Le curé comprit ce que Sancho voulait dire, et sentit toute la justice de sa demande; mais, dans la crainte de quelqu'escapade de la part de Don Quichotte, il se trouvait fort embarrassé.
— Bien volontiers, répondit-il, nous ferions ce que vous demandez pour le seigneur chevalier; mais qui nous assure, qu'une fois libre, il ne cherchera pas à fuir, à nous échapper?
— Moi, reprit Sancho; moi, j'en ré-

ponds. Jamais mon maître ne s'est sauvé, jamais il ne se sauvera.

— J'en réponds aussi, dit le chanoine, sur-tout s'il veut bien donner sa parole de chevalier, qu'il ne fuira et ne résistera pas.

— Je la donne, s'écria Don Quichotte. D'ailleurs, Messieurs, je vous observe, que dans quelque position que ce soit, un enchanté est rien moins que libre de sa personne : n'est-il pas toujours sous la main de l'enchanteur? et les enchanteurs n'ont-ils pas le pouvoir de rendre un homme immobile pendant dix siècles, par tout où il soit? Ne sont-ils pas gens à le ramener, en un clin d'œil, à travers les airs, et à le remettre en cage, en supposant même qu'il ait trouvé moyen de fuir jusqu'aux antipodes?

= Sur ce, le chanoine lui-même, vint lui délier les bras, et le sortir de cage. Don Quichotte ravi de se retrouver sur pied, et libre de tous ses membres, se les détira tous à plusieurs reprises ; se secoua, s'étendit, s'alongea tant qu'il

put; et de suite, accompagné de Sancho, son répondant, il courut bien vîte à la plus urgente de ses affaires. En revenant, bientôt après, rejoindre la compagnie, comme il était moins pressé qu'en allant, il aborda Rossinante, qui, non loin d'elle, broutait, paisiblement, quelques brins d'herbe. — O cheval incomparable! lui dit-il, en le carressant de cinq à si légères claques sur la croupe. Précieux Rossinante! ne te décourage point, ne t'afflige pas trop; espérons qu'avec l'aide de Dieu, nous nous reverrons encore, toi brillant d'audace et d'adresse sous ton maître, et moi sur toi, remplissant vaillamment les obligations de ma glorieuse profession, pour laquelle le ciel me fit naître, en dépit des envieux, des méchans et de mes lâches persécuteurs.

=Le chanoine, toujours plus surpris, ne se lassait pas de considérer Don Quichotte, d'examiner tous ses mouvemens, d'épier toutes ses paroles. Il ne pouvait concevoir, qu'avec autant d'esprit, autant d'instruction, un sens si juste,

un cœur aussi droît que le disaient ses amis, il extravaguât si complétement sur tout ce qui avait le moindre rapport à la chevalerie. Touché de compassion, persuadé qu'un pareil homme ne pouvait être incorrigible, il s'était proposé de le raisonner à fond, avant de le quitter. Si tôt que tout le monde fut assis sur l'herbe, en attendant le dîner qu'on apprêtait, il lia conversation avec lui, et après quelques propos vagues, il le ramena sur le chapitre de la chevalerie. — Est-il bien possible, Seigneur, lui dit-il, que la lecture des livres de chevalerie, vous ait dérangé l'esprit, au point de vous faire ajouter foi à mille absurdités palpables, à mille faits évidemment impossibles, qu'il suffisait cependant de lire, pour en voir clairement la fausseté! Peut-il entrer dans la tête d'un homme de sens, qu'il ait réellement existé un Amadis, et tant d'autres chevaliers aussi ridiculement prodigieux que lui; des empereurs de Trébisonde, des Felix Mars d'Hircanie! Peut-on croire, de bonne foi, à ces

serpens monstrueux, à ces dragons énormes, à cette foule de géans; à ces aventures, à ces batailles, à ces combats évidemment impossibles; à ces princesses coureuses et dévergondées; à ces écuyers devenus comtes; à ces nains rusés et boufons; en un mot, à cette multitude de disparates révoltans, de fictions bizarres et désordonnées, dont les histoires de chevalerie sont remplies! Quant à moi, j'avoue qu'en les lisant, je ne sais pas mieux qu'un autre, me défendre d'un premier mouvement de surprise et d'admiration; mais il est bientôt suivi du dégoût et de l'indignation, dès que je viens à penser que je ne lis que d'impudens mensonges, des livres qui ne peuvent qu'abuser de la crédulité du simple, et usurper l'attention des bons esprits, qui, sans ces fables effrontées, la porteraient infailliblement ailleurs, bien plus utilement pour eux et pour la société. Plus que jamais, je les blâme et les déteste, aujourd'hui que j'ai l'occasion de voir en vous, Seigneur, une de leurs plus intéressantes victimes. De

quels ravages ne sont-ils pas capables, s'ils ont égaré la raison d'un homme tel que vous, au point de forcer ses meilleurs amis à le traiter comme une bête féroce, qu'il faut enchaîner, mettre en cage, pour le garantir de ses propres excès ! Allons, Seigneur Don Quichotte, allons, rentrez en vous-même, rappelez toute votre raison; rappelez cet esprit sage et judicieux, dont le ciel vous a favorisé si particulièrement; et, croyez-moi, livrez-vous à toute autre lecture, à des lectures utiles, propres à étendre et à multiplier vos connaissances, à vous rendre chaque jour plus estimable. Et, pourtant, si un goût impérieux, irrésistible, vous porte à la contemplation des actions brillantes et courageuses, des hauts faits d'armes, des événemens vraiment admirables, lisez l'Histoire Sainte; vous y trouverez à vous étonner à chaque page, et vous pourrez croire à tout ce que vous y lirez. Lisez l'Histoire ancienne et moderne des Nations; vous y verrez nombre de grands hommes, d'hommes

prodigieux, auxquels vous pourrez croire aussi : vous trouverez un Viriatus en Lusitanie, un César à Rome, un Annibal à Carthage, un Alexandre en Grèce, un Fernand Gonzalès en Castille, un Cid à Valence, un Fernandès en Andalousie, un Garcia de Parédès en Estramadoure, un Perès de Vargas à Xérès, un Garcilasso à Tolède, un Manuel de Léon à Séville. Vous verrez briller dans leur histoire, l'héroïsme, la valeur, toutes les vertus, tous les talens. Voilà, Seigneur, voilà les histoires dignes de foi, dignes de toute l'attention des hommes qui veulent se distinguer ; et c'est là seulement que vous devez chercher des modèles à imiter, si vous avez la noble ambition d'illustrer votre nom, et d'honorer celui de la Manche, votre patrie, que vous joignez, dit-on, au vôtre, dans la vue, sans doute, de l'associer à votre réputation.

= Don Quichotte écouta le chanoine avec beaucoup d'attention, sans l'interrompre, sans se permettre aucun mou-

vement d'impatience ou d'improbation. Les yeux fixés sur les siens, comme pour chercher à pénétrer s'il n'aurait pas encore à ajouter quelque chose qu'il aurait oublié, il attendit, pour répliquer, que le chanoine n'eût absolument plus rien à dire. Alors, il reprit la parole, et d'un ton très-calme, il lui dit. — Autant que je puis le comprendre, Seigneur, le but du discours que vous venez de m'adresser, serait de me persuader qu'il n'a jamais existé de chevaliers errans ; que toutes les histoires de chevalerie ne sont que des fictions, des mensonges inventés à plaisir; que ces histoires sont dangereuses ; que j'ai mal fait de les lire, plus mal encore de les croire véritables, et pire que plus mal, d'avoir cherché à imiter leurs héros, en embrassant moi-même la profession de chevalier errant, et en en remplissant les devoirs, à l'exemple d'Amadis et autres fameux chevaliers, célébrés dans ces histoires auxquelles il vous plaît de n'ajouter aucune foi.

— C'est cela même, Seigneur, répondit le chanoine; vous m'avez compris à merveille.

— Il paraît aussi, reprit Don Quichotte, que l'opinion de votre Seigneurie, est que la lecture de ces histoires m'est devenue extrêmement préjudiciable, en ce qu'elle m'a, dites-vous, dérangé l'esprit, égaré la raison, au point que je crois être enchanté dans cette cage; et qu'il serait à propos, tant pour remédier aux ravages qu'elles ont fait sur moi, que pour augmenter mes connaissances, et m'assurer une gloire plus brillante et plus durable, que je me livrasse à d'autres lectures, que vous même avez la complaisance de m'indiquer avec une admirable érudition.

— Oui, Seigneur, répondit le chanoine; c'est là mon opinion.

— Hé bien, Seigneur, reprit Don Quichotte, mon opinion, à moi, c'est que c'est vous-même qui êtes enchanté, ou fortement timbré, soit dit sans vous offenser. Je ne concevrai jamais, qu'un homme, sain de jugement,

puisse hasarder tout ce que vous venez de dire contre des vérités si généralement reconnues et avérées, qu'à mon avis, quiconque s'y refuse, mérite bien d'être traité, comme vous traitez, dites-vous, les auteurs qui vous ennuient et vous déplaisent ; c'est-à-dire, qu'il ne vaut pas la peine d'être écouté jusqu'au bout. Prétendre qu'Amadis, et tant d'autres illustres chevaliers errans n'ont point existé, c'est, à peu près, prétendre que le soleil n'éclaire pas, que la glace n'est point froide, que la terre n'est point un corps ; c'est se refuser à l'évidence. Non, non, Seigneur, non, vous ne persuaderez à personne, que ce que l'on raconte de l'infante Florippe, de Guy de Bourgogne, de Fier-à-Bras, et du pont de Mantible, sous le règne de Charlemagne, soit controuvé, ni même douteux. Il faudrait donc aussi ne plus croire à un Achille, à un Hector, à une guerre de Troie ; il faudrait nier aussi les douze Pairs de France, et le roi d'Angleterre, Arthur, qui a si bien existé, qui a si bien

été changé en corbeau, qu'il est toujours corbeau, et que, dans son royaume, on attend encore son retour, à tout instant. Il faudrait ne plus croire à l'histoire de Guerin Mesquin; à celle de Saint-Griel; à celle des amours de Don Tristan et de la reine Jseu; ni à celle de la reine Genièvre et de Lancelot, histoire tellement véritable, qu'il existait encore, il n'y a pas long-tems, des personnes qui se souvenaient de la confidente de cette reine célèbre, de madame la duègne Quintagnone, si connue, d'ailleurs, comme la plus fine connaisseuse en vins, qu'on ait jamais vue dans toute la Grande Bretagne. Moi-même, je me rappelle que, dans mon enfance, ma grand'mère paternelle me disait, quand elle rencontrait quelque duègne à longue cornette: « Tiens, petit, la vois-tu cette vénérable » Quintagnone. » Preuve certaine, que ma défunte grand'mère se souvenait de l'avoir vue. Il faudrait nier l'histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne, si véritable, cependant, aussi,

qu'on voit encore, dans le Cabinet de curiosités de nos rois, la cheville avec laquelle l'intrépide Pierre gouvernait son cheval de bois, quand il voyageait à travers les airs; et cette cheville est grosse au moins comme un timon de charrette; elle fait, dans le cabinet, le pendant de la selle du fameux Babieça; on la conserve précieusement, comme on conserve encore à Roncevaux, le cornet du terrible Roland, qui est, dit-on, de la taille d'une poutre. Ces pièces curieuses sont assurément des preuves incontestables, que les douze Pairs, que Pierre, que le Cid ont existé: et s'ils ont existé, pourquoi tous les autres chevaliers si célèbres, dont les admirables histoires sont entre les mains de tout le monde, n'auraient-ils pas existé de même? Il faudrait dire, que le vaillant Juan de Merlo, noble portugais, n'a pas été chevalier errant; qu'il n'a pas été en Bourgogne; qu'il n'y a pas vaincu, en combat singulier, le fameux seigneur de Charny, et ensuite, à Basle, messire Henri de Remestan;

qu'il n'est pas vrai, non plus, que nos braves chevaliers espagnols, Pedro Barba, et Guttierès Quixada, l'un de mes aïeux directs, du côté paternel, aient vaincu, en Bourgogne aussi, les deux fils du comte de St-Pol; qu'il est faux et controuvé que le chevalier Don Fernand de Guévara, ait couru les aventures en Allemagne, et qu'il s'y soit battu contre messire Georges, autre chevalier attaché à la maison du duc d'Autriche; il faudrait, enfin, ne plus regarder que comme des contes en l'air, comme des mensonges, tout ce que l'histoire rapporte des tournois, des mémorables entreprises de messire Louis de Falser, contre Don Gonzalès de Gusman, chevalier castillan de la première distinction; et de mille autres hauts faits d'armes d'une multitude de chevaliers chrétiens, espagnols et autres, dont l'existence est si avérée, que, pour en douter, il faut, je le répète, avoir perdu le sens, l'esprit et la raison.

— Les bras tombaient de surprise au

chanoine, de voir comment Don Quichotte mélangeait dans sa malheureuse tête, les fictions avec les vérités, et comme elle était farcie d'aventures de chevalerie. — Je ne puis vous nier, Seigneur Don Quichotte, lui répliqua-t-il, qu'il y ait quelque chose de vrai dans tout ce que vous venez de rappeler, sur-tout relativement à nos braves espagnols. Je regarde aussi comme incontestable, l'existence des douze Pairs de France; mais je n'ai garde de croire tout ce qu'en raconte l'Archevêque Turpin. Il est avéré, seulement, que c'étaient douze chevaliers choisis par les rois de France; qu'on les nommait *Pairs*, parce qu'ils étaient réputés tous égaux en naissance, en valeur et en vertu; qu'ils formaient une espèce de congrégation religieuse et militaire, assez semblable à celle que nous appelons, aujourd'hui, l'Ordre de St-Jacques, l'Ordre de Calatrava, et autres, dont tous les membres doivent être, à peu près, également distingués par leur noblesse et leurs services; et

que, comme on dit, à présent, un chevalier de tel ou tel ordre, on disait, alors, un chevalier des douze Pairs. Il est certain aussi, que le fameux Cid a existé; on ne peut douter, non plus, de l'existence de notre Bernard du Carpio; mais il est permis, très-raisonnable même, de ne pas croire à certaines prouesses, visiblement exagérées, qu'on leur attribue. Quant à la cheville du cheval du comte Pierre, que vous dites être conservée dans le Cabinet de curiosité de nos rois, à côté de la selle de Babiéça, je confesse que j'ai, jusqu'à présent, ignoré cette particularité, quoique j'aie, plus d'une fois, examiné ce précieux Cabinet. J'y ai vu la fameuse selle de Babiéça, mais je n'y ai jamais aperçu la cheville, toute énorme que vous la dite.

— Elle y est, reprit Don Quichotte, avec feu; elle y est, j'en suis certain: à telles enseignes, que pour la préserver des vers et de la moisissure, on a pris la précaution de l'engainer dans un fourreau de cuir.

— Je ne vous soutiendrai point qu'elle n'y est pas, répliqua le chanoine; mais je persiste à vous protester, que je ne l'y ai jamais vue. Au reste, quand elle y existerait, ce ne serait pas une preuve de l'existence de votre Amadis, et de tant d'autres chevaliers de sa force; ce ne serait pas une raison, pour qu'un homme aussi estimable, aussi instruit, aussi judicieux que vous, à tous autres égards, ajoutât foi à ces mensonges monstrueux, à ces fictions extravagantes, que l'on trouve à chaque page, dans toutes nos absurdes histoires de chevalerie.

CHAPITRE XLVIII.

Suite de la conversation de Don Quichotte avec le chanoine.

—Certes, Seigneur, vous me la donnez bonne, repartit Don Quichotte; quoi! vous prétendriez me persuader qu'on ne doit

pas ajouter foi à des histoires imprimées avec permission du roi, et avec approbation de gens qui doivent s'y connaître mieux que personne! A des histoires que grands et petits, riches et pauvres, savans et autres, nobles et roturiers, s'arrachent, lisent, dévorent avec un plaisir qui tient de la passion! Vous voudriez me faire douter de la vérité d'histoires où rien ne manque de ce qui concerne leurs héros; où l'on vous dit le nom de leur père, de leur mère, de leurs cousins et cousines; celui de leur pays; le jour de leur naissance : où vous les voyez, pour ainsi dire, avec les yeux, naître, grandir, agir, et petit à petit, et d'encore en encore, en venir à ces actions prodigieuses qui les ont rendus si justement fameux!... Revenez de votre erreur, de votre entêtement, Seigneur; croyez-moi, lisez, relisez ces histoires. Vous paraissez homme d'esprit, et d'une grande érudition; vous devez mieux qu'un autre les goûter, être sensible aux beautés frappantes qu'on y trouve à chaque pas, et

qu'on ne trouve que là. Y a-t il moyen, par exemple, de contenir son admiration, quand au moment où vous vous y attendez le moins, vous rencontrez, chemin faisant, dans votre livre, un grand lac de poix bouillante, que vous entendez bouillonner, et que vous voyez, à sa surface, fourmiller de serpens, de lézards, de crocodiles, et d'autres monstres épouvantables; et quand du sein de ces flots hideux et brûlans, vous entendez sortir une voix douce et gémissante, qui dit : « Toi qui considères ce lac effrayant, vaillant chevalier; si tu veux mériter les » glorieuses faveurs que te cache son horrible surface, sois assez courageux pour » t'élancer au milieu de ses flots. Si tu » ne l'oses, c'est que tu n'es pas plus » digne que tant d'autres, des merveilles » que tu trouverais aux sept châteaux » des sept fées qui habitent sous ces » noires et tristes ondes. » Savez-vous, vous, Seigneur, ce que répond le chevalier à ce singulier défi? Je vais vous le dire, Seigneur; et vous allez voir si cela

n'est point admirable. Il n'y répond pas une syllabe, Seigneur; mais il ne se le fait pas répéter : sans balancer, sans songer à ce qu'il peut en arriver d'affreux ou de cuisant pour lui ; sans même quitter ses armes, qui cependant semblent ne pouvoir que l'embarrasser en pareille aventure, il se recommande bien vîte à Dieu et à sa Dame ; et d'un premier élan, le voilà dans le lac. D'abord, il enfonce, il enfonce sans rien voir que d'épaisses ténèbres liquides, qui heureusement ne le suffoquent pas. Mais, enfin, il s'arrête sur un fond solide; et, à sa grande surprise, il se trouve dans des bosquets charmans, bien autrement délicieux encore que les bosquets si renommés de l'Elysée. Là, le ciel est d'une pureté, d'une transparence inconnues aux humains. La lumière du jour y est plus brillante et plus vive que sur terre ; les arbres y sont plus verts et plus frais, plus gracieux et plus variés dans leurs formes. Une innombrable multitude de petits oiseaux, brillans de cent couleurs

éclatantes qu'il n'avait jamais vues, le ravissent par des chants d'une mélodie, qui, jamais encore, n'avait frappé son oreille. Les ruisseaux, bordés de mille fleurs nouvelles, y roulent sur un cailloutis d'or et de perles. De tous côtés, des fontaines magnifiques en jaspe ou en albâtre; des pavillons élégans, des grottes en coquillages de toutes couleurs, artistement mélangés avec l'émeraude et le diamant, frappent ses regards étonnés. Entouré de merveilles, il avance, et bientôt il se trouve à l'entrée d'un vaste palais d'or massif, enrichi d'escarboucles, de perles et de diamans, et dont l'architecture l'emporte encore en noblesse et en magnificence, sur les matériaux précieux dont il est construit. Ce qui le charme et l'étonne bien plus encore, c'est une troupe céleste de jeunes demoiselles d'une beauté ravissante, qu'il voit sortir du palais, et venir à lui : elle son vêtues de..... Ah! si je voulais vous détailler ce que l'histoire raconte de la richesse et de l'élégance de leurs

atours, je n'en finirais pas de la journée! la principale, la plus belle, la plus superbement parée, l'approche d'un air caressant: elle le prend par la main, et sans lui rien dire elle le fait entrer. Le voilà dans un appartement cent fois plus riche encore et plus élégant que les dehors du palais. On se met après lui, on le désarme, on le déshabille, on le baigne, on le parfume: tout cela se fait avec une décence admirable, et dans le plus respectueux silence; on entendrait voler une mouche, pendant cette auguste cérémonie; enfin, on lui passe une chemise blanche, d'une finesse merveilleuse et d'une odeur exquise; et l'on finit par lui mettre sur les épaules un manteau d'un prix tel, qu'on a vu, dit-on, de ces manteaux de chevalerie errante, qui valaient au moins une province. Cela fait, on le conduit dans un autre appartement: c'est la salle de festin: et il y trouve un banquet splendide tout servi. On lui présente à laver ses mains, non pas dans de l'eau ordinaire, mais dans l'esprit distillé

des fleurs les plus suaves. On le place dans un fauteuil d'ivoire d'une seule pièce, et d'un travail incroyable. Vingt demoiselles charmantes, sont là, prêtes à le servir ; et il faut voir avec quelle adresse, quelles grâces, quelles prévenances elles s'en acquittent. Il faut voir quelle diversité, quelle innombrable quantité de mets on lui présente, comme ils sont excellens ; quelle délicieuse cuisine ! Pendant qu'il mange, vous entendez une musique divine, sans apercevoir un seul musicien, sans pouvoir deviner d'où elle part. Le dîner fini, le couvert levé, pendant que le chevalier, dans son fauteuil, se repose, et, suivant l'usage, se nettoye les dents, survient une demoiselle qu'il n'avait point encore vue. C'est une princesse ; elle est cent fois plus belle encore ; et plus richement vêtue qu'aucune autre : on lui approche un fauteuil à côté du chevalier ; elle s'y assoit, et la voilà qui entame la conversation. Elle lui apprend ce que c'est que ce palais, comme quoi elle y est enchan-

tée, comme quoi.... Enfin elle lui raconte des choses qu'il est impossible de lire dans l'histoire, sans en être émerveillé. Il serait trop long de vous les répéter ici, Seigneur; mais je vous invite à les lire vous même, ainsi que tous les livres de chevalerie que vous pourrez vous procurer. Je vous garantis que vous y prendrez le plus grand plaisir. Je ne vois, je ne sais rien de plus propre à passer le tems, à dissiper l'ennui ou la mélancolie, si vous étiez exposé à ces tristes accès, et à élever un homme au-dessus de lui-même. Suivez mon conseil, Seigneur, et vous vous en trouverez bien. Quand à moi, je puis vous assurer qu'ils m'ont complétement changé. Je suis devenu tout autre, sur-tout depuis que, par suite de mes lectures, j'ai moi-même embrassé la profession de chevalier errant. Je suis intrépide et vaillant, cent fois plus que je ne l'étais : plus sévèrement loyal, plus courtois, plus généreux, plus libéral, plus compatissant, plus patient, plus sobre, plus con-

tinent. Rien ne me rebute plus : fatigues, dangers, besoins, douleurs, blessures, prison, enchantemens, je supporte tout avec une force, une résignation que je ne dois qu'à l'esprit héroïque de la chevalerie. En ce moment même, tout enchanté que je suis, et détenu en cage, par une puissance surnaturelle, je n'en suis point découragé, mon bras me reste, et je n'ai rien perdu de ma valeur. C'en est assez encore, pour, d'un jour à l'autre, conquérir une couronne. C'est alors, Seigneur, qu'enfin je serai à portée d'exercer cette générosité, cette bienfaisance qui sont un des premiers devoirs de ma profesion. Mais comment les exercer, ces nobles vertus, quand soi-même on est impuissant, persécuté ? hélas ! l'on n'est peut-être vraiment à plaindre, que quand on ne peut plus être utile aux autres. On a beau être compatissant, humain, libéral, on n'en est que plus souffrant, quand on en est réduit à de stériles vœux pour le soulagement ou le bonheur de ses semblables. Je ne vous cache donc point, qu'encore que je prise peu les

grandeurs de ce monde, et les jouissances du pouvoir et de l'opulence, j'ai là, dans le cœur, l'ambition très décidée de devenir monarque, à la première occasion favorable (que sûrement je ne laisserai pas échapper); mais moins pour moi-même, que pour pouvoir récompenser et combler mes serviteurs et mes amis; ce pauvre Sancho, sur-tout, mon fidelle et loyal écuyer, le meilleur homme du monde, qui me sert avec zèle et affection, et à qui je serais si content de donner la comté que je lui ai promise, il y a déjà long-tems, quoiqu'incertain encore, s'il saura la gouverner.

— Comment s'il saura, interrompit Sancho, qui, bouche béante et l'oreille en l'air, écoutait son maître, si je saurai la gouverner! qu'elle vienne, qu'elle vienne, Seigneur Don Quichotte, qu'elle vienne cette chère comté, que j'ai sûrement encore plus envie de tenir, que vous de me la donner; je vous répète qu'elle sera gouvernée de main de maître; et j'en réponds... Et puis, au reste, si absolument la chose était trop difficile pour moi,

savez-vous comment je m'y prendrais ? Il y a, dit-on, des gens adroits comme des singes, qui font métier de prendre les comtés à ferme, et qui en payent tant par an à monseigneur le comte, qui n'a plus qu'à se goberger, qu'à manger tranquillement son revenu, pendant qu'ils gouvernent pour lui. J'en ferai tout autant, moi; je chargerai mes fermiers de toute la besogne ; ils prendront, ils recevront, ils gouverneront tout, à condition qu'ils me donneront, et toujours d'avance, une bonne rente, que je dépenserai gaiement, et sans soucis, ni plus ni moins qu'un duc ; et puis, vogue la galère.

— Cela est pratiquable quant au gouvernement de la finance, mon pauvre Sancho, reprit le chanoine ; mais il ne suffit pas, pour être bon gouverneur, de savoir manger son revenu. L'obligation d'un gouverneur, est de procurer à ses gouvernés, justice et sûreté ; et c'est une besogne autrement difficile que celle de recevoir et dépenser de l'argent. Elle demande de la méditation, du travail, de

l'activité, et, sur-tout, l'intention pure et décidée de faire le bien, sans laquelle le gouverneur le plus intelligent, est le plus dangereux pour les peuples; et avec laquelle le moins habile réussit, parce que, toujours, le ciel favorise les intentions probes et bienfaisantes.

—Moi, répondit Sancho, je n'entends rien à vos philosophies. Tout ce que je sais, c'est que je voudrais être aussi sûr d'*agripper* un jour la comté, comme je le suis que je la gouvernerais à faire plaisir. Messieurs, l'ame que le bon Dieu m'a donnée, est faite comme une autre, et mon corps aussi est bâti tout comme un autre. Si j'étais roi, tout Sancho que je suis, je serais maître dans mes états, comme un autre roi; si j'étais le maître, comme un autre, je ferais ce qu'il me plairait; faisant ce qu'il me plairait, je serais content; étant content, je n'aurais rien à désirer; n'ayant rien à désirer, tout irait au mieux; et, vous entendez que tout allant au mieux, personne n'aurait à se plaindre. Au reste, qu'elle vienne

seulement, qu'elle arrive la comté ; et comme dit l'aveugle : *nous verrons, nous verrons.*

— Hé ! vos philosophies ne sont pas si mauvaises, monsieur Sancho, reprit le chanoine. Mais, malheureusement pour vous, il y a bien autre chose à dire encore sur votre comté.

— A ce que vous pourriez encore dire, Seigneur, interrompit Don Quichotte, je repondrais par l'exemple d'Amadis de Gaule, qui a fait son écuyer comte de l'Isle-Ferme. Pourquoi, s'il vous plaît, ne ferais-je pas comte mon Sancho Pansa, qui est, sans contredit, l'un des meilleurs écuyers qu'on ait jamais vus en chevalerie errante ?

= Le chanoine étonné, presqu'étourdi de la bordée de folies qu'il venait d'entendre, ne savait que répliquer, que dire, ou plutôt il sentait qu'il n'y avait rien à répondre à de pareils maniaques. Il avait été frappé du brillant récit de l'aventure du chevalier du *lac de poix ;* et il admirait à quel point les damnables livres

de chevalerie avaient ravagé une tête, d'ailleurs, organisée pour valoir mieux que beaucoup d'autres. Il n'était pas moins surpris de l'extrême simplicité, de l'incroyable crédulité de Sancho, et de le voir compter si fermement sur les extravagantes promesses de son maître.

Pendant la conversation qu'on vient de raconter, les valets du chanoine, avec toute la propreté que comportait le local, et à l'aide d'un grand tapis étendu sur l'herbe, à l'ombre d'un beau hêtre, avaient dressé le couvert, et servi un assez joli dîner, après lequel on se mit de bon appétit. On était à peine en train, quand on entendit, à quelques pas, dans les broussailles, le son d'une clochette très agitée, qui attira tous les regards. Bientôt on vit accourir une belle chèvre mouchetée noir et blanc, et derrière elle, à ses trousses, un chevrier qui la poursuivait à toutes jambes, en gesticulant, et en lui criant de s'en revenir à la bergerie, comme s'il eut parlé à une personne en état de l'entendre et de lui répondre. La fuyarde, effarou-

chée, vint donner au milieu de la compagnie, et s'y arrêta comme si elle s'y fût sentie en lieu de sûreté. Le chevrier, toujours courant, l'y suivit, et la saisit par les oreilles, en disant: — Comme diable vous en détalez, mademoiselle la sauvage! Hé, ma belle! qu'avez-vous donc à tant courir? de quoi avez-vous peur?.... de rien, n'est-ce pas? Mais c'est qu'il suffit que vous soyiez femelle et jolie, pour ne pas savoir vous tenir où vous étiez bien; c'est qu'il faut que vous fassiez comme toutes les autres, la folle, l'évaporée.... Allons, friponne; allons, revenez-vous-en; si on vous laissait vagabonder à votre fantaisie, vous le trouveriez bien doux, n'est-ce pas, bien agréable? Mais vous ne songez pas au loup qui pourrait vous croquer; vous ne songez pas que la plus chérie du troupeau, vous devriez à vos compagnes l'exemple de la prudence et de la sagesse; allons, ma mie; allons, il faut vous en revenir.

= Cette remontrance verbale, à une chèvre, parut singulière à tous ceux qui

l'entendirent, au chanoine sur-tout. La chèvre, d'ailleurs, était si jolie bête, qu'elle intéressait tout le monde. — Bon chevrier, dit le chanoine, ne la tracassez pas. Laissez-lui passer sa petite fantaisie; dès-lors qu'elle est femelle, vous aurez beau dire, vous ne la rendrez obéissante, que quand le jeu lui en plaira.... Tenez, mangez un morceau avec nous; un petit coup par-dessus, vous rendra plus traitable; la pauvre petite bête se reposera, et chacun y trouvera son compte.

=Et en parlant ainsi, le chanoine lui présentait, à la pointe du couteau, une culotte de lapin fort appétissante. Le chevrier ne se fit point presser pour l'accepter, ni pour boire ensuite un grand verre d'excellent vin, qui, effectivement, parut le rendre tout à fait bon enfant. — Messieurs, dit-il, en remettant sa tasse sur le tapis, n'imaginez pas, parce que j'adresse la parole à ma jolie mouchetée, que je sois assez bouché pour croire qu'elle me comprend ou qu'elle doit me répondre. Tout campagnard, Messieurs, que

je suis, je ne dis rien sans savoir pourquoi, et je ne m'entends que trop bien, quand je lui parle.

— J'en suis très-persuadé, brave homme, reprit le curé. Ce n'est pas d'aujourd'hui, que nous savons que parmi les bergers il se trouve des sages, des philosophes, et même des poëtes.

— Au moins, reprit le chevrier, on y rencontre, par fois, des hommes d'expérience, et qui ont vu le loup : et pour vous le prouver, Messieurs, si cela ne vous ennuie pas trop, je vous conterai, en peu de mots, une aventure où je suis pour quelque chose, et qui me tient rudement au cœur.

— Une aventure! s'écria Don Quichotte. Pour mon compte, mon ami, j'en entendrai l'histoire avec grand plaisir; et je me fais fort que ces Messieurs, qui sont gens d'esprit et de savoir, vous écouteront bien volontiers. Une aventure! commencez, mon ami, commencez; nous voilà, tous, disposés à vous prêter attention.

—Non pas tous, dit Sancho, en se relevant. Moi, Messieurs, sauf votre permission, et pour ne pas vous distraire, je m'en vais, avec ce morceau de pâté, faire bande à part, là bas, au bord du ruisseau, et m'en donner, j'espère, pour trois jours, puisque l'occasion s'en présente. En chevalerie errante, on doit prendre les tems comme ils viennent, et, sur-tout, manger tant qu'on peut, quand cela se trouve; par la raison, qu'à tout bout de champ, il vous y pend à l'oreille de vous enfoncer dans des déserts ou des forêts longues de cinq à six journées...; et si, par malheur, un pauvre diable d'écuyer n'a pas pris la précaution de bourrer son bissac ou son estomac pour une bonne semaine, avant de s'y enfourner, il court grand risque d'y laisser sa peau, ou tout au moins de n'en sortir que sec comme une allumette.

— Va où bon te sembleras, lui répondit Don Quichotte, du ton de l'impatience; mange tant que tu pourras. Quant à moi, voilà mon dîner fini: j'ai moins besoin

actuellement de manger que d'un peu de récréation, et je n'en connais pas de plus agréable, en ce moment, que celle d'écouter ce brave homme.

— Nous sommes tous du même avis, reprit le chanoine, si le bon chevrier veut bien nous donner cette satisfaction.

=Le chevrier, alors, s'assit sur l'herbe, et fit ranger sa chèvre à ses pieds, en lui donnant sur les reins quelques petites claques, et en lui adressant quelques paroles caressantes. La bête, avec docilité, s'agenouilla, et se coucha ventre à terre, les yeux fixés sur ceux de son maître, qui, de suite, raconta son histoire en ces termes.

CHAPITRE XLIX.

Histoire du chevrier.

—A trois lieues d'ici, dans un village peu considérable, mais des plus cossus du

pays, il y a un honnête laboureur, si brave homme, si respectable, si estimable, que, malgré qu'il soit richissime, on l'a toujours estimé, bien plus à cause de ses bonnes qualités, que pour sa grosse fortune. Tout heureux qu'il était du côté des richesses, lui-même s'est toujours vanté de l'être encore plus, du côté de sa famille, qui, pourtant, n'a jamais consisté qu'en une fille unique: mais il l'adorait, et il n'avait pas tort. On peut dire que beauté, sagesse, esprit, elle avait tout pour plaire, et au suprême degré. Impossible de la voir, de l'entendre, sans admirer jusqu'à quel point, le ciel, par fois, se plaît à combler certaines de ses créatures, de ses dons les plus rares et les plus précieux. Dès son enfance, elle était belle comme un petit ange; et sa beauté n'ayant fait que croître et s'embellir encore avec le tems, je vous laisse à penser ce qu'elle dut être à seize ans, quand elle fut tout à fait éclose. Le bruit de ses perfections fut bientôt répandu dans les environs, et des environs il alla plus loin

encore, si loin, qu'il en fut parlé même à la cour : on a vu plus d'un curieux, venir du bout du royaume, rien que pour voir, par eux mêmes, ce vrai miracle de la nature. Le père, comme vous l'imaginez bien, la gardait soigneusement; mais elle était encore mieux gardée par sa propre sagesse ; et ce gardien là, toujours, est plus sûr que la surveillance paternelle, que les verroux, que les cadenas.

Bref, les richesses du père, l'admirable beauté de la fille et son rare mérite, firent approcher en foule les amoureux qui pouvaient prétendre à elle. Il s'en présenta par douzaines, tant du pays qu'étrangers ; tant, en un mot, que le père, embarrassé du choix, ne savait où il en était, ni quel parti prendre. Je fus, moi, l'un des premiers sur les rangs, et celui, peut-être, dont les espérances étaient le plus solidement fondées. J'étais du même endroit que la demoiselle, ma famille valait la sienne, j'avais autant de biens qu'elle, et dans le pays j'avais

assez bonne renommée, pour ne pas être dédaigné, du moins par le père. Un autre prétendant se présenta presqu'en même tems que moi, et avec à peu près les mêmes moyens de réussite; de sorte que reconnus tous les deux comme sortables par le père, il nous trouva tellement égaux en avantages, qu'il prit le parti de nous proposer tous les deux à sa fille, et de s'en rapporter à son choix. En cela, il fit ce que tous les pères devraient faire en cas pareil. Il serait juste et sage à eux de consulter le choix de leurs filles, quant ils les mettent en ménage. L'autorité paternelle devrait se borner à les empêcher d'avoir à choisir entre plusieurs mauvais sujets; mais lorsque le choix ne peut tomber que bien, il doit leur être laissé parfaitement libre. Je ne sais pas encore comment la belle Léandra choisit entre Anselme, mon rival, et moi: (moi, Messieurs, je me nomme Eugène) mais pressé de s'expliquer, le père répondit vaguement; il objecta la grande jeunesse

de sa fille; il battit la campagne, sans cependant nous refuser ni l'un ni l'autre. Nous pensâmes, Anselme et moi, chacun de notre côté, que notre affaire allait bien; mais qu'il fallait attendre que le cœur de la belle fût plus décidé, et songer à lui plaire de plus en plus pour la déterminer. C'est ce que nous fîmes, de notre mieux, pendant assez long-tems. Malheureusement nous n'en sommes pas plus avancés ni l'un ni l'autre : un troisième est survenu, qui a dérangé toutes nos combinaisons, et détruit toutes nos espérances.

C'est un certain Vincent de la Rose, fils d'un menu paysan de notre village, et tout fraîchement arrivé d'Italie, de je ne sais où encore; qui, en un mot, à couru le monde, et qui est soldat de son métier. Un capitaine, en passant dans notre endroit, il y a une douzaine d'années, avec sa compagnie, l'emmena encore enfant, n'ayant tout au plus que douze ans. Le voilà, par conséquent, revenu avec ses deux fois douze ans; mais

en habit militaire, le chapeau sur l'oreille, fringant, tiré à quatre épingles, couvert de plumes de toutes couleurs, et luisant de bijoux, de bagues et de breloques. Il fit d'abord un embarras, un étalage des plus éblouissans. Un jour on le voyait avec un habit, le lendemain avec un autre; et quoique ces habits ne fussent que de la même friperie, il ne laissait pas de briller, parce qu'il avait le talent de se tenir propre, et de s'arranger mieux qu'un autre. Les villageois sont naturellement un peu malins: comme souvent ils n'ont rien à faire, alors, pour tuer le tems, ils cherchent à s'éplucher les uns les autres, et ils ne s'épargnent guères, pour peu qu'ils trouvent de quoi. Quelques-uns de nos plus madrés, s'amusèrent à examiner de près le nouveau débarqué. Ils s'aperçurent bientôt, que ses bijoux, bagues et breloques, n'étaient que de verre, de cuivre ou d'oripeau; que toute sa magnificence ne roulait que sur trois petits habits différens, avec chacun sa veste, culotte et

bas de même couleur; mais il savait si heureusement mélanger une partie de l'un avec une partie de l'autre, qu'on aurait juré qu'il avait de quoi se mettre de vingt manières différentes : d'ailleurs, les bijoux, pour être faux, n'en reluisaient pas moins; sans compter le brillant panache qu'il savait varier tous les jours avec les mêmes plumes arrangées, tantôt d'une façon, tantôt de l'autre. Ne croyez pas, Messieurs, que ce soit sans raison, et seulement pour alonger mon histoire, que je vous détaille tous les brinborions de notre fringant soldat; vous verrez, tout à l'heure, qu'ils y ont effectivement joué un grand rôle.

Il venait d'ordinaire s'asseoir sur un banc au milieu de notre place, sous le grand ormeau où toute notre jeunesse a coutume de se rassembler. Là, il nous ébahissait tous, en nous racontant ses aventures et ses prouesses. A l'entendre, il n'y avait pas de pays au monde où il n'eût été, pas de bataille où il ne se fût trouvé : à lui seul, il avait tué plus de

Maures qu'il n'y en a dans Maroc et dans Tunis ; il avait soutenu plus de combats singuliers, que le fameux Garcia de Parédès, qu'il nous citait souvent d'un petit air dédaigneux, et toujours il s'en était tiré sans la moindre égratignure. Il se disait pourtant criblé de blessures ; mais qu'elles ne lui étaient venues que de ces coups d'arquebuse tirés de loin, qu'il n'y a pas moyen de parer, et il avait l'impudence d'en montrer les cicatrices ; à la vérité, ce n'était qu'à ceux qu'il connaissait assez simples pour y regarder sans y voir. Il avait un ton d'arrogance et de supériorité qui en imposait ; il tutoyait tout le monde ; il ne voyait personne au-dessus de lui, pas même les gens de naissance ; et il disait effrontément, que son bras était son père ; ses actions, ses titres de noblesse ; et, qu'en sa seule qualité de soldat, il se prétendait l'égal même d'un roi, à cela près qu'il n'avait pas autant d'autorité. Ajoutez à ces forfanteries, que notre fanfaron était un peu musicien, qu'il estropiait quelques

airs sur la guitare ; et ce n'est pas tout encore, ni même le plus fort, car il était poëte : et de la moindre petite aventure qui survenait dans le village, il vous faisait des chansons qui ne finissaient plus. Finalement, ce pimpant militaire, ce héros subalterne, ce Vincent de la Rose, si brave, si petit maître, si important ; ce charmant musicien, ce poëte fameux, à force de jeter de la poudre aux yeux à tout le monde, finit par en jeter une forte pincée à Léandra. De sa croisée, qui donnait sur la place, elle eut l'occasion de l'examiner, de le considérer, de l'entendre. Elle fut éblouie de l'élégance de sa tenue, de l'éclat de ses bijoux faux, du cliquetis de ses breloques de verre ; elle écouta ses aubades, ses couplets, ses longues chansons : en un mot, le diable s'en mêla, et fit tant, qu'elle s'amouracha de lui. En amour, la besogne va grand train, quand une fois la demoiselle en tient. Léandra et Vincent de la Rose furent bientôt d'accord ; et si bien, qu'un beau jour la belle quitta furtivement la

maison paternelle, et disparut avec son maudit soldat, qui, cette fois, put se vanter d'une prouesse qu'au moins personne ne pouvait lui contester.

Je vous laisse à penser, quel bruit d'enfer cette escapade étonnante fit dans l'endroit et dans tous les environs. Moi, j'en restai stupéfait ; Anselme en fut comme assommé ; le père accablé : toute la famille irritée, au désespoir, recourut à la justice. Bientôt tous les archers furent en l'air; on se mit aux trousses des fuyards sur tous les chemins ; on battit le pays à vingt lieues à la ronde ; et, enfin, au bout de trois jours, on trouva, dans une caverne, au milieu d'un bois, la malheureuse Léandra, seule, presque nue, et dépouillée de beaucoup d'argent et de pierreries qu'elle avait emportés. On la ramena honteuse et tremblante à son père. Elle avoua sa faute, et elle déclara que Vincent de la Rose, l'avait odieusement trompée ; que sous promesse de mariage, il l'avait déterminée à le suivre à Naples, où il devait l'épouser, et lui

procurer le sort le plus brillant; qu'elle avait eu la faiblesse de le croire, et à son instigation d'emporter ce qu'elle avait pu trouver de plus précieux; mais que le scélérat, dès le troisième jour, l'avait dépouillée, pendant qu'elle sommeillait, dans une caverne où, sans doute, il ne l'avait conduite qu'à dessein de la voler, et où il l'avait abandonnée. Elle ajouta, qu'heureusement le brigand, rebuté par la résistance opiniâtre qu'elle lui avait opposée, et qu'elle avait juré de lui opposer tant qu'ils ne seraient pas mariés, ne lui avait enlevé que son argent, ses pierreries et quelques nippes, et que, grâce à Dieu, elle avait sauvé son honneur. C'est ce qu'on trouve de plus étonnant dans son histoire; car, Messieurs, il faut en convenir, il est difficile de croire à la réserve et à la continence d'un pareil scélérat. Cependant elle l'affirma, dit-on, d'un si grand air d'innocence et de vérité, qu'elle parvint à persuader son père; et le pauvre cher homme s'en trouva considérablement soulagé : il comptait pour

rien les richesses que lui coûtait ce coup malheureux, en comparaison du trésor que sa fille disait avoir sauvé, et qui, une fois perdu, ne se retrouve jamais, à quelque prix que ce soit.

Le jour même qu'on lui ramena sa fille, le père, si tôt qu'il l'eut interrogée, la fit partir secrètement pour un monastère, à quelques lieues d'ici, afin de donner à la clameur publique le tems de se calmer. Effectivement, au bout de quelques jours, Léandra parut un peu moins coupable, ou, pour mieux dire, un peu plus excusable aux yeux de ceux qui considéraient son aventure sans partialité : son extrême jeunesse, son peu d'expérience, sa bonne conduite jusqu'à ce malheureux moment, parlaient en sa faveur. Mais les mauvaises langues et les méchans, dont le monde abonde toujours trop, ne se sont pas payés de ces raisons. Ils savent que Léandra, malgré son jeune âge, avait trop d'esprit et de discernement, pour ne pas sentir ce qu'elle faisait; et ils disent tout net, qu'elle a fait une sottise

impardonnable. Quant à moi, je ne l'en excuse un peu, que parce qu'elle est femme; et parce que, comme toutes les autres femmes, elle ne peut ne pas être volage, coquette, étourdie, mauvaise tête.

Au reste, depuis qu'elle nous est ravie, Anselme et moi, nous qui avions sur elle le plus de prétention, nous en sommes les plus affligés, les plus inconsolables. Il est, lui, d'une mélancolie invincible; il semble qu'il n'y ait plus rien sous les cieux, de digne de ses regards. Et moi, je n'ai plus de plaisir, plus de goût à rien, qu'à maudire le scélérat de soldat, et le père imprévoyant qui n'a pas su en préserver sa fille. Ennuyés du monde, fatigués de nous-mêmes, tourmentés d'une passion plus forte que notre raison, que notre dépit, nous avons pris le parti de quitter le village, et de venir habiter ces campagnes à la tête de nos troupeaux. Nous y passons notre tems à songer aux charmes de la volage; à lui reprocher son imprudence et sa légéreté; à prier le ciel

de nous prendre en pitié. Nous ne sommes pas les seuls qu'elle ait réduits à ce genre de vie. Quantité d'autres de ses amans, ou plutôt des esclaves qu'elle enchaînait à son char, ont fait comme nous. Tous ces environs, à plusieurs lieues à la ronde, sont couverts de troupeaux et de bergers de circonstance. De tous côtés, on ne se parle que de Léandra ; celui-ci la maudit, l'accable de reproches ; celui-là, l'excuse et la pardonne ; l'un, vante sa beauté ; l'autre, blâme sa conduite : tous lui en veulent, tous prétendent avoir à se plaindre d'elle, et tous l'adorent plus que jamais. Sur la cime de nos plus hauts rochers, aux bords de nos moindres ruisseaux, dans tous les coins de nos bois, par tout vous rencontreriez un amant désolé de la belle Léandra ; par tout vous entendriez l'écho répéter son nom chéri ; par tout vous le trouveriez gravé sur l'écorce des jeunes hêtres ; et, malheureusement, par tout où nous le voyons ou l'entendons, il ne fait qu'entretenir, en même tems, notre dépit, notre dé-

sespoir, nos regrets, nos désirs et nos espérances : pour bien dire, en un mot, nous avons tous perdu le cœur et la tête. Anselme passe ses jours à chanter, ou plutôt à gémir, en s'accompagnant de son violon, dont il joue supérieurement; et, plus calme que les autres, il se contente de chanter les charmes et l'absence de la belle. Quant à moi, mon humeur moins bénine, moins chantante, me porte à un autre genre de soulagement. Je parle sans cesse, sans pouvoir m'en défendre, et je ne puis ouvrir la bouche que pour crier contre les femmes ; contre leur légéreté, leur inconstance, leur duplicité, leurs fausses promesses, leur perfidie, leur inconséquence. Voilà pourquoi, Messieurs, vous m'avez entendu, en courant après ma chèvre, lui parler sur le ton de l'humeur et du reproche; il suffit qu'elle soit femelle, pour allumer ma bile, quoiqu'elle soit bien la plus jolie bête et la plus chérie de mon troupeau. Voilà mon histoire, Messieurs; je me sens tout soulagé de vous l'avoir racontée;

on aime toujours à parler de ce qui nous affecte : mais je crains bien de vous avoir ennuyés. En tout cas, Messieurs, comptez moi au nombre de vos serviteurs ; et si le cœur vous en disait le moins du monde, vous trouveriez ici près, dans ma cabane, du laitage frais et délicieux, des fruits de la saison, assez beaux, et pas mauvais, que je vous offrirais de bon cœur.

CHAPITRE L.

De la rixe survenue entre Don Quichotte et le chevrier. Aventure des flagellans, que Don Quichotte ne put achever qu'à la sueur de son corps.

LA petite histoire du chevrier fit grand plaisir à tous les auditeurs, au chanoine sur tout, qui, moins rapproché que les autres des mœurs villageoises, fut plus étonné qu'aucun, d'entendre un simple paysan, raconter avec cette agréable

simplicité. Tous témoignèrent estime et intérêt à Eugène : mais Don Quichotte, plus particulièrement, voulut se montrer obligeant et serviable envers lui. — Assurément, bon chevrier, lui dit-il avec affection, si je n'étais pas dans l'impossibilité absolue d'entreprendre aucune aventure, je monterais à cheval, à l'instant même, et j'aurais bientôt changé votre sort du tout au tout. J'aurais bientôt tiré votre Léandra de son monastère, où il est évident qu'elle n'est enfermée que contre son gré : et à la barbe de l'abbesse, et de quiconque oserait s'y opposer, je vous remettrais votre belle entre les mains, pour en disposer comme vous le jugeriez convenable ; à la charge, par vous, seulement, d'observer, religieusement envers elle, le précepte de chevalerie, qui défend de chagriner et de maltraiter les dames. Mais un peu de patience, mon brave homme, un peu de patience. Le perfide enchanteur qui me tient, n'est pas tellement fort, qu'il ne s'en puisse trouver un plus puissant encore, et avec

le secours duquel, Dieu aidant, je me reverrai en état d'agir. Comptez sur moi, alors; comptez sur mon bras, puisqu'en outre de mon amitié pour vous, ma profession me fait un devoir sacré de soutenir tous les délaissés, et de faire rendre à chacun le sien.

= Le chevrier, à ce propos, considéra Don Quichotte des pieds à la tête avec plus d'attention, et n'apercevant rien dans son extérieur qui put inspirer de la confiance en des promesses si magnifiques, il se tourna vers le barbier, et lui demanda qui était ce singulier personnage. —Quoi, répondit le barbier, vous ne reconnaissez pas le fameux Don Quichotte de la Manche, le grand défaiseur d'injures, le grand redresseur de torts, l'appui des dames, veuves ou demoiselles opprimées, ou en péril dans leur honneur, l'effroi des géans....?

— C'est donc, interrompit le chevrier, un de ces chevaliers errans dont on parle tant dans tant de livres. Ma foi, je ne m'en serais pas douté. A vous parler vrai,

à sa mine, je croirais que vous voulez rire à mes dépens, ou que si ce pauvre homme fait, effectivement, le métier que vous dites, il faut que la tête lui ait tourné, ou qu'il soit venu au monde sans cervelle.

— Sans cervelle! s'écria Don Quichotte en fureur, sans cervelle! c'est la coureuse qui t'engendra; c'est toi, double veillaque; c'est ta coquine de race qui n'en eurent jamais... et je vais te montrer si j'en ai.

= Et tout en ripostant ainsi, notre héros se saisit de la moitié d'un pain de quatre livres qui se trouvait sur l'herbe à sa portée, et la lança droit à la face du chevrier, qu'il aurait, infailliblement, assommé, s'il l'eût touché. Celui-ci, furieux du coup, et point endurant, s'élança, comme un éclair, à travers les plats, les verres, les assiettes et les convives, sur Don Quichotte, qu'il empoigna par la gorge, et qu'il terrassa d'un tour de main. Sans le fidelle Sancho, qui, heureusement, arrivait alors, Don Quichotte était étranglé; mais le brave

écuyer, à son tour, plus prompt que la foudre, saisit le chevrier par le chignon, l'enleva d'un bras vigoureux, et le culbuta sur le couvert, qui en fut éparpillé ou mis en pièces. Don Quichotte, tiré d'embarras, sauta sur le chevrier, que Sancho tenait et étrillait de main de maître, et qui, tout en sang, enragé de colère, et, se croyant assassiné, cherchait à tâtons, de ses deux mains, dans les débris du couvert, un couteau ou une fourchette, pour en poignarder ses assaillans; ce qui serait infailliblement arrivé, si le chanoine et le curé, qui pénétrèrent son intention, n'y eussent mis empêchement. Le barbier et un des valets du chanoine, se mirent de la partie pour délivrer le malheureux chevrier, en contenant Sancho, et changèrent, par cette manœuvre, la face du combat. Du dessus, Don Quichotte fut bientôt dessous le chevrier, qui, à son tour, lui détacha sur la face, tant et de si vigoureux coups de poing, que, dès la première bordée, le pauvre chevalier ne se trouva pas moins ensanglanté que son adversaire. Le curé, le chanoine, tout

en frémissant du sang qui coulait, ne pouvaient s'empêcher de rire. Les archers, les valets, le bouvier en trépignaient de plaisir, et excitaient encore les combattans, en les agaçant, en les encourageant l'un contre l'autre, comme deux chiens que l'on veut se faire battre encore plus fort et plus long tems. Sancho, seul, se désespérait, et enrageait parce qu'il ne pouvait se débarrasser d'un vigoureux valet qui le tenait, et l'empêchait d'aller au secours du chevalier.

Finalement, pendant que tout le monde se divertissait aux dépens des deux champions, qui ne s'en saboulaient pas moins de tout leur cœur, on entendit, tout à coup, le son d'une trompette, si dolent, si lugubre, que tous les regards étonnés se portèrent avec inquiétude du côté d'où il venait. Don Quichotte, plus encore qu'aucun autre, cessa subitement de frapper pour écouter, et son premier mouvement fut de courir à la trompette; mais il était encore sous le chevrier, et roué de coups, exténué de fatigue, il n'y avait pas moyen pour lui de bouger, sans

l'agrément de son adversaire.—Frère, lui dit-il, en hâletant, ou plutôt vaillant diable ; car si tu ne l'étais pas, et des plus braves de l'enfer, tu ne serais, sûrement, pas venu à bout de me subjuguer. Faisons trève, je t'en prie, ne fût-ce que pour une heure ou deux... Tu entends cette trompette sinistre... elle m'appelle à quelqu'effroyable aventure... En bonne guerre, tu ne dois pas me forcer à manquer au premier devoir de ma profession.

= Le chevrier, déjà très-fatigué de frapper, et sur-tout d'être battu, ne fut pas fâché de cette occasion d'en finir, au moins avec honneur, et lâcha Don Quichotte, qui bientôt fut sur pied, se secoua, et porta ses regards à la découverte, du côté où il entendait la trompette. Il vit descendre de la colline voisine, une longue file de fantômes, blancs comme neige, qui s'avançaient en bon ordre. Il faut savoir que cette année, l'été avait été d'une sécheresse extraordinaire, et que dans ces cantons, depuis plusieurs mois, on n'avait pas aperçu en

l'air un seul nuage. On était obligé par tout de recourir à la miséricorde de Dieu, pour avoir de l'eau ; et de tous côtés on faisait des processions et des prières publiques, accompagnées de jeûnes, de pénitences, de flagellations, de tout ce qu'on supposait capable d'appaiser le courroux du ciel. Ces fantômes blancs-ci, n'étaient donc que les fidelles d'un bourg voisin, qui s'en allaient dévotement en procession, demander de la pluie à la chapelle d'un hermitage des environs, singulièrement renommée pour ses nombreux et fréquens miracles.

Quoique Don Quichotte eût souvent vu des flagellans, il n'y songea point en ce moment. Ceux-ci ne lui parurent que des fantômes envoyés là pour une aventure qui ne pouvait regarder que lui, puisqu'il était le seul chevalier errant de la compagnie. Ce qui, d'ailleurs, le confirma dans cette idée, c'est qu'il aperçut, en tête de la file, une statue de grandeur naturelle, vêtue de noir, que les pénitens portaient à quatre sur leurs épaules : et il prit le tout, pour une troupe de félons

et de brigands qui enlevaient et violentaient une malheureuse princesse. Sans perdre de tems à délibérer, il court à Rossinante; il le selle, et le bride en un tour de main, saute dessus, demande à Sancho son épée seulement, et son écu, s'affermit sur ses étriers, baisse sa visière, et s'adressant à la compagnie : — Vous allez voir, Messieurs les incrédules, dit-il, vous allez voir de vos propres yeux, qu'au moins il est utile qu'il y ait des chevaliers errans sur terre; et la délivrance de cette illustre princesse, va vous prouver, mieux que tous discours, le cas que l'on doit faire de la chevalerie errante.

= Et de suite, notre héros, à grands coups de talons, pousse Rossinante, au galop, droit aux fantômes blancs. Le curé, le chanoine, le barbier, tentèrent inutilement de courir après lui pour l'arrêter; vainement Sancho s'égosilla pour le retenir. — Monseigneur Don Quichotte, lui criait-il; où diable allez-vous donc?... c'est le démon qui vous tend un piége..... C'est notre sainte Foi catholique en personne que vous allez at-

taquer.... Regardez donc, malheureux! que c'est une procession de pénitens blancs.... Que la dame qu'ils portent, est la statue de la très-sainte Vierge sans tache... Monseigneur, Monseigneur...

=Sancho eut beau crier : son maître toujours courant, emporté par l'idée de délivrer la princesse, n'entendait plus : et quand même il aurait entendu, il n'en aurait sûrement pas moins couru en avant. A quelques pas de la tête du convoi, il tira la bride à Rossinante, qui n'en pouvant déjà plus, ne se fit pas presser pour s'arrêter. Notre héros, alors, en brandissant son épée, et d'un ton de voix rauque et menaçant, s'écria : —Qu'on s'arrête... Arrêtez tous, canaille, qui, sans doute, ne vous masquez ainsi en fantômes, que parce que vous avez vos raisons pour vous cacher.... Je vous défends un pas de plus.... et qu'on m'écoute.

= Les premiers, ceux qui portaient la statue, s'arrêtèrent effectivement, et l'un d'entr'eux, jugeant à l'étrange tournure de Don Quichotte, et à la mine grotesque de son cheval, qu'il y avait plus à rire qu'à

redouter de cette rencontre, répondit d'un ton goguenard : — Si vous avez quelque chose à nous dire, cher frère, il faut s'il vous plaît vous dépêcher bien vîte : pendant que nous nous arrêtons ici, nos frères les flagellans vont, là haut, se croire obligés de s'en donner, et ils pourraient trouver le tems long. Voyons, que voulez-vous ?

— En très-peu de mots, je vais vous le signifier, reprit Don Quichotte. Délivrez sur le champ cette princesse. Son air triste et taciturne me prouve assez, que c'est contre son gré que vous l'emmenez; peut-être, même, lui avez-vous déjà fait quelque notable outrage. Je ne le souffrirai point. Je suis sur terre pour défaire de pareilles injures. En deux mots, vous ne ferez pas un pas de plus, que vous ne l'ayez remise en pleine liberté.

= A ce propos, on reconnut facilement, que Don Quichotte n'était qu'un fou; et on ne lui répondit que par de gros éclats de rire, qui se propagèrent d'un bout à l'autre de la procession. Le feu ne prend pas plus vîte aux étoupes,

que la colère n'enflamma notre héros, quand il entendit ces éclats de rire. Elle fut telle, que ne pouvant plus parler, il fondit sur le brancard, l'épée à la main, et le bouclier haut. Un des quatre porteurs se voyant menacé si urgemment, se détacha lestement de la statue, qu'il laissa devenir ce qu'elle pourrait sur les épaules des trois autres, et armé d'un des gros bâtons fourchus dont ils se servaient pour soutenir le brancard de la Vierge, lorsqu'ils voulaient s'arrêter, il attendit Don Quichotte, la fourche en avant. Notre héros, toujours intrépide dans l'attaque, déchargea sur le bâton un horrible coup d'épée, si fort et si violent, qu'il le fit voler en éclats, à la réserve du gros bout, qui resta dans la main du pénitent. Malheureusement, ce tronçon se trouvait encore assez long pour être dangereux; et le pénitent, à la faveur d'un mouvement de côté sur la gauche de Don Quichotte, eut le tems de lui en appliquer sur l'épaule et le chignon, un coup si terrible, que notre héros atteint, malgré son bouclier, s'en

vint à terre, brisé et à moitié mort. En ce moment même, Sancho Pansa, qui n'avait cessé de courir, arrivait tout essoufflé : voyant son maître à bas, d'un seul coup, et l'assommeur le bras levé, prêt à lui en donner un second, il se mit à hurler, à crier miséricorde; et les mains jointes, en se jetant à genoux, il conjura le pénitent de ne pas recommencer; de faire grâce à ce pauvre chevalier enchanté, qui, de sa vie, n'avait fait de mal à personne, et qui était bien la meilleure pâte d'homme qu'il y eut au monde. L'immobilité de Don Quichotte, qui, une fois à terre, ne remua plus ni pieds, ni bras, ni langue, seconda merveilleusement l'éloquence de Sancho : il en résulta que le pénitent crut avoir tué son homme du premier coup, et que, saisi de frayeur, il jeta son bâton pour retrousser son surplis dans sa ceinture, et s'enfuir à toutes jambes, à travers champs, comme s'il eût eu le diable à ses trousses. Bientôt le curé, le chanoine et toute leur compagnie arrivèrent autour de Don Quichotte : les pénitens qui

les virent accourir en assez grand nombre, et qui, dans le nombre, démêlèrent plusieurs archers armés d'arquebuses, imaginèrent qu'on leur en voulait sérieusement. Déterminés à se défendre, ils se réunirent, capuchons bas, pour mieux y voir; et armés de disciplines, de chandeliers, des barres du brancard, et de pierres, ils résolurent de repousser les assaillans, et de ne point les ménager. Mais la fortune en disposa tout autrement. Elle voulut que le curé qui dirigeait la procession, se trouvât de la connaissance de celui de Don Quichotte; de sorte que les deux confrères se sautèrent amicalement au col, et entrèrent bien vîte en explication. Dès lors, loin de songer à se battre, les deux partis se réunirent pour venir relever l'assommé, et le secourir s'il en était encore tems.

Ils le trouvèrent toujours étendu et sans mouvement; et, à côté de lui, le bon Sancho, fondant en larmes, à genoux, les mains jointes levées vers le ciel, les yeux fixés sur son maître. —O fleur de la

chevalerie! lui disait-il, en sanglottant, est-il bien possible qu'un seul coup de bâton, ait coupé si tôt le fil d'une vie si précieuse!... ô gloire et honneur de la Manche! gloire de ta race!... honneur et gloire du monde entier! c'en est donc fait; te voilà fini et assommé!... Et que va-t-il devenir, ce monde entier, que deviendra-t il sans toi? Comme il va fourmiller de malfaiteurs et de géans, à présent qu'ils n'auront plus peur de toi! ô le plus libéral des Alexandre, qui, pour quelques mois de service, m'avait déjà presque donné la meilleure île qui soit sur la terre!.... ô modèle d'humilité avec les superbes, d'arrogance avec les humbles!..... toi qu'aucun péril, aucune offense ne firent jamais reculer!... amoureux sans incontinence! ami des bons! ennemi des méchans! fléau de la canaille! pour tout dire, en un mot qui dit tout, chevalier errant, et de la plus belle espèce, te voilà donc mort!

= Les cris, les gémissemens, les lamentations du bon Sancho, et les fréquentes secousses qu'il donnait à son

maître, le firent enfin revenir à lui.—O ma très-douce Dulcinée! s'écria-t-il, en rouvrant les yeux, que les peines que j'endure sont encore légères en comparaison de celles que me cause ton absence!.... Sancho, mon ami, c'est toi?... Ah! mon enfant; fais ensorte, je t'en prie, qu'on me remette sur ma charrette enchantée. Je dois avoir l'épaule et la moitié de la nuque en capilotade, et je ne me sens point en état de me tenir sur mon brave Rossinante.

— C'est bien dit, mon cher maître, répondit Sancho; oui, je vous y ferai remettre, puisque, heureusement, vous n'êtes pas tout à fait mort; et, si vous m'en croyez, nous nous en retournerons tout doucement à notre village, en compagnie de ces bons et honnêtes Messieurs, qui, au bout du compte, me paraissent ne vouloir que votre bien. Quand nous y serons, nous prendrons notre tems et nos mesures, pour recommencer une autre campagne qui vaille mieux que celle ci.

— J'y consens, Sancho, reprit Don

Quichotte : comme toi, je crois prudent de laisser passer cette bourasque d'adversité, qui peut-être n'est point encore épuisée ; et d'attendre une conjonction de planètes plus bénine pour nous, que celle dont, depuis si long-tems, nous éprouvons de si funestes influences.

= Le curé, le barbier et le chanoine, approuvèrent beaucoup cette sage résolution ; et, après s'être bien divertis des simplicités de Sancho, ils rétablirent Don Quichotte en cage sur la charrette. La procession se remit en ordre et en marche. Le chevrier prit congé de la compagnie. Les archers, se voyant désormais inutiles, demandèrent à s'en retourner ; et le curé, en les congédiant, les paya largement. Le chanoine fit aussi ses adieux, en priant le curé de lui donner des nouvelles de Don Quichotte, dont la guérison l'intéressait vivement ; et il prit les devans, pour continuer son voyage. Finalement on se sépara, chacun tira de son côté. Le curé et le barbier restèrent seuls avec Don Quichotte, Sancho, son grison et le sage Rossinante, qui, dans

cette aventure, ne se montra pas moins calme et résigné que son maître. Le bouvier rattela ses bœufs; moyennant une botte de foin, on arrangea notre héros sur sa charrette, aussi commodément que le comportaient les circonstances; on se remit en marche, et, sans que son flegme parut altéré de rien de ce qui venait de se passer, il se laissa voiturer sous la direction du curé.

Après six jours de route, sans accident, sans événement, le convoi arriva, et fit son entrée un dimanche, à midi, dans le village de notre chevalier. Presque tous les habitans, à cette heure, étaient rassemblés sur la grande place; presque tous accoururent, voir ce que c'était que cette charrette; et tous furent grandement étonnés, de reconnaître leur compatriote en pareil équipage. Quelques polissons se détachèrent bien vîte, pour aller apprendre à sa nièce et à sa gouvernante, que leur cher oncle et maître, arrivait plus maigre, plus sec, plus jaune qu'un fétu de paille sur une botte de foin, dans une

cage de bois, sur une charrette à bœufs. Il aurait fallu entendre les cris de ces deux bonnes femmes à cette nouvelle, les maudissons qu'elles débondèrent contre les scélérats de livres de chevalerie ; et comme ces cris et ces malédictions redoublèrent, quand elles virent arriver Don Quichotte, à sa porte, en si piteux état.

Le bruit de son arrivée parvint bientôt aussi aux oreilles de la femme de Sancho, qui avait appris, on ne sait trop comment, que son mari avait suivi le seigneur Don Quichotte, en qualité d'écuyer errant. Elle accourut tant qu'elle eut de jambes, et son premier compliment fut de demander à Sancho des nouvelles du grison. Sancho répondit que, grâce à Dieu, l'âne et lui revenaient en assez bonne santé. — Dieu en soit loué, reprit elle : hé bien, mon ami, contez-moi donc tout cela. Voyons, que rapportez-vous de votre campagne ? Avez-vous pensé à votre femme et à vos enfans ; que j'ai besoin de juppes ; qu'ils ont besoin de souliers....

— Rien de tout cela, notre femme,

interrompit Sancho; mais ce que j'apporte, vaut mieux.

— Voyons, mon ami; voyons, reprit Thérèse (ainsi se nommait la digne moitié de Sancho, en y ajoutant, suivant l'usage, en forme de surnom, le nom de son mari), montrez donc vîte, quand ce ne serait que pour reconforter mon pauvre cœur, qui est tout je ne sais comment, depuis que vous m'avez quittée. Jarni! que le tems m'a paru long! tous les jours de votre absence, sans mentir, m'ont semblé autant de siècles.

— A la maison, femme, à la maison, je te montrerai tout, répondit Sancho; et prie Dieu, ma Thérèse, que nous nous remettions bientôt à courir les aventures. Tu me verrais, cette fois, revenir comte ou gouverneur d'une île, non pas de ces îles à la douzaine, comme il y en a tant au moins, mais des plus belles et des meilleures qu'on puisse trouver.

— Dieu le veuille, mon cher mari, Dieu le veuille... Mais, mon ami, qu'est-ce que c'est donc qu'une île? Comment cela est-il donc fait?

— Ce n'est pas là du gibier pour tout le monde, femme ; et je n'en sais guère plus que toi, là dessus. Ce que je sais de plus clair, c'est qu'alors tes vassaux te donneront du *dona*, de la *seigneurie*; tu seras bien étonnée, bien contente, n'est-ce pas ?

— Des vassaux! des îles! des seigneuries! s'écria Thérèse : ah! mon ami, mon cher ami! explique-moi donc vîte tout cela ?

— Patience, ma Thérèse, patience, répondit Sancho; pour le présent, c'en est assez de ce que je viens de te dire... Et le secret, femme ; *motus* sur tout ce que je t'ai dit.... Ah! Thérèse! la belle chose que d'être écuyer d'un chevalier errant, qui court le monde pour chercher des aventures!... Il est vrai qu'on ne les trouve pas toujours aussi bonnes que l'écuyer le voudrait; et que sur cent, c'est un bonheur quant il n'y en a pas au moins quatre-vingt-dix-neuf qui tournent à rebours, et qui finissent de travers. Je le sais par expérience, ma Thérèse; j'en ai vues, où il m'a fallu sauter sur la couver-

ture, être berné par des fantômes, sans oser me fâcher; d'autres où il m'a fallu être roué de coups de poing, ou moulu de coups de bâton. Mais, malgré cela, comme il n'en faut qu'une pour devenir, tout d'un coup, comte ou gouverneur d'île, je ne connais rien de si superbe et de si agréable en même tems, que d'être toujours en campagne; tantôt à croquer le marmot en les attendant; tantôt à courir après par monts et par vaux, en fouillant les bois, et en grimpant jusque dans les rochers; tantôt à les guetter dans de beaux châteaux, où l'on vous traite *gratis* comme des princes, ou dans des hôtelleries où vous ne payez jamais d'écot. Ah! Thérèse, quel beau, quel bon métier!

= Sancho Pansa et sa femme se retirèrent chez eux en s'entretenant ainsi, pendant qu'on déchargeait la charrette, et qu'on tirait Don Quichotte de sa cage. Sa nièce et sa gouvernante le reçurent avec de grandes démonstrations de joie de le retrouver, et de douleur de le revoir en si malheureux état Elles commencèrent par le déshabiller bien vîte,

et le mettre au lit. Le chevalier se laissa faire en les regardant, en regardant tout avec les yeux étonnés, hagards et renversés, d'un homme qui ne reconnaît rien, et sans qu'on put lui arracher une seule parole. Le curé recommanda qu'on en eût grand soin, et promit à la nièce et à la gouvernante, de diriger lui-même les remèdes et le régime convenables au malade. Elles recommencèrent à pleurer, à crier de plus belle, à maudire les détestables livres de chevalerie, et à donner à tous les diables d'enfer, tous les auteurs vénimeux qui les avaient composés. Les pauvres femmes tremblaient, qu'au premier moment il fit encore une escapade, et elles n'avaient pas tort. Il n'y manqua pas ; mais ce ne fut que l'année suivante, après une longue convalescence, ainsi qu'on le racontera dans la deuxième partie de cette histoire.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME ET DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TABLE.

CHAPITRE XXXVI. *Histoire du captif.* Page 1

CHAP. XXXVII. *Suite de l'Histoire du captif.* 26

CHAP. XXXVIII. *Continuation de l'Histoire du captif.* 56

CHAP. XXXIX. *Fin de l'Histoire du captif.* 83

CHAP. XL. *De ce qui arriva encore dans l'hôtellerie, et de beaucoup d'autres choses bonnes à savoir.* 119

CHAP. XLI. *Qui parle d'un jeune valet muletier, et d'autres événemens survenus dans l'hôtellerie.* 142

CHAP. XLII. *Où l'on continue l'histoire des incroyables événemens arrivés dans l'hôtellerie.* 173

CHAP. XLIII. *Décision définitive sur l'armet de Mambrin et sur le bât. Nouvelles aventures.* 199

CHAP. XLIV. *Conclusion de l'aven-*

ture des archers. Terrible colère de notre digne chevalier. 220

CHAP. XLV. *Départ de l'hôtellerie. Etrange enchantement de Don Quichotte. Rencontre d'un chanoine de Tolède.* 243

CHAP. XLVI. *Suite de la conversation du chanoine et du curé, sur les livres de chevalerie.* 271

CHAP. XLVII *Curieuse conversation de Don Quichotte avec Sancho, et ensuite avec le chanoine.* 292

CHAP. XLVIII. *Suite de la conversation de Don Quichotte avec le chanoine.* 311

CHAP. XLIX. *Histoire du chevrier.* 329

CHAP. L. *De la rixe survenue entre Don Quichotte et le chevrier. Aventure des flagellans, que Don Quichotte ne put achever qu'à la sueur de son corps.* 344

FIN DE LA TABLE.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 104204638